

Le Congo

Essai sur l'Histoire Religieuse

DE CE PAYS

DEPUIS SA DÉCOUVERTE (1484) JUSQU'A NOS JOURS

PAR

le P. EUCHER

FRÈRE MINEUR RÉCOLLET DE LA PROVINCE BELGE
DE SAINT JOSEPH.

HUY
Imprimerie-Librairie CHARPENTIER & EMOND, éditeurs
Rue Sous-le-Château, 19-21.

1894

LE CONGO

Imprimi potest, servatis servandis.

Mechliniæ, 29ª Septembris 1894.

Fr. Rogerius Verbiest,
Provincial.

Imprimi potest.

Leodii, 29ª Novembris 1894.

M. Rutten,
Vic. gen.

Lettre de M. le baron Léon BÉTHUNE à l'Auteur.

Alost, 30 octobre 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Tout ce qui concerne l'Afrique possède, aujourd'hui, le don d'intéresser au plus haut degré l'opinion publique.

Fouillant une mine presque inexplorée, vous vous proposez d'entretenir le public belge du passé religieux de ces régions immenses du Congo, sur la plus grande partie desquelles flotte aujourd'hui le drapeau bleu à l'étoile d'or. Pour beaucoup de lecteurs, votre livre sera sans doute une révélation. Il met au jour des documents toujours intéressants, parfois inédits.

Si le nom de Diégo Cam, qui reconnut en 1484 l'embouchure du Zaïre est connu de tous, peu de personnes se doutent qu'à la suite de cette découverte, une civilisation malheureusement bien passagère, éclaira un instant le royaume de San-Salvador ou du Congo, situé au sud du grand fleuve, et que, peu d'années après cette première exploration, un évêque noir était sacré à Rome. La tombe d'un des compagnons de ce prélat existe encore dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

Ephémère comme tous les États nègres, la monarchie de San Salvador, dont les premiers voyageurs s'étaient peut-être d'ailleurs exagéré l'importance, s'écroula bientôt sous le coup de dissensions intestines coïncidant avec des incursions de barbares, originaires du centre africain. Notre siècle, lui aussi, a vu se produire en Afrique de ces afflux soudains de populations, provoqués soit par l'esprit d'aventures, soit par le caprice d'un chef conquérant, soit par les irrésistibles migrations de tribus poussées en avant par quelque instinct mystérieux. D'autre

part, l'esprit d'inconstance inné chez les noirs, le mercantilisme jaloux des trafiquants européens, les rivalités religieuses et l'incertitude des juridictions, enfin l'horrible fléau de la traite exercée par les blancs, consomment la ruine de ces missions que le zèle apostolique du célèbre abbé de Bretigny et de sa protectrice, l'infante Isabelle des Pays-Bas, ne parviennent pas à tirer du marasme.

L'érection, par le Pape Urbain VIII, de la préfecture du Congo confiée aux Capucins italiens et relevant directement de la Propagande, marque le début d'une nouvelle ère de prospérité. Si ces intrépides missionnaires paraissent ne pas avoir établi de chrétientés stables au nord du Zaïre, il est constant qu'ils entretinrent la foi jusqu'au début de ce siècle dans certaines régions du Congo portugais actuel.

Dès 1580, d'ailleurs, l'action politique et religieuse du Portugal, désertant les rives du grand fleuve africain, se reporta surtout vers l'Angola, et cet événement, en faisant oublier peu à peu le cours du Congo, replongea pour trois siècles le centre de l'Afrique dans la barbarie à laquelle devaient seuls l'arracher, sous nos yeux, le génie de Léopold II et l'héroïsme de ses officiers. Un voile de mort recouvre de nouveau tout le cœur de ce continent, auquel les premières explorations n'ont pu ravir ses mystères ; les hontes de la traite en dépeuplent de plus en plus le pourtour désolé ; presque seul l'Ordre franciscain persiste, malgré tant d'obstacles, à maintenir sur ces côtes inhospitalières la glorieuse tradition de l'apostolat.

Au début du XVIIIe siècle, les missions sont florissantes dans l'Angola, dont les prêtres pénètrent même jusqu'aux chefferies indépendantes de Micocco et de Matamba. Remarquons-le, en passant, la consonnance de ces deux dénominations n'est pas sans analogies philologiques avec celles qui se retrouvent dans les récits contemporains.

Bientôt la décadence s'accentue de nouveau. De Pombal à la proscription des Ordres religieux en Portugal (1832), les missions de l'Angola agoni-

sent. Celles du Congo sont mortes : Livingstone n'en retrouve que les ruines, et le souvenir, encore vivant, des anciens missionnaires lui arrache un sincère hommage.

Telle est, dans ses grandes lignes la glorieuse mais lamentable histoire des anciennes missions congolaises, dont votre livre, mon révérend Père, permet de suivre les émouvantes et instructives péripéties. Au milieu de ces vicissitudes brille d'un vif éclat, que vous soulignez avec une piété filiale bien compréhensible, l'admirable esprit d'endurance, de dévouement et d'abnégation des fils de saint François. En ravivant ces traditions, spécialement parmi ceux d'entre vos frères qui, sous la robe de bure du moine, sentent battre un cœur belge, vous avez la patriotique satisfaction de faire œuvre à la fois chrétienne et nationale.

Permettez-moi de vous en féliciter chaleureusement et d'exprimer l'espoir que cette évocation d'un passé si plein d'exploits portera ses fruits dans un prochain avenir.

Le Congo d'autrefois n'est plus. Cet estuaire, si longtemps abandonné à la traite, déserté par des colonisateurs avides et imprévoyants, oublié par la science et la politique, s'est ouvert subitement au rayonnement intégral de la civilisation européenne. Presque sans nous en douter, nous avons assisté à la providentielle prise de possession de l'Afrique centrale, cet impénétrable domaine de la servitude, par le Christianisme rédempteur

Nous avons vu la Belgique, associée la première à cette grande entreprise, à la fois par le génie et la munificence de son Roi, et par l'héroïsme de ses enfants, dont les tombes semées sur ces rives lointaines, constituent son plus glorieux titre de propriété ; enfin, par l'adhésion presque unanime de sa législature et l'enthousiasme grandissant de l'opinion.

Il y a quelques jours à peine, le retour du baron Dhanis, couronnant celui de ses vaillants auxiliaires de la campagne arabe, provoquait dans le pays une grandiose manifestation de sympathie

et de fierté. Mieux que je ne le pourrais faire, vous rendez à ce présent glorieux, l'hommage que lui doivent le patriote et le chrétien.

Vous vous préoccupez aussi, à juste titre, de l'avenir réservé à ce vaste bassin du Congo qui s'ouvre désormais à nos activités. « Cet empire immense, » disions-nous à ce propos, il y a trois ans, » pourrions-nous l'envisager uniquement comme un champ de colonisation commerciale et d'exploitation matérielle ? Non, car si nous ne profitions pas de notre situation au Congo, pour élever graduellement jusqu'à notre supériorité morale les populations déshéritées qui s'y pressent, une loi fatale de l'histoire nous condamnerait justement à nous abaisser nous-mêmes vers ces races dégradées, et, comme le remarque si expressivement un libre penseur, M. Arnould, « *nous glisserions vers elles d'un degré en attendant les autres.* » C'est le secret de la décadence portugaise. Régénérer les nègres qui peuplent la nouvelle Belgique est donc pour la mère-patrie plus qu'une ambition légitime, c'est un impérieux devoir. Tous les siècles le proclament : les régions que n'atteint pas le rayon divin du Calvaire restent irrémédiablement plongées dans la nuit de la barbarie ; celles-là seules qu'il illumine de ses triomphantes clartés s'ouvrent à la lumière, à la vie, au progrès. Pour trente millions de nègres, nous sommes les dispensateurs responsables de ce flambeau divin, de ce rayon rédempteur. C'est un mandat sacré que la Providence nous confie. Sachons le remplir. »

Nos sentiments à cet égard, mon révérend Père, concordent pleinement, je suis heureux de le constater. Déjà la voie à suivre est brillamment jalonnée par la congrégation nationale des Pères de Scheut. Plus d'une féconde application a d'ailleurs été donnée dans l'État indépendant du Congo, au principe de la division du travail apostolique. A côté des Pères de Scheut, ceux de la Compagnie de Jésus, de la Trappe et d'Alger défrichent, avec le concours de quelques prêtres séculiers du diocèse de Gand, et des sœurs de Quatrecht et de Notre-

Dame, cette vigne immense. Sans négliger, dans des régions privilégiées, comme celles de Luluabourg et du Tanganika, l'évangélisation des adultes qui fut le triomphe et peut-être aussi l'écueil de tant de missions anciennes, nos missionnaires se vouent surtout à la conquête morale des populations, en pliant la jeune génération à cette grande loi du travail qui seule peut régénérer d'une façon durable cette race infortunée, lui faire gravir sans recul les échelons du progrès, et couronner, par l'efflorescence de la civilisation chrétienne, la paix qu'assure l'épée du soldat et le bien-être matériel que procurent les échanges du commerçant.

Le missionnaire, le soldat, le commerçant, voilà les trois éléments qui, à des points de vue différents, sont les pionniers de l'entreprise congolaise. Pourquoi devons-nous constater que le premier de ces trois facteurs n'occupe pas encore au Congo, — quels que soient d'ailleurs les résultats obtenus, — l'importance relative qui lui revient, et que réclament, et le soin spirituel de tant de braves compatriotes qui peinent là-bas pour leur pays, et la rédemption de cette humanité noire que la Providence nous a confiée ? Pour les vocations, pour les dévouements, pour les générosités de toute nature, les missions du Congo constituent un champ dont les récits des voyageurs permettent d'entrevoir l'immensité, tandis que les enseignements du passé recueillis par votre plume, mon révérend Père, permettent d'en apprécier les difficultés.

Honneur donc à tous ceux qui l'ont évangélisé autrefois ! Honneur à tous ceux qui le fécondent aujourd'hui ! Honneur à ceux, — puissent-ils être légion, — qui viendront dans l'avenir, appuyer les efforts des vaillants de la première heure ! Et merci à vous, mon révérend Père, d'avoir confondu dans un même sentiment de sympathie et les anciens franciscains du Congo et leurs modernes émules, qui, franchissant les limites entrevues par leurs devanciers, rayonnent aujourd'hui des plages de l'Atlantique aux rives du Tanganika.

Bon LÉON BÉTHUNE.



LÉOPOLD II, Roi des Belges.
Chef de l'État Indépendant du Congo

Le Congo

Essai sur l'Histoire Religieuse

DE CE PAYS

DEPUIS SA DÉCOUVERTE (1484) JUSQU'A NOS JOURS

PAR

le P. EUCHER

FRÈRE MINEUR RÉCOLLET DE LA PROVINCE BELGE
DE SAINT JOSEPH.



HUY
Imprimerie-Librairie CHARPENTIER & EMOND, éditeurs
Rue Sous-le-Château, 19-21.

1894

Au Lecteur.

Comme vous, j'entendais souvent parler du Congo, lorsque le désir me prit d'étudier l'histoire de ce pays.

Ma première pensée avait été d'écrire, pour une revue périodique, quelques articles sur l'action du Christianisme dans ces régions africaines. Je parcourus *l'un ou l'autre* ouvrage, recueillant avec soin tout ce que je rencontrais d'intéressant. Mes horizons s'élargirent peu à peu et je me trouvai enfin en possession de matériaux trop nombreux pour les renfermer dans le cadre restreint que je m'étais d'abord tracé (1). Que faire?.... Ecrire un livre? Je ne m'en sentais pas le talent... Laisser retomber dans l'oubli ces détails curieux que j'avais trouvés, épars çà et là, dans des ouvrages peu consultés ?... C'était en priver les autres... Plusieurs personnes très sérieuses, mais trop bienveillantes, peut-être, à mon égard, m'engagèrent à les publier. Cédant à leurs conseils, j'ai réuni le fruit de mes recherches dans un modeste volume que je livre au public tout en lui demandant de ne pas se montrer un censeur sévère. Mon unique but est de faire connaître la vérité, de montrer, d'un côté, l'heureuse influence de l'Eglise sur la civilisation, et, de l'autre, le malheur des peuples qui ferment les yeux à la lumière de l'évangile.

P. F. EUCHER.

---

(1) Wadding (Annales Minorum), De Gubernatis (Orbisseraphicus), Marcellino da Civezza (Storia delle Missioni Francescane), Rorhbacher (Histoire de l'Eglise), Henrion (Histoire des Missions), Djunkovskoy (Dictionnaire des Missions), Crétineau-Joly (Histoire de la Compagnie de Jésus), le Bullaire des Capucins, les Précis historiques, le Ménologe de la Compagnie de Jésus (Province de Portugal). Spondanus, Pigafetta, Gavazzi, Mérolla, Moroni, Dopper, Malte-Brun ; deux manuscrits inédits : l'un du P. da Vide, franciscain portugais, mort évêque de St-Thomas, l'autre de la Province franciscaine de Germanie Inférieure (1673), les Annales de la Propagation de la Foi, les Missions catholiques, le Congo illustré du Fr. Alexis-Marie et l'Histoire des Missions africaines, par M. le **Baron L. Béthune.**

INTRODUCTION.

Le Congo : sa topographie, ses mœurs. — Quels en furent les premiers missionnaires ?

Notre intention n'est pas de décrire le Congo moderne ; les hardis explorateurs qui, de nos jours, l'ont parcouru en tous sens, le font assez connaître sous ses différents aspects. Nous voulons simplement donner une idée générale de l'ancien Congo, tel qu'il était au 16me et au 17me siècles, alors que se déroulèrent les évènements les plus heureux de son histoire. Le P. Du Jarric, écrivain de cette époque, nous servira de guide; nous le suivrons presque textuellement, sans nous rendre responsable, toutefois, de ses opinions scientifiques.

Le Congo est une partie de l'Ethiopie inférieure ; il s'étend vers le S-O. jusqu'à l'Océan Atlantique qui baigne ses côtes depuis le promontoire de Ste-Catherine jusqu'à Angola.

Son sol est arrosé par de nombreux cours d'eau, dont le plus important est, sans contredit, le Zaïre ou Congo. Ce fleuve prend sa source dans le même lac que le Nil (1) et se décharge dans l'océan avec un courant si impétueux que les matelots peuvent encore puiser de l'eau douce à 30 lieues au-delà de son embouchure. Avant de se jeter dans la mer il forme, par ses divers embranchements, plusieurs petites îles qui sont gouvernées par des princes sous la suzeraineté du roi du Congo.

---

(1) Cette assertion paraît aujourd'hui controuvée par les découvertes récentes.

Les hippopotames et les crocodiles peuplent ses eaux. En descendant vers le Sud, vous rencontrez le long des côtes, outre le promontoire du Patron, (1) des falaises prolongées, qui parfois semblent s'entr'ouvrir pour donner passage à différentes rivières : le Lelunda, l'Ambriz, le Logé, le Danda et le Bengo. Le Bengo se divise près de son embouchure et forme une île étroite et longue de 37 kilomètres, nommée Loanda. Cette île très fertile et très riche, est devenue une possession portugaise ; les Congolais ne se sont réservé que la pêche du *Cauris*, espèce de coquillage très abondante sur ses côtes et dont les indigènes se servent comme monnaie courante. Les Portugais, pour défendre cette île, y ont élevé une forteresse sous le vocable de St-Paul. Les baleines foisonnent dans ses parages, mais elles ne portent pas d'ambre gris, preuve évidente que cette substance ne provient pas de ce cétacé.

Quelque peu au sud de Loanda, coule le Coanza, extrême limite méridionale du Congo, qui s'étend de ce côté, sur une longueur de 1100 kilomètres, depuis la baie des vaches, (2) jusqu'aux montagnes d'argent (nom généralement donné à des mines argentifères) ; la même distance se retrouve au Nord entre le promontoire de Ste-Catherine et le confluent du Zaïre et de l'Umba. (3)

---

(1) Promontorium patroni.

(2) A sinu vaccarum.

(3) Quelques auteurs lui donnent une étendue plus considérable encore.

Balbi, après avoir pris des renseignements à Lisbonne, nous assure, dans sa Géographie, que le royaume du Congo s'étendait dans l'intérieur de l'Afrique bien au-delà de ce que l'on supposait... Et les missionnaires ont parcouru ces immenses territoires, ils les ont fouillés pour y rencontrer des âmes et les ramener à Jésus-Christ ! C'est donc bien erronément que certains Géographes affirment que « les missionnaires se sont tenus sur le littoral de l'Atlantique sans pousser plus loin leurs investigations. » Des docu-

Le Royaume du Congo se divise en six provinces dont les chefs ou gouverneurs, portent le nom de *Mani* ; ainsi Manibamba, signifie le chef de Bamba, Manicongo, toutefois, n'indique pas, comme l'ont pensé différents auteurs, le chef d'un district spécial, mais il est le titre du Souverain de tout le pays.

Au Nord, se trouvent le Sonho ou Sogno, le Panga et le Sundi, région montagneuse dont l'héritier présomptif de la couronne est toujours gouverneur. Au Midi, le Batta et le Bamba qui est la province la plus riche ; ses habitants sont forts, robustes et belliqueux ; ceux du Batta, voisins des Giagas ont un caractère dur et farouche. Dans le Pemba situé au centre du royaume, s'élève la Capitale appelée : Ambassa (San-Salvador). Cette ville, bâtie au sommet d'une montagne dans une vaste plaine, sous la zône torride, jouit néanmoins d'un air pur et d'un climat tempéré. Les Portugais l'ont fait construire à l'Européenne, et se sont ménagé des demeures dans les environs, après avoir obtenu du Souverain, des privilèges juridiques, se résumant en ces deux clauses : Dans tout procès soulevé entre Portugais, ceux-ci seront leurs pro-

---

ments sérieux, des lettres, des cartes géographiques, conservées aux archives de la Propagande, permettent d'établir que le centre de l'Afrique était connu des enfants de St-François qui l'avaient exploré dès le 16e siècle. (a) — Le gouvernement espagnol a fait publier, il y a quelques années, le voyage d'un franciscain qui, parti à pied des côtes occidentales d'Afrique, était parvenu en Abyssinie, sans d'autres armes que sa croix et son bréviaire. Certes, nous ne voulons rien enlever au mérite des voyageurs modernes qui ont retrouvé les Grands Lacs et traversé le continent noir de l'Est à l'Ouest ; mais il nous est permis de faire observer que ce qu'ils ont exécuté avec le concours des sociétés savantes et l'appui des gouvernements européens, de pauvres Frères Mineurs l'avaient accompli, deux siècles auparavant, sans argent et sans l'aide de personne.

(a) Les *Missions catholiques au XIXe siècle*, par Mr Louvet.

pres juges; dans les conflits entre Portugais et Congolais, le demandeur poursuivra devant la juridiction du défendeur. (1)

Nous ne suivrons pas le P. Du Jarric dans la description de la flore du pays ; tout l'étonne, le ravit, surtout ces palmiers gigantesques qui fournissent aux indigènes le pain, le vin et le vêtement.

Situées près de l'équateur, ces régions ne subissent pas, dans la température, un écart bien considérable entre l'été et l'hiver. Pendant l'hiver, qui commence au mois de septembre et dure jusqu'au mois d'avril, la pluie tombe en abondance et fait déborder les rivières, le Nil surtout, phénomène bien naturel et cependant inconnu des anciens. Le froid se fait alors quelque peu sentir, mais il n'est guère plus intense que celui que l'on subit pendant l'automne en Italie. Du mois d'avril au mois de septembre règne l'été, dont la chaleur est relativement tempérée. Le sol très fertile, produit en abondance la cannelle et le tamai. Les portugais qui possèdent différents comptoirs en ces pays, ont introduit parmi les riches, le goût du luxe dans les vêtements ; la population est demeurée, malgré toutes les influences, fidèle à ses anciens usages.

Les Congolais n'avaient pas de noms propres ; les gens du peuple prenaient des noms de pierre, d'herbes, d'animaux ; les riches portaient le titre de leur propriété.

Avant l'arrivée des Européens, ces malheureux étaient plongés dans la barbarie et adonnés au plus grossier paganisme : leurs idoles avaient la forme d'hommes, de femmes, de bêtes féroces, de monstres, de démons ; ils leur immolaient des victimes humaines, dont ils mangeaient la chair à moitié crue et dont ils buvaient le sang encore fumant, après en avoir barbouillé la face des fétiches. Quelques peuplades se contentaient de boire le

(1) Actor sequitur forum rei.

sang après s'en être frotté le visage ; d'autres se disputaient le foie et les entrailles. Du reste il n'y avait pas de culte universel et bien déterminé : dans le Batta, avant de livrer bataille, on immolait au démon un bouc noir, et de ses mouvements, on augurait de la victoire ; dans le Sundi, on vénérait le serpent ; ailleurs les habitants se choisissaient à leur guise une divinité et ils la prenaient d'ordinaire parmi les êtres qu'ils craignaient le plus, ou dont ils espéraient davantage.

Ils adoraient des dragons, des tigres, et d'autres bêtes féroces, des oiseaux, des herbes, des plantes, des arbres et parfois même des animaux empaillés. Leur culte se manifestait par des génuflexions, des prostrations la face contre terre et, dans des circonstances plus solennelles, les pauvres fétichistes se couvraient la tête de cendres.


Ministre ou Gangas pour chasser la pluie.


Ganga ou Ministre pour la guerre.

Les prêtres nommés *ganjas*, avaient un chef supérieur, appelé *chitombé*, dont le pouvoir était fort étendu, même dans les affaires temporelles ; seul, il avait le droit de manger certains poissons et animaux délicats. Les nègres

croyaient qu'il ne mourait jamais de mort naturelle et que si ce malheur fût jamais arrivé, la nature entière en eût été bouleversée ; aussi, quand il tombait malade, son successeur désigné avait-il soin de l'étrangler ou de l'assommer. Les prêtres étaient très nombreux et chacun avait ses attributions et privilèges particuliers : l'un marchait toujours accompagné de onze femmes (nombre mystique qui ne pouvait varier) ; l'autre rendait des oracles ; un autre était maître de la pluie ; celui-ci gouvernait la foudre ; celui-là était invulnérable ; presque tous guérissaient de quelques maladies. Il se trouvait encore dans ces tristes régions des associations mystérieuses dont les membres appelés *nequiti*, se réunissaient dans des endroits secrets, au fond des vallées ou dans des bois presque impénétrables, pour se livrer à des cérémonies superstitieuses et aux plus abominables débauches.

La mort n'était pour les nègres que le passage d'une vie de misères et de malheur à une vie éternelle de joies et de félicité ; de là l'usage inhumain de tuer les malades pour les mettre plus tôt en possession de la félicité d'outre-tombe. Dès que le décès était constaté, les esclaves, les amis, les parents du défunt se rasaient la tête en signe de deuil ; puis, après se l'être frottée d'huile, ils la recouvraient de poussière de différentes couleurs, mêlée de plumes et de feuilles sèches soigneusement broyées ; et enfin, se renfermaient dans leurs maisons pour y passer huit jours dans un rigoureux silence et trois jours dans un jeûne sévère. Dans certaines contrées on ne pouvait procéder à la sépulture avant la réunion de tous les membres de la famille.

Les cérémonies des funérailles commençaient par un sacrifice de poulets, dont le sang servait à asperger l'intérieur et l'extérieur de la cabane mortuaire et les os jetés sur le lit du défunt, devaient l'empêcher de faire le *Zumli*, c'est-à-dire de revenir effrayer les vivants par

des apparitions étranges. Telle était la croyance populaire, qu'un vivant ne pouvait voir l'âme du mort sans le suivre immédiatement dans la tombe. Après le sacrifice venaient les lamentations, et si, parfois, le regret et la douleur n'étaient pas assez vifs pour arracher des larmes aux survivants, ceux-ci, pour sauvegarder leur honneur, allaient jusqu'à se jeter du poivre dans les yeux. Le tout se terminait par un somptueux banquet aux frais de la famille du défunt. Quand on descendait le cadavre dans le sépulcre, on lui sacrifiait quelque personne vivante avec d'amples provisions, afin qu'il ne se trouvât pas seul dans l'autre vie et qu'il n'eût pas à y souffrir de la faim.

Les tombeaux, placés d'ordinaire en pleine campagne, consistaient en un petit monticule de terre, orné de vases et de cornes d'animaux.

Devant des accusations, on avait souvent recours à l'épreuve du poison.

Les mœurs les plus dissolues régnaient au Congo, les naturels prenaient autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir et vivaient avec elles, avant de se marier : cette union préparatoire était aussi admise en faveur des femmes qui en profitaient souvent pour se retirer avant la célébration du mariage. Par un inconcevable contraste, au milieu de tant de souillures, la virginité était honorée : c'était à une vierge qu'étaient confiés l'étendard et les armes du Chef ; bien plus, un auteur sérieux nous assure que parmi tant d'abominables superstitions. le nom de Jésus était connu, et invoqué avant l'arrivée des Portugais : lorsque les nègres étaient accablés de maladies et de chagrins, il leur arrivait quelquefois de prononcer ces mots : «Dieu du ciel ! Jésus mon Seigneur !»

Si ce dernier fait est vrai, il faudrait en conclure que la foi portée dans l'intérieur de l'Afrique, aura pénétré de l'Ethiopie jusque dans ces pays, à travers le continent.

Cette opinion n'est pas téméraire. Les Indes, la Chine, l'Amérique même probablement, ont eu leurs apôtres dès les premiers siècles du Christianisme. Est-il présumable qu'un continent aussi vaste que l'Afrique, situé à portée du berçeau de l'Eglise ait été entièrement délaissé par les premiers missionnaires de l'Evangile ?

Quoi qu'il en soit, la vraie religion y avait entièrement disparu, et la barbarie, la corruption et la superstition naturelles des nègres avaient repris le dessus et enseveli dans un profond oubli toutes les notions chrétiennes. (1)

L'état moral de ces populations était donc bien lamentable ; et ce sera toujours une des grandes gloires du Portugal et de l'Ordre de Saint-François d'avoir, au prix des plus grands sacrifices, porté la lumière de la vraie Foi au sein de ces épaisses ténèbres, et d'avoir amené dans ces régions d'innombrables enfants à l'Eglise catholique.

Cette gloire que nous venons de rendre à l'Ordre Franciscain, étonnera, sans doute, bien des lecteurs, alors que la plupart des écrivains modernes, en parlant du Congo, ne mentionnent que les Dominicains et les Jésuites, et après eux les Capucins, envoyés dans ce pays en l'année 1645.

Aucune gloire cependant n'est plus justement méritée ; car il est incontestable que les Frères Mineurs de l'Observance, furent les premiers apôtres du Congo.

Quelques preuves nous paraissent ici nécessaires, pour établir cette vérité si peu connue ; sans elles, ce que nous dirions dans la suite pourrait, en heurtant trop ouvertement certains préjugés, paraître dicté par une aveugle partialité.

Garzia de Rescenda était le secrétaire intime de Jean II,

(1) Ces détails sur les mœurs Congolaises sont empruntés à la Géographie de Dopper et au Dictionnaire des Missions de Dyunkovskoy.

roi de Portugal, l'un des principaux promoteurs de ces explorations maritimes, qui caractérisèrent la fin du 15me siècle. Historien de grande autorité, il écrivit, d'après les faits dont il avait été témoin oculaire, ou d'après les actes qu'il avait lui-même rédigés, la vie de son Souverain et des mémoires sur l'expédition du Congo. Il y affirme de la manière la plus positive que les Franciscains ont été les premiers missionnaires de ces régions africaines. La mort vint le surprendre avant la publication de ces intéressants travaux, dont les manuscrits, par une déplorable incurie, traînèrent pendant un siècle dans la poussière. Cinquante ans après la mort de Rescenda, sous le règne de Jean III, fils d'Emmanuel et neveu de Jean II, Jean Barro fit paraître la relation des exploits des Portugais en Asie. Cet auteur, sans fournir ni une preuve, ni un document, se basant sur des récits intéressés et n'ayant pour guide que Gomez Eanez (comme il l'avoue lui-même dans son épître dédicatoire au roi du Portugal), vint enlever aux enfants de St-François la gloire qui leur revenait à juste titre. Maffei et d'autres auteurs, peu préoccupés des règles de la critique, au jugement même de Spondanus, le suivirent de bonne foi, et contribuèrent ainsi à couvrir du voile de l'oubli, les travaux des Franciscains, jusqu'à ce que la publication des ouvrages de Rescenda vint, avec une lumineuse clarté, rendre à chacun le sien, sans parvenir, toutefois, à dissiper toutes les ombres. Les affirmations de cet écrivain se trouvent corroborées, selon la remarque de Wadding, par les archives franciscaines de la Province de la Piété en Portugal.

Nous y lisons que Zatuca et les autres enfants congolais que le Roi africain envoya les premiers en Portugal pour y recevoir une éducation chrétienne, furent tous confiés aux Frères Mineurs de Lisbonne ; n'en faut-il pas conclure que ce furent ces mêmes religieux qui rapatrièrent ces jeunes gens, dont ils avaient gagné l'estime

et la confiance ? Pourquoi aurait-on séparé le disciple du maître? Pourquoi aurait-on inutilement compromis le succès d'une œuvre si heureusement commencée ?

De nos jours, Mr le Vicomte Paiva-Manso, dans son Histoire du Congo, est venu soulever de nouvelles difficultés en attribuant la conversion du Congo aux Chanoines de St-Eloi. Cette assertion, quelque respectable qu'elle soit, si on considère l'autorité d'où elle émane, ne tient pas toutefois devant la critique.

Les deux documents sur lesquels s'appuie le Vicomte Paiva, sont deux décrets du roi Jean II, obligeant la Congrégation de St-Eloi, à payer les dépenses faites pour les nègres et pour la mission du Congo ; l'un, daté du 5 avril 1492, l'autre du 11 juin de la même année. Si ces décrets étaient authentiques, la discussion serait terminée, le doute ne serait plus possible et les Chanoines de Saint-Eloi auraient évidemment la priorité. Mais l'auteur ne produit pas ces documents, ne les ayant pas trouvés dans les actes du gouvernement, qu'il cite cependant avec plaisir ; il les indique seulement, et comme il nous l'apprend lui-même dans une note, il ne les indique que sur la foi d'un ouvrage publié à Lisbonne en 1697. Or, écrivain érudit, il devait savoir que le P. da Soledade franciscain, auteur des plus estimés en Portugal, avait péremptoirement prouvé dans un autre ouvrage très connu, (1) que ces décrets étaient apocryphes, qu'ils avaient été inventés pour les besoins de la cause, par un faussaire voulant sottement faire rejaillir sur les chanoines de Saint-Eloi, une gloire à laquelle ils ne prétendaient pas eux-mêmes. Le P. da Soledade avait fait, il y a plus d'un siècle, dans les archives portugaises, les recherches dont Monsieur Paiva-Manso désire s'attribuer le mérite, et de

(1) Historia serafica, chronologica do Ordem de San Francisco na Provincia de Portugal, pelo Padre Fernando da Soledade.

main de maître il réfute l'auteur de *l'Agiologio* et celui du *Ceo aberto*, (1) cité par Paiva.

Laissons parler le savant religieux ; il résume parfaitement en quelques lignes, toute la controverse.

Que le chroniqueur de la Congrégation de Saint-Eloi nous montre les décrets du roi Jean, exigeant le paiement des dépenses faites pour la mission du Congo ; nous avons le droit de l'exiger....... Mais, comment pourrait-il le faire, si on ne les trouve pas dans le registre des rescrits du Roi et s'il n'en existe pas la moindre trace dans les archives de la *Torre del Tombo*, (2) par la raison bien simple qu'ils n'ont jamais existé.

L'autorité que l'auteur du *Ceo aberto* (1) donne à Barro et à Manuel Séverin est sans valeur, parce que ces deux historiens, ayant écrit 60 ans après la prédication de l'Evangile au Congo, il n'y a rien d'étonnant qu'ils aient accepté de bonne foi, les relations frelatées des personnages ayant intérêt à figurer dans cette généreuse entreprise. Quant à nous, nous avons pour autorité Garcia Rescenda, secrétaire intime du roi Jean II, sous lequel eut lieu la première Mission : il nous affirme que les premiers missionnaires furent des Franciscains, qu'ils furent nombreux, et que plusieurs d'entre eux furent des hommes aux connaissances variées et d'une vertu peu commune. Ruiz de Pina, un contemporain, lui aussi, et très au courant des choses de la Cour ; qui fut, de plus, le conservateur en chef de la *Torre del Tombo* et le principal chroniqueur du Royaume, Ruiz de Pina célèbre à son tour les enfants de Saint-François et nous les présente comme les premiers apôtres du Congo. A qui croirons-nous maintenant ? Préférerons-nous l'autorité de celui qui écrivait 60 ans après les événements, ne s'appuyant

(1) « Ceo Aberto na terra. » « Le ciel ouvert sur la terre. » Chronique écrite par le P. François de Sainte Marie.

(2) Lieu où l'on conservait les archives nationales.

sur aucun document, à l'autorité d'écrivains contemporains et consciencieux, qui ont vu de leurs yeux ce qu'ils rapportent et qui étaient chargés d'en faire passer la mémoire à la postérité ?

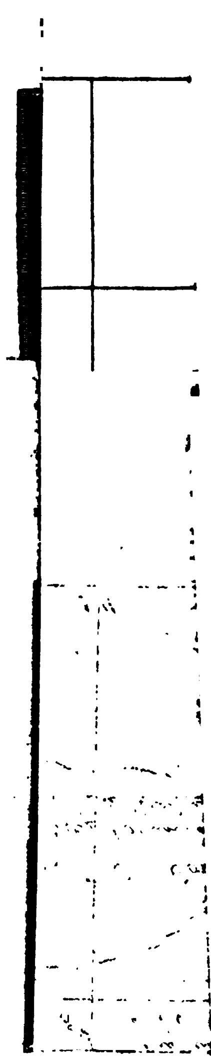
Ajoutons en outre, que la citation de Séverin faite par l'auteur du *Ceo aberto* est complètement fausse. Voici ce que dit Séverin : « La deuxième mission fut celle du Congo ; elle commença en 1491, et se composa de Franciscains, envoyés par le roi Jean II ; ils baptisèrent le Roi et les principaux du royaume. » (1)

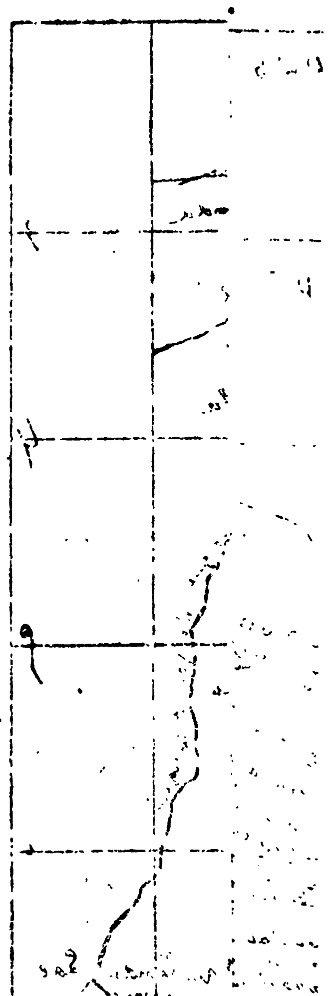
Ainsi s'exprime le P. da Soledade, et M. le Vicomte de Paiva-Manso aurait dû au moins parcourir les écrits du savant religieux, et ne pas s'exposer à jeter dans le public des affirmations aussi peu conformes à la vérité.

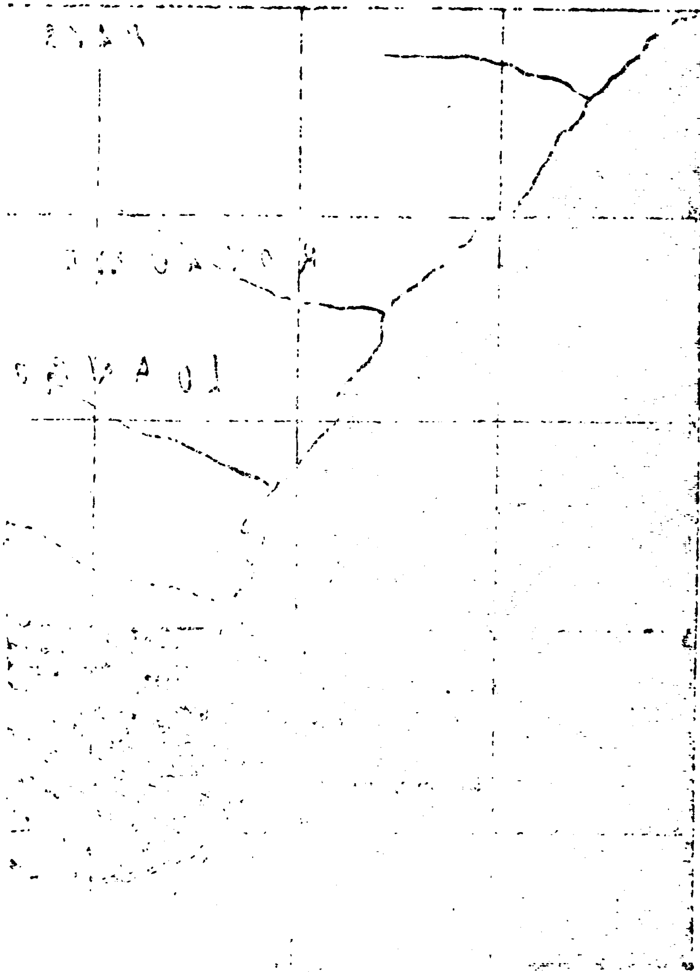
La preuve est faite, croyons-nous ; et nous pouvons, sans crainte d'encourir un démenti, commencer l'histoire religieuse du Congo. Si nous nous étendons longuement sur l'établissement du Christianisme dans cette contrée, c'est pour en faire comprendre le véritable caractère et répondre à ceux qui prétendent que ces peuples se convertirent par politique et non par un véritable amour pour la Religion.



(1) Le P. Marcellino da Civezza.







ESSAI
SUR
L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU CONGO
depuis sa découverte (1484), jusqu'à nos jours.

CHAPITRE I.

Découverte du Congo. — Premiers essais de civilisation. — Les Franciscains. — Conversion du roi Jean Ier et de sa Cour. — Défection du Roi. — Sa mort. — Alphonse Ier lui succède.

Jean Ier, roi de Portugal, fit, pendant son règne, une guerre implacable au Croissant et s'efforça de subjuguer les Maures d'Afrique. Henri, son fils, grand maître de l'Ordre militaire des Chevaliers du Christ, marcha sur ses traces ; mais à peine monté sur le trône, il laissa à son frère Edouard, héritier de la couronne, le soin de combattre les Maures, et appliqua toute son activité à interroger l'immensité de l'Océan pour y découvrir de nouvelles terres où il pût établir la véritable Religion. Le succès couronna ses efforts ; les flottes royales rencontrèrent plusieurs îles, qu'elles soumirent à la puissance portugaise et à l'influence civilisatrice de la Sainte-Eglise. A la mort de Henri, qui descendit dans la tombe plein de gloire et de mérites, Alphonse V, fils d'Edouard, poursuivit avec un zèle ardent, la grande œuvre de ses prédécesseurs, et, comme eux, il eut le bonheur d'éten-

dre, avec les bornes de son royaume, le règne de Jésus-Christ.

Après le décès d'Alphonse, Jean II prit les rênes du gouvernement. Homme d'initiative, ce prince s'entoura des mathématiciens et des astronomes les plus savants et, éclairé de leurs lumières, il résolut de s'ouvrir par l'Atlantique une voie vers l'Orient, dans l'espoir, secondaire toutefois, de conquérir les riches trésors de l'Arabie et de s'emparer du commerce des Indes. Il fit donc équiper plusieurs navires, et les ayant placés sous le commandement de Diego Cano, il ordonna à ce marin de dépasser les limites atteintes jusqu'alors et de porter le nom du Christ aux nations assises encore à l'ombre de la mort. La flotte appareilla dans le courant de l'année 1484 et parvint, après quelques semaines d'une heureuse navigation, aux bouches du Zaïre, fleuve immense dont les eaux se déchargent dans l'Océan par un courant des plus impétueux. En remontant le cours de ce fleuve, Cano aperçut, errants sur les rives, de nombreux indigènes attirés sans doute par un spectacle si nouveau pour eux. Ces africains, d'un caractère doux et facile, avaient la peau très noire. L'amiral, par ses manières prévenantes, à l'aide de petits présents, chercha à les attirer sur le navire et ces pauvres nègres, sans aucune crainte, se rendirent à ses avances. Les premiers rapports ne furent certes pas des plus aisés ; néanmoins à force de signes et de gestes, les Portugais finirent par comprendre que les habitants du pays dépendaient d'un roi puissant dont la capitale se trouvait située bien avant dans les terres, sur les bords du fleuve. Aussitôt Cano députa vers ce Monarque, quelques-uns des siens chargés de riches présents. Cette mission fut parfaitement accueillie, et l'amiral portugais, après avoir laissé en ôtages quelques-uns de ses compagnons, put reprendre la route de Lisbonne, emmenant avec lui quatre jeunes nègres

très intelligents, qu'il s'était engagé à ramener sains et saufs.

Grande fut la joie de Jean II à la vue de ces indigènes et au récit des heureuses nouvelles que lui apportait Diégo ; aussi ne négligea-t-il aucun moyen pour engager son fidèle serviteur à poursuivre cette expédition et à porter les bienfaits de la Religion à ces peuples abandonnés. Les petits Congolais furent l'objet des soins les plus assidus et bientôt leur intelligence s'ouvrit aux vérités de la Foi, et leur cœur à une vive affection pour leurs bienfaiteurs. Mais le Roi, craignant qu'une absence trop prolongée ne causât des désagréments aux Portugais demeurés au Congo, chargea Cano de rapatrier les jeunes africains remplis déjà des meilleures dispositions ; de plus, il lui commanda d'engager fortement le Souverain infidèle à mépriser le culte des idoles, pour adorer le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Aussitôt qu'il eut touché les rives du Zaïre, l'amiral s'empressa de remettre ses hôtes entre les mains de leurs parents, et de rendre ainsi la liberté aux Portugais ; ceux-ci, pendant leur séjour au Congo, s'étaient, par leur conduite digne et bienveillante, concilié l'estime et l'affection de la Cour et du peuple, tandis que le prêtre, leur aumônier, avait, par ses bonnes paroles, jeté dans ces âmes incultes les premières semences du Christianisme.

Diégo continuant son voyage d'exploration, s'avança le long des côtes africaines à plus de 200 lieues vers le Sud. A son retour, il se rendit en personne, entouré d'un brillant cortège porteur de magnifiques présents, auprès du Monarque congolais, qui le reçut avec honneur, aux acclamations de tout son peuple. Ce roi, gagné par la somptueuse libéralité du souverain portugais, par l'exquise urbanité de Diégo Cano et par les services que lui rendaient les chrétiens, prêta une oreille bienveillante aux enseignements de la Foi ; les instructions qu'on lui

donnait sur la Religion, remuaient profondément son âme déjà travaillée par les mouvements de la grâce, et bientôt rien ne lui fut plus agréable que d'entendre parler du Christianisme. Aussi fit-il à l'amiral, obligé de rentrer dans sa patrie, la promesse formelle d'embrasser la Foi catholique et d'user de toute son autorité pour la propager dans ses Etats. Non content de cet engagement, il offrit, à son tour, à Jean II des présents considérables et députa vers lui, sous la conduite de Zatuca, quelques jeunes nobles de ses sujets, avec prière de les instruire dans la Religion et de les renvoyer ensuite, accompagnés de bons missionnaires.

Jean II, au comble du bonheur, reçut solennellement les envoyés Congolais, et pour leur donner cette connaissance approfondie du dogme catholique et les préparer à recevoir le Saint Baptême, il les remit entre les mains des Frères Mineurs, ne croyant pas pouvoir les confier à des maîtres plus habiles.

Enfin après deux ans d'étude et de prière, les jeunes catéchumènes étaient prêts .... Qu'il fut radieux le jour qui éclaira la régénération des prémices de la nation congolaise ! Lisbonne était en fête et le Roi voulut assister avec toute sa cour à la cérémonie. Zatuca reçut au baptême le nom de Jean, et ses compagnons, celui de leurs parrains respectifs.

L'heure de la séparation avait sonné .... Les néophytes devaient retourner dans leur pays, pour y répandre la bonne odeur de Jésus-Christ. Le Roi ne voulut pas que leur départ fut moins solennel que leur arrivée ; il les combla de présents et les fit accompagner d'une ambassade, à laquelle il adjoignit, conformément aux désirs du souverain congolais, un grand nombre de Franciscains chargés d'évangéliser ces vastes contrées.

Parmi les premiers apôtres du Congo, se trouvaient plusieurs religieux aussi éminents par leur piété que par

leur science. Toutefois, comme la plus petite erreur, la moindre irrégularité, la plus légère imprudence commise au début pouvait entraîner des conséquences désastreuses pour l'avenir d'une mission aussi importante, Jean II, après avoir consulté les plus profonds théologiens, promulgua différents règlements pour obvier aux difficultés qui auraient pu surgir.

La flotte leva l'ancre le 19 décembre de la même année (1490) et arriva, le 29 Mars, en vue de la province du Congo, appelée le *Sogno* ou le *Sonho*. Le premier ambassadeur, Gonzalve de Souza, ayant succombé durant la traversée, avait été remplacé par son neveu Rodrigue de Souza. L'oncle paternel du Roi gouvernait cette province. A l'annonce de l'arrivée des Portugais, ce Prince, dans les transports de sa joie, quitta son palais entouré d'une nombreuse escorte et aux sons d'une bruyante harmonie, s'avança à leur rencontre jusqu'au rivage, à une distance de deux lieues. Les lumières de la Foi avaient déjà éclairé son intelligence, et son désir du baptême était si ardent, qu'il ne pouvait le contenir. Aussi, dès qu'il eut rempli à l'égard des nobles étrangers les premiers devoirs de l'hospitalité, il demanda instamment d'être admis avec son fils, au nombre des enfants de la Sainte-Eglise. Les missionnaires crurent ne pouvoir se refuser à des vœux si légitimes. Une église provisoire, ornée de trois autels, fut bientôt construite en bois, et le dimanche de Pâques, après la célébration de la sainte Messe, le Préfet apostolique ouvrit, par le sacrement qui en est la porte, le Royaume des Cieux, au Prince et à son fils. (1) Le premier reçut le nom d'Emmanuel, le second celui d'Antoine, en souvenir des deux cousins germains du roi de Portugal.

---

(1) Quelques auteurs attribuent aux Pères Dominicains l'honneur d'avoir baptisé le prince du Sonho. Ce que nous avons dit précédemment prouve l'erreur de cette assertion.

C'est le premier baptême qui fut conféré sur le sol congolais.

Plusieurs auraient voulu jouir du même bonheur; mais le prince Emmanuel crut devoir s'opposer à cet empressement ; il convenait, en effet, de laisser au Roi l'honneur d'être baptisé avant ses sujets, et d'activer, par une plus longue attente, une ardeur peut-être irréfléchie. Une procession grandiose s'organisa spontanément aussitôt après la cérémonie ; les prêtres s'avançaient en chantant des hymnes et des psaumes, les trompettes jetaient dans les airs leurs notes joyeuses, les portugais battaient des mains, la foule suivait rayonnante de bonheur : c'est dans cet appareil triomphal que les nouveaux chrétiens furent reconduits à leur demeure.

Emmanuel ne se contenta pas d'estimer et de pratiquer la Religion qu'il avait embrassée, il voulut encore en étendre le règne bienfaisant. Il convoqua une assemblée générale de tous ses sujets et, du sommet d'une petite éminence, prenant la parole devant la foule réunie, il s'éleva avec une extrême véhémence contre les vaines idoles et les rites infâmes qui l'avaient si longtemps séduit; puis, demandant humblement pardon à son peuple, de ses erreurs et de ses crimes passés, il laissa entrevoir le changement profond qui s'était opéré en lui et les saintes ardeurs dont son âme était embrasée. Deux jours restèrent particulièrement chers au Prince : celui de son baptême et celui où, pour la première fois, il eut le bonheur d'assister à une messe solennelle, célébrée au son des orgues ; il en fêtait chaque année les anniversaires. Tel était son recueillement et sa piété durant les saints Mystères, que de jeunes pages de sa cour ayant, en ce moment, causé quelque tapage à la porte de l'église, il ordonna aussitôt de les mettre à mort ; et ils auraient payé de la peine capitale cette faute légère, si les Portu-

gais, en considération de leur âge et de leur naissance, n'avaient intercédé en leur faveur.

Emmanuel se hâta de faire connaitre au Roi ce qui s'était passé, celui-ci en fut très satisfait et, comme gage de sa joie et de sa reconnaissance, il agrandit la province de Sonho, d'un territoire de 300 lieues carrées. (1).

Profitant de l'occasion, il manda au Prince, par un de ses cousins germains, de traiter les Portugais avec la plus grande déférence et de fournir à leur flotte tout ce dont elle aurait besoin. Fort de l'appui royal, le Prince redoubla de vigueur dans sa lutte contre le paganisme. Sans se laisser arrêter par quelques résistances isolées, il fit ramasser toutes les idoles qui se trouvaient dans ses Etats et les ayant réunies en un immense *auto-da-fé*, il ordonna de les brûler publiquement ; il voulut que tous les prêtres du Christ fussent considérés comme des Envoyés du Ciel et exigea que tous ses sujets se fissent instruire des vérités de la Foi. Pour lui, il priait Dieu de pouvoir encore, après avoir donné au démon la plus grande partie de sa vie, consacrer le restant de ses jours au culte du divin Sauveur et se consumer dans les flammes de la plus ardente charité.

Le Roi, de son côté, apprit avec bonheur l'arrivée des Portugais ; depuis longtemps déjà il désirait leur retour. Il les fit aussitôt inviter à se rendre dans la ville d'Ambassa, (2) où il fêtait actuellement la conversion et le baptême de son oncle, les assurant que lui aussi soupi-

---

(1) De 30 lieues de longueur sur 10 de largeur.

(2) Appelée aussi Banza et plus tard San-Salvador. Cette ville, sur une montagne de la rive gauche du Zaïre, jouit d'un climat très salubre, et renferme environ 24000 habitants; ses rues sont larges ; ses places publiques, ombragées de palmiers symétriquement disposés; ses maisons, blanchies à l'extérieur et à l'intérieur, ont, comme toutes les habitations du Congo, la forme d'une grande ruche.

rait après le moment où il lui serait donné de purifier son âme et d'être admis, avec ses sujets, au nombre des enfants de Dieu.

Rodrigue de Souza s'empressa de se rendre à l'invitation royale et, ne laissant qu'un petit nombre d'hommes à la garde des navires, il voulut que tous les autres lui servissent d'escorte. Le prince Emmanuel, outre 200 soldats bien équipés, lui fournit encore de nombreux porteurs. (1) Il était beau de voir ces pauvres nègres se disputer entre eux, à qui se chargerait des ornements et des vases sacrés.

Dès que l'Ambassadeur eut franchi la moitié de la distance qui le séparait d'Ambassa, un intendant du Roi, suivi bientôt d'un second, vint se mettre à son service. Aux abords de la ville, un spectacle nouveau s'offrit à ses regards : le peuple, armé selon la coutume du pays, sortit en foule de la cité, chantant, à la louange des Portugais, les immenses bienfaits qu'ils leur avaient apportés ; l'ordre, la marche du cortège, ainsi que les accords de la musique, rappelaient nos processions solennelles : quelques-uns, en petit nombre, entonnaient la mélodie ; d'autres la poursuivaient ; enfin toute la masse reprenait en chœur et lançait aux échos d'alentour les accents de leur joie et de leur reconnaissance.

Arrivé en présence des Portugais, le cortège royal s'ouvrit et se referma enserrant toute l'Ambassade dans son sein ; et, rebroussant chemin, la conduisit au Palais; l'affluence était si considérable que même les ambassadeurs et le clergé purent avec peine se frayer un passage jusqu'au Roi.

Celui-ci, monté sur une estrade, pour être vu de toute part, était assis sur un trône d'ivoire, le front ceint d'un bandeau artistement travaillé avec des feuilles de pal-

(1) Il n'y avait point alors de bêtes de somme dans le pays.

mier ; le haut du corps était nu jusqu'à la ceinture, le bas était couvert d'un vêtement de soie ; un bracelet de laiton ornait le bras gauche et une queue de cheval, insigne de la puissance royale, lui descendait des épaules.

Rodrigue de Souza introduit avec toute sa suite, fut immédiatement reçu avec les plus grands honneurs ; après les saluts d'usage, l'Ambassadeur remit au monarque Congolais le message de son Souverain, et aussitôt les Religieux qui l'accompagnaient, exposèrent publiquement, sur la demande expresse du Roi, les présents, les vêtements précieux, les tableaux, les vases d'or et d'argent et tous les ornements sacrés qu'ils avaient apportés. Le Roi examina tous ces objets si merveilleux pour lui et s'informa avec curiosité de l'usage de chacun d'eux. Son attention fut attirée surtout par un magnifique étendard que le Pape Innocent VIII avait solennellement béni à Rome et envoyé au roi de Portugal, pour le remettre à son nouvel allié. En apprenant ce détail, le roi du Congo tomba prosterné contre terre et toute l'assistance imita son exemple. Pendant que les Franciscains donnaient des explications sur le culte sacré, les Congolais tenaient leurs regards fixés sur eux et observaient leurs gestes, leurs mouvements, avec une telle attention que, presque machinalement, ils inclinaient la tête, joignaient les mains, fléchissaient le genou en même temps que les Portugais.

Ceux-ci trouvèrent, à l'issue de l'audience royale, une généreuse hospitalité dans les différentes demeures qui leur avaient été assignées, et on commença à traiter la grande question du baptême du Roi. De commun accord il fut résolu de bâtir d'abord une église afin de donner à ce grand acte toute la pompe et la solennité possibles. Certes, l'entreprise paraissait difficile, car il fallait chercher les pierres et les moëllons à de grandes distances ; néanmoins, tels furent le zèle et l'ardeur, qu'en peu de

temps tous les matériaux se trouvèrent à pied d'œuvre, et sur les pressantes sollicitations du Souverain, de nombreux ouvriers se mirent immédiatement à l'ouvrage. (1)

Pendant que l'on discutait ces graves questions à Ambassa et avant même que la bâtisse de l'église ne fut terminée, des courriers arrivèrent tout tremblants des confins du royaume ; ils annonçaient que les *Mundequitos*, habitant les rives d'un grand lac, situé bien loin dans l'intérieur des terres, avaient abandonné le parti du Roi et faisaient des incursions armées dans le pays. Pour combattre ces dangereux ennemis, le Roi devait nécessairement agir avec la plus grande célérité et marcher lui-même à la tête de ses soldats.

Craignant qu'un malheur ne lui arrrivât dans cette expédition et voulant assurer son salut éternel, il pria instamment les Missionnaires de vouloir avancer l'instant de son baptême. Ceux-ci ne pouvaient se refuser à un désir aussi légitime ; ils se hâtèrent donc de préparer tout ce qui était nécessaire pour la réception solennelle de ce sacrement et, le 3 mai 1491, le Roi debout près de l'autel fut régénéré dans les eaux baptismales, par le P. Jean, Préfet apostolique de la Mission. Il reçut le nom de Jean, qu'il avait lui-même demandé, pour témoigner de son respect et de sa reconnaissance envers le roi de Portugal. Plusieurs grands seigneurs, entraînés par l'exemple et les exhortations de leur Souverain, le suivirent dans sa conversion et reçurent avec lui le saint Baptême. Ce fut une grande fête pour le peuple, et les jeux et les

(1) Le premier historien du Congo prétend que la premiére pierre fut posée le 6 mai et l'église consacrée le 1er Juillet, sous le vocable de la Très Sainte Vierge Marie; les autres soutiennent que l'église fut dédiée à la sainte Croix et que, pour ce motif, on en posa la premiére pierre le 3 mai, jour où l'on célèbre l'Invention de la sainte Croix.

concerts se succédèrent durant toute la journée. Mais bien plus solennel encore fut le jour suivant alors qu'en présence du Roi, entouré de sa Cour et dans l'appareil de sa puissance, le saint sacrifice de la Messe fut offert aux accords des orgues et des cantiques avec toute la pompe et la splendeur des rites sacrés.

La Reine souffrait de demeurer plus longtemps catéchumène ; elle s'en plaignit à son époux. Celui-ci pour la consoler et la fortifier dans son attente, lui manifesta combien il désirait la voir partager le bonheur dont il jouissait lui-même et s'efforça de lui faire comprendre les puissants motifs qui demandaient la dilation de son baptême : ne fallait-il pas attendre l'achèvement de l'église, afin de donner à ce grand acte tout l'éclat désirable? D'ailleurs le P. Jean était mort et la plupart des religieux étaient malades..... La Reine ne voulut rien entendre et brusquant les circonstances, se fit baptiser le 4 Juin par le P. Antoine, successeur du P. Jean dans la charge de Préfet apostolique. C'était un samedi.

La reine, qui prit le nom d'Eléonore, en souvenir de la Reine de Portugal, avait choisi ce jour consacré à la très-sainte Vierge, pour témoigner de son ardente dévotion envers la Mère de Dieu.

Cependant, le Roi avait concentré ses guerriers auxquels s'étaient joints quelques Portugais ; avant le départ, Rodrigue de Souza lui remit l'étendard de la Croix et l'exhorta vivement à la confiance, lui promettant la victoire. Ce ne fut pas une vaine promesse : protégée par le signe du salut, l'armée congolaise eut bientôt taillé ses ennemis en pièces et le Roi rentra en triomphe dans ses Etats. Son fils aîné, Mani Sundi, l'avait accompagné dans cette expédition.

Ce jeune prince, parfaitement instruit des vérités de la foi, soupirait après le saint Baptême. L'église étant construite, rien ne s'opposait plus à la réalisation de ses

vœux ; aussi furent-ils immédiatement comblés Le sacrement de la régénération lui fut conféré, ainsi qu'à plusieurs autres seigneurs, à la grande joie du peuple ; et l'héritier du roi du Congo prit le nom d'Antoine, qu'il savait être celui de l'Infant de Portugal. Aussitôt après, le Prince partit pour l'Isundo, dont son père lui avait confié le gouvernement ; embrasé d'un zèle tout apostolique, il se mit à prêcher lui-même et à répandre parmi ses sujets la bienfaisante doctrine de Jésus-Christ.

C'est ainsi que, dans les inscrutables desseins de la divine Providence, un grand peuple qui marchait dans les ténèbres, vit tout-à-coup une grande lumière ; et que ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort, virent se lever l'aurore de la résurrection.

Pour confirmer la parole de ses ministres et en assurer les fruits, Dieu ne refusa pas l'appui de ses miracles. Rescenda nous en rapporte deux, que nous relatons ici sur son autorité.

Peu après le baptême du Roi, la Sainte-Vierge, toute resplendissante de beauté, apparut, la même nuit, à deux néophytes des plus considérables du pays : Georges et Didace Sylva, habitant deux maisons différentes. Elle s'entretint assez longuement avec chacun d'eux, et leur ordonna, en terminant, d'aller de suite annoncer au Roi, le bonheur qu'ils avaient eu de contracter alliance avec Dieu dans le saint Baptême, et avertir leur Souverain des relations amicales qu'ils avaient nouées avec un Portugais.

A quelque temps de là, un certain Didace trouva une croix artistement sculptée dans une pierre, dont l'espèce est inconnue dans ces régions. Heureux de sa trouvaille, Didace la porta respectueusement au Palais ; d'où le Roi, après l'avoir adorée, avec tous ses officiers, la fit proces-



Le Crucifix miraculeux.

sionnellement transporter à l'église dont elle constitua un des plus précieux joyaux. (1)

Après ces évènements, si glorieux pour la Religion, si consolants pour les âmes chrétiennes, Rodrigue de Souza, considérant sa mission comme terminée, retourna dans sa patrie ; il laissait au Congo un nombre suffisant de religieux pour continuer une œuvre si heureusement commencée.

Hélas ! de tristes ombres vinrent bientôt se répandre sur le magnifique tableau, que nous avons déroulé avec complaisance sous les yeux du lecteur. Les missionnaires succombèrent à la tâche : les uns, épuisés par des chaleurs inaccoutumées ou par l'insalubrité du climat ; les autres, accablés par les mauvais traitements, qu'en l'absence du prince Alphonse, ils eurent à subir des indigènes. Triste retour des choses d'ici-bas !

(1) C'est peut-être à cette occasion que l'église, d'abord dédiée à la Très Sainte Vierge, prit ensuite le titre de la Sainte-Croix ; ainsi se concilieraient les différentes opinions des historiens.

Tant qu'on ne fit que leur parler des cérémonies de l'Eglise et des mystères de la Foi, les Congolais prêtèrent une oreille attentive ; ils goûtaient ces enseignements qui, dépassant les bornes de l'intelligence humaine, leur paraissaient plus dignes de Dieu. Mais quand il fut question de tempérance, de justice, d'obéissance, les bonnes dispositions se modifièrent ; ce fut bien pis encore quand, au nom de la Religion, on dut leur ordonner de renoncer aux augures, de rendre le bien mal acquis, de pardonner les injures et de dompter les passions. Toute la nation sembla alors passer par le crible ; la paille fut séparée du grain et il fut aisé de distinguer bien vite les méchants et les bons. Ceux qui avaient embrassé le christianisme, soit par amour de la vertu, soit par crainte des châtiments éternels, continuèrent à pratiquer la justice et la charité, à s'abstenir des plaisirs défendus, à entourer d'affection leurs supérieurs et surtout les prêtres, guides éclairés de leurs âmes. Les autres, au contraire, retournèrent aux idoles, et à leurs rites infâmes ; il se vautrèrent dans leurs anciennes turpitudes et devinrent pires encore qu'auparavant. Le mal ne se répandit pas seulement dans le peuple, il gagna les classes élevées ; les plus riches et les plus nobles conçurent pour la vertu une haine d'autant plus profonde, qu'il leur était plus facile de contenter leurs tristes instincts. A la tête des païens et des apostats marchait le frère puîné d'Alphonse, le prince *Mani Pango*, (1) qui jamais n'avait voulu renoncer à l'idolâtrie.

Le Roi lui-même, dont le zèle s'était montré si ardent au début de sa conversion, se relâcha insensiblement de sa ferveur en face des premières difficultés de la vie chrétienne. Les charmes, les délices de sa vie antérieure, les jeux, les intempérances et leurs suites licencieuses, les

(1) Quelques auteurs l'appellent : Pansus Aquitrinus, ou Panso Aquitrina.

augures, les sorts si chers aux païens, vinrent tour à tour se présenter à son imagination et amollir son cœur ; la vengeance, la soif de répandre le sang, achevèrent de l'endurcir. Les exhortations, les conseils, les reproches des missionnaires ne faisaient plus d'impression sur lui, et bientôt il refusa de les entendre.

Mais de toutes les armes dont le démon se servit pour renverser cette Eglise naissante, la plus perfide fut, sans contredit, la conspiration des femmes. Les Congolais, comme la plupart des peuples africains, outre leur femme légitime, entretenaient, d'après leur rang et leurs ressources, un certain nombre de concubines. Le catholicisme avait rompu ces liaisons scandaleuses ; dès lors ces femmes abandonnées, blessées au vif dans leur amour-propre et leur vanité, avaient résolu de se venger. Trop faibles pour triompher ouvertement, elles eurent recours à la ruse. Par elles-mêmes, ou par des amis communs elles s'efforcèrent de persuader au Roi d'abandonner cette religion nouvelle et surtout la vie dure et austère qu'elle imposait ; de jouir du présent et de toutes les délices que pouvait lui procurer sa position, et de ne pas sacrifier dans l'espérance incertaine des biens futurs, les commodités et les plaisirs de la vie présente.

Ces discours pernicieux ne plaisaient pas seulement au Roi, mais, descendant du palais dans la plus humble maison, ils s'insinuaient encore dans l'esprit du peuple ; surtout que Mani Pango usait de toute son influence pour les propager. La ruine de la Religion paraissait imminente. Les chrétiens demeurés fidèles (ils ne formaient plus, hélas ! que la minorité), s'opposèrent de toutes leurs forces à ce déchaînement de doctrines perverses ; rien ne pouvait les arrêter, et leur confiance en Dieu semblait décupler leur vigueur. Le prince Alphonse se posa en défenseur intrépide de la vérité et de la vertu ; gémissant sur la faiblesse paternelle, il n'épargna aucun

sacrifice pour fortifier les néophytes dans la Foi et la pratique du Christianisme. Il était là comme un rocher placé en travers du torrent pour arrêter ses flots tumultueux.

Ses ennemis résolurent de se débarrasser d'un obstacle si gênant pour eux. Les perfides flattèrent d'abord l'ambition de Mani Pango, dévoré déjà du désir de régner; puis, appuyés sur le crédit de ce misérable, et profitant de l'absence d'Alphonse, ils travaillèrent à perdre ce prince vertueux dans l'esprit du Roi. C'est un malheureux, lui dirent-ils, qui, ayant abandonné les coutumes nationales pour embrasser des mœurs étrangères, n'a plus que du mépris pour les traditions de ses ancêtres. Nous pourrions encore lui pardonner cette triste aberration ; mais Alphonse a voué à son Souverain une haine profonde ; il cherche à le rendre odieux à son peuple et dans l'espoir d'y parvenir, il ne craint pas, prince et fils dénaturé, de recourir à la magie. A l'aide de cette triste science, importée par les chrétiens, il veut dessécher nos fleuves, gâter nos moissons et séduire même les concubines de son père.

Ces calomnies journellement répétées finirent par impressionner vivement un monarque jaloux, affaibli d'ailleurs par l'âge et les infirmités. Cédant enfin aux conseils de ses infâmes courtisans, le Roi dépouilla son fils de ses charges, de ses dignités et de tous les revenus qui y étaient attachés.

Le pauvre Alphonse eut gémi dans l'exil et dans la misère, si quelques seigneurs, des plus considérables du pays, n'eussent publiquement reproché à leur souverain, de condamner ainsi un prince modèle, héritier de sa couronne. Ils rappelèrent à ce père sans entrailles, les glorieux exploits de son fils, son courage à combattre les ennemis de l'Etat, son zèle à pacifier les esprits et à maintenir la concorde parmi ses sujets, le respect et

l'amour filial qu'il lui avait toujours témoigné. Comment pouvez-vous, lui dirent-ils, après des preuves si manifestes de dévouement, croire Alphonse coupable des turpitudes dont on le charge ? Ces courageux défenseurs de l'innocence opprimée allèrent même jusqu'à provoquer une enquête sur les griefs accumulés contre le prince malheureux, afin que le Roi, mieux informé, pût rendre à chacun selon ses œuvres.

Profondément remué par ces reproches, le vieux monarque sembla sortir de léthargie ; et, se reprochant sa faiblesse, il interrogea habilement les personnages les plus importants des deux partis : l'innocence d'Alphonse ne tarda pas à briller de tout son éclat et le Roi se hâta, à la vive satisfaction de tous les bons citoyens, de restituer à son fils ses titres et ses biens. Quant aux calomniateurs, pour leur enlever, dans la suite, la faculté de nuire, il les condamna au dernier supplice.

Reconnaissant de cet immense bienfait, qu'il attribuait uniquement à la bonté de Dieu, Alphonse s'efforça avec une nouvelle ardeur, de protéger et d'étendre la Foi catholique. Afin de sanctionner tous les moyens employés jusqu'alors pour l'extinction du paganisme, il commina la peine de mort contre ceux qui oseraient, à l'avenir, conserver chez eux de fausses divinités et leur rendre un culte quelconque soit privé, soit public.

A la promulgation de cette loi, les païens enflammés de colère accourent au palais et menacent le Roi d'une révolution s'il ne la fait immédiatement révoquer. Tout tremblant, le faible Souverain s'empresse d'envoyer des courriers à son fils pour le prier de réfléchir sur la portée de ses actes et de peser mûrement, s'il était prudent de s'exposer, lui et sa famille, à l'exil et à la mort pour défendre une religion nouvelle. Alphonse n'était pas

d'un caractère à se laisser arrêter par les difficultés ; craignant plus Dieu que les hommes, il ne fit aucun cas des recommandations royales. Son père irrité, lui ordonna aussitôt de comparaître devant lui ; mais le Prince, sachant que tous les intérêts de l'Eglise naissante reposaient sur sa tête, s'excusa d'abord sur les nécessités de la guerre ; puis, pour différents motifs toujours renouvelés, retarda son voyage, jusqu'à ce que le Roi, atteint d'une grave maladie, eût payé son tribut à la mort. (1)



(1) Plusieurs historiens disent que le premier roi catholique du Congo avait publiquement apostasié. Dans aucun des anciens documents que nous avons sous la main, nous n'avons trouvé de traces d'une apostasie formelle. Sa foi, il faut l'avouer, n'était pas vive ni ses mœurs très pures ; mais de là à l'apostasie véritable, il y a encore assez loin. Ce qui nous porte à croire qu'il n'y eut pas d'apostasie formelle et publique, c'est que les apostats, comme s'ils voulaient laver leur infâmie, se montrent toujours les adversaires implacables et les persécuteurs de la Religion qu'ils ont abandonnée et que le roi Jean ne le fut pas. Il voulut plaire à des courtisans idolâtres ; il n'eut pas la force de vaincre ses passions ; mais il ne prit aucune mesure contre le culte catholique.

CHAPITRE II.

Conspiration de Mani-Pango. — Lutte fratricide. — Alphonse 1er monte sur le trône. — Arrivée presque annuelle de Missionnaires Franciscains. — Epanouissement du Christianisme. — Georges Quadra. — Règne glorieux et mort d'Alphonse 1er.

Cependant Mani-Pango, suivant les conseils de ses iniques courtisans et persuadé que la couronne devait lui revenir, n'épargnait aucun des moyens propres à réaliser les plus intimes aspirations de son orgueil. Il chercha à se concilier l'affection du peuple, à se créer des partisans par de belles paroles et surtout par la promesse mensongère d'une liberté pleine et entière ; il poussa même l'audace jusqu'à lever des troupes pour éloigner par la force l'héritier légitime du trône.

La Reine, demeurée fidèle à la foi de son baptème, fit prévenir Alphonse de toutes les trames ourdies contre lui. A l'heure même, le Prince se met en route à marches forcées et arrive secrètement à Ambassa durant la nuit. Au point du jour, il convoque le peuple tout émotionné par l'attente de graves évènements et, prenant la parole devant la foule, il rappelle tous les faits accomplis depuis l'arrivée des Portugais au Congo : les services signalés que ces étrangers avaient rendus à la famille royale et à la nation entière ; la religion si belle et si pure qu'ils avaient enseignée, inappréciables bienfaits dignes de leur reconnaissance; les persécutions que Mani-Pango et ses partisans lui avaient suscitées à cause de

son attachement inaltérable à la Foi catholique ; les infâmes calomnies qui lui avaient valu l'exil et la confiscation de ses biens ; les perfides machinations de Pango qui, dévoré par l'ambition, avait osé, du vivant de son père, convoiter la couronne, et cherché, après la mort du Roi, à dépouiller, par l'injustice et par la force, l'héritier légitime. S'animant de plus en plus, le Prince conjura ses sujets, s'ils avaient encore conservé quelques sentiments de droiture, quelqu'amour de leurs traditions nationales, quelque désir de leur salut éternel, de ne pas le sacrifier, lui, leur Souverain légitime, entièrement dévoué à leur bonheur et à leur tranquillité, pour s'attacher à son frère puîné, égaré par les mauvais conseils de misérables courtisans ; de bien se garder de fermer les yeux à la lumière divine qui les avait éclairés, pour se replonger dans les ténèbres de l'idolâtrie ; de ne pas craindre les menaces et les soldats de Mani-Pango ; car Dieu dont ils défendaient la cause, combattrait certainement pour le droit et la justice.

A peine Alphonse eut-il terminé ce discours, qu'un changement radical s'opéra dans le cœur de ses auditeurs et tous, bons et mauvais, le proclamèrent Roi, d'une voix unanime.

Pango, de son côté, s'était hâté d'accourir des contrées les plus reculées du Congo, (1) grossissant son armée de tous les mécontents qu'il rencontrait sur sa route. Déjà il campait, avec une armée nombreuse, dans les environs d'Ambassa. Alphonse n'avait qu'une poignée de soldats, parmi lesquels une centaine de nègres chrétiens et quelques portugais. Ses amis, effrayés, lui conseillent de tenter un accommodement en sacrifiant la religion chrétienne ; mais il repousse ces avis avec dédain. Ses partisans allaient l'abandonner, lorsque son grand oncle,

(1) De 240 lieues, disent quelques auteurs.

le vieux prince de Sogno, Emmanuel, relève leur courage et les ramène sous la bannière de l'honneur et du devoir. Ce changement inattendu est considéré comme le présage de la victoire. Dans sa reconnaissance, Alphonse promet au Ciel d'ériger une grande croix en mémoire de cet évènement et de travailler sans relâche à la diffusion de la vraie foi. Un prodige vient redoubler sa confiance: le prince et tous ceux qui l'entourent, se trouvent tout-à-coup éblouis par l'éclat d'une lumière céleste. Alphonse tombe à genoux en versant des larmes de joie, et, revenus de leur première surprise, les courtisans aperçoivent cinq épées comme se dessiner au-dessus de lui.

Ce spectacle dura plus d'une heure. Pénétré des faveurs du Ciel, le prince qui en était l'objet adopta les cinq épées pour ses armes particulières et s'en servit dans ses ordonnances.

Cependant Mani-Pango avait fait sommer son frère de renoncer au christianisme et de le reconnaître pour roi. Alphonse lui répondit que sa confiance était en Dieu et qu'il redoutait peu les forces des hommes ; qu'en qualité de frère, il l'exhortait à briser ses vaines idoles et à reconnaître la Religion et les droits de son aîné.

Cette démarche fut inutile. Le lendemain, dès la pointe du jour, le prince de Pango range son armée en deux lignes de bataille et s'avance vers la ville, à laquelle il livre un assaut furieux ; deux fois il est repoussé par un pouvoir invisible. Les assiégeants racontèrent eux-mêmes qu'ils avaient vu une femme vêtue de blanc, dont l'éclat admirable les avait aveuglés, et un chevalier monté sur un palefroi, portant une croix rouge sur la poitrine et brandissant une épée. Informé de cette merveilleuse apparition, Alphonse fit prévenir son frère de ne pas s'obstiner à combattre le ciel : que la femme blanche était la Sainte Vierge, mère du Sauveur, que le chevalier

était saint Jacques et que tous deux étaient descendus du ciel pour soutenir sa cause. Pango se rit de ce message et prépara un nouvel assaut pour la nuit suivante ; il espérait surprendre l'ennemi, mais l'armée d'Alphonse veillait. Au bruit qu'elle entend, elle s'ébranle et, arrivée à la portée des traits de l'ennemi, pousse le cri de guerre cher aux Portugais : *Jésus vrai Dieu et saint Jacques !* Nouveau prodige : cette invocation frappe comme un coup de foudre les oreilles des insurgés ; ceux-ci s'arrêtent tremblants, interdits ; bientôt les rangs se rompent et la première ligne entraînant la seconde, tous prennent la fuite dans le plus grand désordre.

Un piège avait été tendu dans la forêt, par des chasseurs, pour y prendre une bête sauvage ; Mani-Pango, dans sa course précipitée, ne sut l'éviter et y tomba si malheureusement qu'il lui fut impossible de s'en dégager. Reconnu par les partisans d'Alphonse, le misérable fut conduit en prison.

Il est naturel de croire, que dans un pays aux mœurs encore barbares, ce grand criminel allait subir des supplices justement mérités. Mais ici parut avec éclat le changement profond que le catholicisme opère dans les âmes. Loin de vouloir se venger, Alphonse alla au-devant de son frère, l'embrassa avec tendresse, le conjura de revenir à de meilleurs sentiments et lui rendit, avec une sollicitude maternelle, tous les soins que réclamaient ses blessures. Rien ne put amollir le cœur de Pango ; aveuglé par l'idolâtrie, dévoré par la haine, le malheureux repoussa toutes les avances et peu après, la gangrène s'étant mise dans les plaies, il mourut misérablement.

Plus sage fut Mani-Bundo, chef de l'armée rebelle ; arrêté dans sa fuite et certain du sort qui l'attendait, il s'adressa au Roi pour lui demander, non pas la grâce de la vie (il s'en reconnaissait indigne), mais la faveur suprême de ne pas mourir avant d'avoir été instruit des vérités

du Christianisme. L'apparition merveilleuse lui avait ouvert les yeux et fait comprendre qu'il n'y avait d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens.

Loin de repousser les pieux désirs d'un adversaire vaincu et repentant, Alphonse lui laissa la vie sauve, à condition d'aider, aussitôt après son baptême, à la construction de nouveaux sanctuaires ; de demeurer attaché au service de l'église de Sainte-Croix, et d'y porter l'eau quand il y avait des idolâtres à baptiser. Mani-Bundo accepta, avec reconnaissance, des conditions aussi bénignes, et les remplit fidèlement jusqu'à sa mort malheureusement trop prématurée ; il expira dans les plus beaux sentiments de piété, preuves manifestes de la sincérité de sa conversion.

Dès qu'Alphonse fut assis sur le trône, il n'usa de son autorité que pour le bonheur de son peuple. Persuadé que l'erreur est nuisible aux sociétés comme aux individus, il livra au paganisme une guerre sans merci. Afin d'en extirper jusqu'aux derniers vestiges, il ordonna à tous ses sujets de porter leurs idoles et leurs amulettes aux gouverneurs des provinces. A l'instant et de toutes parts, on rassembla, avec un empressement merveilleux, les animaux, les reptiles, les oiseaux, les arbres, les plantes, les blocs, les pierres, et les figures peintes ou taillées, qui avaient été, jusque-là, l'objet d'un culte public. Ces détestables monuments de la superstition furent brûlés là où Aphonse avait vaincu Mani-Pango, et chaque nègre y apporta une charge de bois pour activer les flammes et témoigner à ces fétiches impuissants son mépris et son exécration.

Les idées purement intellectuelles, lorsqu'elles ne sont pas, en quelque sorte, rendues sensibles par le secours des choses matérielles, ne sont pas suffisamment à la portée du vulgaire ; il faut nécessairement des signes extérieurs pour diriger la pensée du peuple vers les objets

de son culte et y rappeler de temps à autre ses souvenirs. Pénétré de cette vérité, le roi fit distribuer à tous ses sujets une quantité énorme de crucifix et de saintes images apportés du Portugal. Bien plus, pour faire éclater aux yeux de toutes les générations le triomphe de la vérité sur l'erreur, il envoya à tous les chefs l'ordre de construire, chacun dans son district, une église à l'unique Souverain du ciel et de la terre. Quant à lui, il se chargeait d'en élever trois nouvelles dans sa ville capitale : la première, destinée à devenir la sépulture de la famille royale, devait être dédiée au divin Sauveur ; la deuxième, à Notre-Dame de Bon-Secours ; la troisième à saint Jacques.

Comme l'église de Sainte-Croix avait été conçue dans des proportions trop restreintes, Alphonse la fit rebâtir plus grande et plus belle qu'auparavant. Les travaux furent commencés le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix : le Roi porta sur ses épaules les premières pierres des fondations, et la Reine une corbeille du sable destiné à pétrir le mortier.

Tous ces évènements avaient nécessairement produit une vive impression sur ces populations, d'ailleurs si faciles à émouvoir. La Religion, libre de toute entrave, fortement secondée par le pouvoir civil, se développa rapidement et exerça partout son influence salutaire. Le nombre des catéchumènes se multipliait chaque jour ; la ferveur des néophytes était admirable et bientôt les enfants de saint François, déjà plus que décimés, ne purent, malgré leur zèle et leur activité, suffire à la tâche.

Alphonse s'adressa au roi de Portugal pour obtenir de nouveaux missionnaires, choisis uniquement parmi les Franciscains. Ces vaillants apôtres, disait-il, s'étaient concilié l'affection et la confiance du peuple par leurs vertus, et surtout par leur détachement complet des biens

terrestres ; ils avaient commencé l'œuvre : eux seuls pouvaient la continuer.

Emmanuel, successeur de Jean II, accueillit favorablement une demande aussi conforme aux vœux de son cœur. Plein d'admiration pour l'étroite pauvreté des Frères Mineurs, il avait voué à ceux-ci un amour et une vénération spéciale. Il se hâta de répondre aux légitimes désirs du Monarque congolais en lui envoyant (1504) toute une phalange de religieux franciscains, qui joignaient, comme leurs devanciers, la vertu à la science. Ces missionnaires se mirent en route accompagnés de maîtres d'école et d'artisans qui, par l'instruction et l'apprentissage des différents métiers, devaient contribuer puissamment à la civilisation du Congo. Le roi Emmanuel les avait abondamment fournis de livres traitant de la doctrine catholique, et de tous les objets nécessaires à la pompe du culte : encensoirs, croix, calices d'argent, ornements sacrés, dont plusieurs très riches étaient de soie brochée d'or. Il poussa même la vigilance jusqu'à réclamer pour tous ceux, prêtres ou laïcs, qui devaient parcourir les contrées encore infidèles, une suite proportionnée à leurs travaux et à leur dignité.

A peine les navires lusitaniens eurent-ils abordé les rivages congolais qu'on vit se renouveler le magnifique élan qui avait signalé l'arrivée des premiers missionnaires ; le peuple, ivre de joie, se porta en foule au devant des fils de saint François, comme au-devant d'envoyés du Ciel et tous, dans leur transport, eussent voulu les porter en triomphe. Le roi Alphonse, surtout, considérant dans ces humbles religieux, les régénérateurs de ses sujets, leur fit le plus chaleureux accueil ; incapable de témoigner sa reconnaissance au roi de Portugal, il pria Dieu de le remplacer et de répandre sur celui qu'il considérait comme son plus insigne bienfaiteur toute l'abondance de ses bénédictions.

De tous les côtés, les populations, avides du saint Baptême, appelaient les missionnaires ; ceux-ci, jusqu'à présent en trop petit nombre, n'avaient pu se rendre à ces instantes sollicitations ; le renfort qu'ils venaient de recevoir leur permit enfin de répondre aux aspirations de leur zèle et, se répandant dans les provinces, ils occupèrent les églises qu'Alphonse avait fait élever.

Le roi Emmanuel, dont les flottes, au retour des Indes Orientales, touchaient, chaque année, les côtes africaines, suivait avec sollicitude les moindres manifestations de la vie morale chez ces pauvres nègres. Heureux d'apprendre les progrès incessants que le Christianisme faisait parmi eux, il leur envoya, en 1509 et en 1511, de nouveaux franciscains, soit pour combler les vides que la mort avait déjà faits dans les rangs de ces vaillants apôtres, soit pour soulager les survivants et imprimer ainsi une impulsion de plus en plus vive à cette mission si importante et si prospère. Le caractère barbare et cruel de ce peuple finit par s'amollir et par se transformer sous l'action bienfaisante des Frères Mineurs ; les sueurs de ces nobles martyrs de la charité, fécondèrent des âmes, auparavant stériles, et y firent germer les plus belles vertus. Qui pourrait nous dire combien de ces pauvres infidèles furent arrachés à l'enfer, pour être transportés au ciel !

Rien n'excite le zèle, autant que le succès ; aussi le roi de Portugal instruit de cette rapide expansion de la Foi dans ces régions africaines, n'hésita pas à prodiguer ses trésors pour en conserver les fruits inespérés. En l'année 1513, il dirigea vers le Congo, des ouvriers évangéliques plus nombreux que leurs devanciers ; mais cette fois, il lui fut impossible de les choisir encore uniquement dans l'ordre de Saint-François. Le champ était devenu trop vaste et les Franciscains portugais ne pouvaient plus, à eux seuls, l'embrasser et l'étreindre : des fils de saint

Dominique, (1) et même des prêtres séculiers, furent appelés à partager leurs labeurs et leurs soins. Ces vaillants soldats du Christ, pourvus du matériel sacré, prirent la mer en compagnie d'un noble chevalier de la cour de Portugal, que leur Souverain envoyait en qualité d'ambassadeur auprès du roi du Congo. A peine débarqués, ils se dispersèrent de tous côtés, annonçant, avec zèle, les vérités du salut. Leur succès fut complet, et bientôt ils se virent débordés par les populations qui se pressaient sur leurs pas.

Pour répondre aux délicates attentions d'Emmanuel, Alphonse envoya en Portugal deux de ses fils et plusieurs jeunes gens, choisis parmi les plus nobles du pays. Ces jeunes princes étaient placés sous la conduite d'un de leurs concitoyens, appelé Pierre, homme d'une habilété et d'une prudence consommées, qu'Alphonse accréditait en même temps en qualité d'ambassadeur à la cour de Lisbonne. Désirant prolonger son séjour en Europe, Pierre amena avec lui sa femme ; la Reine se lia d'amitié avec elle et la combla de ses faveurs, tandis que le Roi, ayant conçu une vive affection pour l'Envoyé congolais, se plaisait à s'entretenir longuement avec lui. Emmanuel prit grand soin de ses hôtes royaux et les confia aux maîtres les plus habiles. Le prince Henri, un des fils d'Alphonse, profita si bien des leçons de ses précepteurs et fit des progrès si rapides dans la piété, qu'il abandonna bientôt toutes les espérances mondaines et revêtit l'humble livrée de Saint-François.

Observateur judicieux, Pierre avait étudié attentivement les mœurs et les coutumes d'un pays si nouveau pour lui ; ce qui l'avait surtout frappé, c'était la splendeur

(1) La dévotion au saint Rosaire, si profondément enracinée dans le cœur des Congolais, prouve à l'évidence l'influence que s'acquirent dans ces contrées les fils de saint Dominique.

des églises ; aussi eut-il soin, à son retour, de prendre avec lui des constructeurs habiles afin d'introduire dans sa patrie l'architecture portugaise. Le roi Emmanuel saisit cette occasion pour députer au Congo, Simon de Sylva, chargé de conclure avec Alphonse un traité d'amitié et d'assurer l'établissement du clergé. Ces négociations eurent les plus heureuses conséquences pour l'avenir de la Religion.

Georges Quadra, qui se fit plus tard franciscain, vint en 1520 exciter de nouvelles ardeurs dans l'âme déjà si ardente d'Emmanuel. — Ciel! s'écrie un ancien chroniqueur, quelle destruction de Sarrasins en Egypte, quel espoir de récupérer les Lieux saints, quel accroissement de la Foi catholique se fussent réalisés, si ce grand homme n'avait point été arrêté dans l'exécution de ses projets grandioses par de mesquines rivalités ! Après avoir surmonté de grandes difficultés et accompli d'immenses travaux dans les Indes Orientales, Georges était venu à Lisbonne en 1520, exposer au Roi les plans qu'il avait conçus. Ces deux cœurs généreux se comprirent aisément, et Emmanuel fut bientôt embrasé du désir d'entreprendre des œuvres nouvelles plus admirables que les premières.

Nous croyons être agréables au lecteur en donnant sur les vicissitudes de la vie et sur les voyages de Georges Quadra, quelques détails empruntés à l'historien Osorius.

Georges Quadra commandait un des navires de la flotte portugaise, qui partit pour les Indes Orientales, sous les ordres de l'amiral Odoard Lemius. Au sein d'une violente tempête, ce brigantin fut séparé du gros de l'escadre et jeté par la violence des vents sur les côtes inhospitalières de l'Arabie, près du port de Zeïla. Son équipage fut à l'instant saisi et amené captif au roi d'Aden. Ce prince cruel fit enfermer les portugais dans un infect cachot, où les malheureux gémirent de longs jours dans la plus

profonde misère. Sur ces entrefaites, un autre roi de l'Arabie avait déclaré la guerre au tyran d'Aden son voisin, et, vainqueur dans plusieurs combats, s'était emparé de ses Etats. Plus humain que son rival, il s'empressa de délivrer les prisonniers et leur rendit la liberté. Georges ne retrouva plus que cinq de ses compagnons, les autres étaient morts de fatigue et de faim. Désireux d'explorer ces pays et connaissant la langue arabe, qu'il avait eu l'occasion d'étudier durant sa captivité, il prit le parti, pour mieux réussir dans son dessein, de se faire passer pour musulman. Par une observance rigide du Coran, il se concilia bien vite l'estime générale et parvint même à se glisser dans l'intimité du Roi. Celui-ci, homme bon et religieux, s'affectionna tellement à Georges, dont il avait, d'ailleurs, reconnu les éminentes qualités, qu'il ne pouvait plus s'en séparer. Un jour, que le Roi allait visiter le tombeau de Mahomet, il prit avec lui son nouvel ami. Arrivé à La Mecque, Georges apprit que deux jours auparavant une caravane était partie pour Damas ; il feignit aussitôt un désir ardent de pousser jusqu'en Perse, pour y vénérer les tombes des neveux du Prophète. Comme la route de Damas lui paraissait la plus sûre et la plus facile, il demanda au Roi de se mettre immédiatement en route, afin que, pressant sa marche, il put encore rejoindre la caravane. Le Roi, profondément attristé, chercha à le détourner de ses projets, en lui montrant l'impossibilité de regagner des marchands emportés par le pas rapide de leurs montures. Mais, sur les instances réitérées de son ami, il céda et lui fournit même l'argent et les vivres nécessaires au voyage.

En quittant La Mecque, Quadra s'enfonça dans des régions incultes, qui lui étaient entièrement inconnues ; il ne put retrouver la caravane et, perdu dans ces vastes solitudes, il ne savait où diriger ses pas. Les ardeurs du soleil le faisaient cruellement souffrir, les sables du désert lui

déchiraient la plante des pieds, déjà endoloris par la fatigue ; à ces tourments vint bientôt se joindre le supplice de la faim, car, en peu de jours, le malheureux avait épuisé ses provisions. Au milieu de ses angoisses, il lève les yeux au Ciel et, pleurant amèrement ses fautes, il en demande pardon à Dieu. Réconforté par la prière et la grâce céleste, il se sent comme transporté au pied d'une colline qui émergeait de la plaine. La gravir fut bientôt fait. Parvenu au sommet, ô joie ! Georges aperçoit, à une certaine distance, un homme et un chameau tranquillement assis auprès d'une fontaine. C'était le salut. Bien vite il se dirige de ce côté et, chemin faisant, il rencontre d'autres chameliers qui menaient leurs bêtes de somme, s'abreuver à la source. Quadra les accoste humblement, leur fait connaître son dénûment et implore leur secours. Ces arabes, trompés par les apparences, le prirent pour un coréligionnaire et lui donnèrent, outre la nourriture, tout ce dont il avait besoin. Sous la garde de ces généreux compagnons, Georges traversa le désert ; mais, à peine eut-il échappé au danger que, poussé par son caractère aventureux, il reprit, toujours sous le couvert du Mahométisme, le cours de ses pérégrinations. Il visita l'Arabie et la Perse, examinant et notant avec soin tout ce qui lui semblait remarquable. Des marchands sarrasins le ramenèrent à Armuse (1). Là, se dépouillant des livrées musulmanes, il se remit à pratiquer la religion véritable, dont il avait toujours conservé l'amour dans le cœur, et fit une pénitence sévère de son apostasie extérieure.

Garzias Contignus, alors gouverneur d'Armuse, lui fournit de l'argent et des habits convenables ; aussitôt l'infatigable explorateur se dirigea vers les Indes qu'il parcourut en tous sens et reprit enfin la route de Lisbonne

(1) Ville de la Carménie, en Perse.

où il arriva en 1520. Reçu en audience par le roi Emmanuel, Georges fit d'abord à son souverain une narration fidèle de son voyage en Ethiopie, située au-delà de la Haute-Egypte, où il avait appris que le Nil sortait d'un grand lac ; il lui exposa ensuite les lois, la manière de vivre, les institutions des Ethiopiens, attachés encore au Christianisme ; les mœurs et les coutumes des Arabes et des Persans.

Emmanuel écouta ce récit avec la plus vive attention ; tout ce que lui disait Quadra venait corroborer ses desseins et affermir ses résolutions. Il entrevit la possibilité de s'ouvrir, par le Zaïre, une route plus facile vers ce lac intérieur, et engagea Georges Quadra à la chercher. Cette proposition comblait les vœux du hardi voyageur qui, muni des lettres de recommandation de son souverain, se hâta de partir pour le Congo. Emmanuel priait instamment le roi Alphonse d'aider son délégué dans l'exécution de sa mission, de lui fournir les moyens de remonter le Zaïre jusqu'aux sources du Nil et de se rendre par là auprès de David, roi d'Ethiopie.

Alphonse reçut Quadra avec une extrême bienveillance ; mais, trompé par les machinations des Portugais tout-puissants à sa cour, il crut ne pouvoir permettre ce voyage tant désiré, dont les conséquences eussent été si considérables. Georges Quadra, déçu dans ses espérances, revint à Lisbonne ; il ne put qu'y pleurer sur le tombeau d'Emmanuel et bientôt dégoûté du monde, il entra dans l'ordre de St-François, où il vécut et mourut saintement.

Reprenons la suite de notre histoire.

La conduite d'Alphonse avait révélé un grand et beau caractère ; ses derniers actes dénotèrent un génie organisateur et un esprit pratique.

Il créa une noblesse à l'instar de celle d'Europe et divisa son royaume en duchés, en marquisats et en comtés. Ce que vaut en elle-même une pareille institu-

tion, ce n'est pas ici le lieu de le discuter ; mais il nous faut prendre les temps et les hommes pour ce qu'ils sont, et l'on ne peut douter que la mesure adoptée par le Roi ne fut pour ses peuples un puissant moyen de civilisation et de progrès. Une seconde entreprise, plus importante encore et plus féconde en résultats, fut la formation d'un clergé indigène. En 1521, cinq Dominicains, cinq Franciscains, cinq Augustins et de nouveaux prêtres séculiers, tous sujets choisis, étaient arrivés au Congo se joindre à leur devanciers. Cette troupe apostolique se partagea les provinces, convertit et baptisa un si grand nombre d'idolâtres, qu'il devint impossible de satisfaire aux besoins spirituels de ces nouveaux néophytes. C'est alors que l'on comprit la nécessité de former un clergé indigène ; c'était là un moyen efficace de multiplier le nombre des ouvriers évangéliques, dont le besoin se faisait si vivement sentir, et aussi de donner aux habitants des prêtres mieux initiés à leur langue et à leurs coutumes, plus sympathiques à leur caractère. Alphonse l'avait déjà pressenti et c'est dans ce but surtout, qu'il avait envoyé en Portugal les jeunes congolais se perfectionner dans l'étude de la Religion et recevoir le sacerdoce, si Dieu les y appelait. Aussi s'empressa-t-il de seconder les désirs des missionnaires, alors que ceux-ci, de leur côté, ouvraient partout des temples au vrai Dieu et préparaient des résidences pour leurs successeurs. Bientôt la plus grande partie du Congo devint la conquête de Jésus-Christ.

Ravi de ces prodigieux résultats, Alphonse reconnaissant que son propre bonheur, celui de son royaume, et bien d'autres faveurs encore, après Dieu, lui venaient du Portugal, fit écrire sur des tables et publier partout la longue énumération de ces bienfaits signalés, ordonnant à tous ses sujets de rester toujours fidèles à la Foi

catholique et toujours profondément attachés aux Portugais. Il choisit pour armoiries, celles d'Alphonse Ier (les cinq plaies de N. S. Jésus-Christ et cinq têtes de Maures), les grava sur son sceau et voulut qu'elles fussent reproduites sur tous les édifices publics de son royaume. Suivant ensuite, bien plus les sentiments de sa piété que les conseils d'Emmanuel, il envoya à Rome plusieurs jeunes nobles de sa Cour, pour faire au Vicaire de Jésus-Christ, hommage de sa personne et de ses Etats.

Ces jeunes seigneurs reçurent dans la Ville éternelle une éducation soignée, et plusieurs d'entre eux, après avoir reçu l'onction sacerdotale, revinrent dans leur patrie, travailler courageusement à la propagation de l'Évangile.

En 1532, Alphonse fut attaqué de la maladie qui devait le conduire au tombeau (1). Dès qu'il sentit sa fin approcher, il appela son fils aîné, don Pédro, pour lui faire, comme autrefois le vieux Tobie, ses suprêmes recommandations. Après l'avoir animé à persévérer toujours dans le service de Dieu, il l'exhorta à extirper le paganisme de ses États, l'assurant que c'était l'unique moyen de les conserver en paix et de les transmettre florissants à ses successeurs ; il lui recommanda instamment les missionnaires, ces hommes généreux qui abandonnaient leur patrie, sacrifiaient leur repos, s'exposaient aux plus pénibles privations, pour venir, au prix d'incroyables travaux, procurer le bonheur de ses sujets. Puis, levant la main, il le bénit une dernière fois et expira doucement.

---

(1) Contrairement à l'opinion de plusieurs historiens, nous plaçons la mort du roi Alphonse en 1532 et non en 1525. Voici nos raisons :

1o Ces historiens nous accordent que l'évêché de St-Thomas fut érigé un an ou deux après la mort de ce grand prince ; aussi placent-ils cette érection en 1526 ou 1527. Or, il est certain que le

Ainsi mourut ce grand roi, après 40 ans de règne. La vie d'Alphonse nous offre un spectacle d'autant plus imposant, qu'elle se déroula sur un théâtre tel que le Congo. Pasteur vigilant, ce Prince s'efforça constamment, par ses paroles et ses exemples, d'instruire son peuple des vérités de la Foi et de le porter à la pratique de la véritable piété ; et on peut, à juste titre, le considérer comme le plus grand apôtre du Congo et le fondement le plus solide de l'Église naissante dans ce pays. Modèle de toutes les vertus, il se conserva pur et chaste au milieu d'un peuple dont les passions brutales ne connaissaient aucun frein ; sa foi, au sein des superstitions les plus grossières et les plus invétérées, demeura inébranlable et parvint à un tel degré d'héroïsme que le ciel la favorisa de ses miracles ; car le merveilleux lui-même ne fit pas défaut à cette épopée chrétienne. Certaines personnes voudraient, peut-être, voir effacer comme suspects, ces traits de l'intervention divine. Il nous semble, au contraire, qu'ils animent le tableau et qu'un peu d'enthousiasme ne nuit

---

premier évêque de St-Thomas ne fut préconisé qu'en 1533 et que ses Bulles, retardées par la mort de Clément VII, ne lui parvinrent qu'en 1534 ; il faut en conclure que le roi Alphonse rendit le dernier soupir en 1532.

2o Plusieurs auteurs très considérables : Wadding, de Gubernatis, Marcellino da Civezza, etc., donnent à Alphonse un règne de 50 ans. Si Alphonse était mort en 1525, il n'aurait régné que 33 ans ; en acceptant la date de 1532, nous nous rapprochons de l'opinion des écrivains franciscains. Il est évident, toutefois, qu'Alphonse n'a pas régné 50 ans ; il eut dû vivre dans ce cas, jusqu'en 1542 ; or, l'évêché de St-Thomas fut érigé en 1533, sous le règne de Don Pedro.

3o Les historiens qui fixent la mort d'Alphonse en l'année 1525, se trouvent, dans leur chronologie, en avance de quelques années. C'est ainsi qu'ils font mourir Diégo en 1540, un an après l'arrivée des Jésuites, alors que, d'après les archives de la Compagnie de Jésus, ces religieux ne sont venus au Congo qu'en 1549.

pas à un tel récit. Après tout, les faits que nous avons cités ne sont pas plus impossibles, ni moins croyables que ceux de Tolbiac, du signe de la victoire apparaissant à Constantin, de St Léon arrêtant Attila, de St Jacques combattant plus d'une fois pour les Espagnols contre les Maures, et de tant d'autres que l'histoire a enregistrés et qu'on est bien obligé de croire, à moins d'avoir trop de préjugés et trop peu de bon sens.



CHAPITRE III.

Don Pédro Ier. — Erection de l'évêché de St-Thomas. — Premiers évêques, leurs visites à San-Salvador. — Mort de don Pédro Ier. — Don François Ier. — Don Diégo Ier. — Révolte des chanoines. — Leur expulsion. — Arrivée des Pères Jésuites. — Soulèvement des Congolais contre les Portugais. — Don Henri Ier. — Don Alvare Ier. — Sa défection. — Invasion des Giagas. — Conversion de don Alvare.

Don Pédro, imitateur fidèle des vertus de son père, se montra toujours le ferme soutien et le défenseur intrépide de la Religion. Sous son gouvernement, le commerce avec le Portugal prit une extension considérable.

Une colonie lusitanienne s'était fixée dans l'île de St-Thomas. Cette île abandonnée et dont les côtes n'avaient été habitées que par de pauvres pêcheurs, s'était bientôt couverte de villages ; les Portugais y bâtirent une ville dotée d'une magnifique cathédrale qui devint le siège d'un évêché dont la juridiction s'étendit longtemps sur tout le Congo. Le premier évêque de St-Thomas, fut le Frère Antoine de St-Denis, (1) religieux franciscain de la Province de la Piété en Portugal.

---

(1) Le P. Marcellino da Civezza l'appelle Diégo Ortiz de Villega. Cette divergence provient de ce que les uns lui donnent son nom de religion, les autres celui qu'il portait dans le monde. Ses successeurs furent également presque tous choisis dans l'ordre de St-François ; ce qui prouve à l'évidence que la mission du Congo, était avant tout une mission franciscaine.

A l'occasion de la création de ce siège épiscopal, il convient, nous semble-t-il, de donner ici quelques détails sur la hiérarchie ecclésiastique dans les colonies portugaises.

« En 1454, le Pape Nicolas V avait accordé au roi de Portugal le droit exclusif d'ériger des églises et des couvents dans toutes ses colonies d'Afrique et d'y envoyer des missionnaires séculiers et réguliers. L'année suivante, Calixte III amplifia ces concessions en donnant au Prieur de l'ordre du Christ, les droits d'un évêque diocésain sur toutes ces contrées. Or, les Prieurs n'exerçaient pas ces droits en personne ; ils les déléguaient au Curé de Ste-Marie au Mont des Olives de Thomar, qu'on appelait le *Vicaire de Thomar*, présenté et installé par le grand-maître de l'Ordre. Il en résulta que, outre les églises de l'Ordre dans la mère-patrie, de vastes contrées en Afrique, en Asie et en Amérique furent soumises à la juridiction de ce Vicaire, et qu'un diocèse plus étendu que celui d'un patriarche se trouvait confié à un simple prêtre (1).

Cet état de choses subsista jusqu'en 1514. Alors, le vicariat de Thomar, pour les pays d'outre-mer, fut uni à l'évêché de Funchall, fondé la même année dans l'île Madère; et le droit de Patronage, pour la nomination aux évêchés et à toutes les autres dignités ecclésiastiques, fut transféré au roi, en sa qualité de grand-maître de l'ordre du Christ.

En 1533, l'évêché de *Funchall* (Madère) fut érigé en métropole, et trois nouveaux sièges furent créés à *Angra*, dans l'île Terceire (Açores), à *Santiago* (îles du Cap Vert), et à l'île de Saint-Thomas, dans le golfe de Guinée ; mais, bientôt après, en 1547, Funchall redevint évêché et fut subordonné avec les siéges d'Angra et de Santiago à

(1) Nous résumons ici l'ouvrage du P. Thomas de l'Incarnation : *Historia Ecclesiæ Lusitanæ. Coïmbre 1757.*

l'archevêché de Lisbonne, tandis que le siège de Saint-Thomas (1) releva de l'archevêché de Bahia, au Brésil, dont il n'était pas plus éloigné que de la capitale du Portugal. (2)

Ces églises furent dotées avec une générosité vraiment royale, pourvues de chapitres et de prébendes qui subsistent encore aujourd'hui, malgré les révolutions et les ruines amoncelées dans la mère-patrie. Cette organisation permit à l'Église de s'établir solidement dans ces colonies. (3) »

Préconisé en 1533 par le Pape Clément VII, le Fr. Antoine ne reçut ses bulles qu'en 1534 ; la mort du Souverain Pontife en avait retardé l'expédition.

A peine le nouveau Pasteur eut-il reçu l'onction épiscopale, qu'il commença la visite de son troupeau. Impossible de décrire l'allégresse de la Cour et du peuple, quand le nouvel évêque vint prendre possession de l'église de San-Salvador. (4) Le roi fit aplanir et couvrir de nattes, sur une distance de plus de 150 milles, le chemin à parcourir par le cortège depuis la mer jusqu'à la Cathédrale ; des deux côtés de la route, les arbres et les haies avaient été soigneusement taillés. Des milliers de personnes accourues sur le passage de l'Evêque marquaient leur joie et leur respect par leurs acclamations et se prosternaient humblement devant lui. Plusieurs lui présentaient des agneaux, des chevreaux et des cochons de lait; d'autres, des perdreaux, des poulets, des oiseaux sauvages ou domestiques, et différentes espèces de venaison. Un grand nombre d'infidèles de tout âge et de tout

---

(1) Et plus tard, celui de San-Salvador ou d'Angola.

(2) Lorsque le Brésil se sépara de la mère-patrie en 1825, les évêchés de Saint-Thomas et d'Angola devinrent suffragants du patriarcat de Lisbonne.

(3) *Précis historiques* : 1878.

(4) Ancienne Ambassa.

sexe, lui demandèrent, avec instance, la grâce d'être baptisés de ses mains. Il fut obligé de condescendre à leur désir, ce qui retarda beaucoup sa marche, et l'obligea de porter toujours avec lui l'eau, le sel et tous les objets nécessaires à la collation du Baptême.

Quand le Prélat approcha de San-Salvador, le Roi suivi de sa Cour et de tout le clergé, vint le recévoir et le conduisit à l'église de Ste-Croix, érigée en cathédrale. Après le service divin, le même cortège l'accompagna jusqu'au logement somptueux qui lui était préparé. Le pieux Monarque n'épargna ni soins, ni dépenses pour honorer son évêque et pour l'engager à faire de la capitale sa résidence ordinaire. L'évêque orna magnifiquement sa cathédrale et y établit 28 chanoines ; il partagea la ville en paroisses, et régla les districts des missions. Par la sainteté de sa vie, l'efficacité de sa parole, sa sollicitude pastorale, ce fervent religieux exerça sur les âmes une heureuse influence et fit entrer un très grand nombre d'infidèles dans le giron de la Ste Eglise ; toujours il combattit avec une prudente énergie les traditions superstitieuses, si profondément enracinées dans l'esprit de ces populations. Il s'apprêtait à réaliser de grands projets pour l'administration de son diocèse, lorsqu'il mourut, brisé par les fatigues. Sa mort fut un deuil public et ses funérailles furent grandioses.

Avant d'expirer, il avait témoigné le désir d'avoir pour successeur son frère en religion, le prince Henri, fils du roi Alphonse : il l'avait ordonné prêtre et connaissait ses vertus et ses capacités. Ce vœu suprême fut transmis à la Cour de Rome, où on ne l'accueillit qu'avec cette défiance qu'inspire la nouveauté. Le Pape voulut voir et examiner lui-même ce candidat ; il l'appela auprès de lui et fut si charmé de sa piété, de ses talents, qu'il le sacra de ses propres mains et le renvoya, chargé de présents et de bénédictions, pour prendre possession de

l'église de St-Thomas. Hélas ! le jeune évêque ne devait plus revoir sa patrie ; la mort l'attendait durant la traversée. (1)

Don Pedro mourut un an après, laissant la couronne à son frère François (vers l'an 1540). Ce prince se montra toujours l'irréconciliable ennemi de l'idolâtrie et le propagateur zélé du Christianisme ; il ne put réaliser tout le bien qu'il souhaitait, car, après deux ans de règne, il alla recevoir, dans une vie meilleure, la récompense de ses vertus.

Diégo, son cousin (2), n'hérita du trône que pour surpasser encore ses prédécesseurs dans leur amour pour la Religion et leur fidélité au Portugal. Sous son sceptre. la Sainte Eglise fit de nouvelles conquêtes et ne fut, peut-être, jamais plus florissante au Congo. Il obtint du Pape un Pasteur pour le siège de St-Thomas demeuré vacant depuis le décès du premier évêque. Le nom de ce prélat est inconnu et sa nationalité même est demeurée douteuse. Spondanus, Henrion et Djunkovskoy nous affirment que deux des jeunes princes envoyés en Portugal par le roi Alphonse, eurent l'honneur de porter la mître; ce qui ferait croire que le successeur de Henri fut, comme lui, congolais et de sang royal ; toutefois, le même Henrion, dans son *Histoire des Missions*, oubliant sa première allégation, attribue à cet évêque une origine portugaise, sans donner ni une preuve, ni une explication. Nous embrassons l'opinion de Spondanus, qui nous paraît la plus probable et qui jette un plus grand jour sur les événements postérieurs.

L'évêque de St-Thomas vint bientôt à San-Salvador prendre possession de sa cathédrale ; il y fut reçu avec

(1) P. Massœus Kresseline, « Ortus et progressus Sacri Ordinis Fratrum Minorum. »

(2) Quelques auteurs pensent que Diégo était fils de don Pédro.

les plus grands honneurs et l'on vit se renouveler les scènes d'enthousiasme qui avaient marqué l'entrée du Père Antoine. Tout présageait un épiscopat heureux et prospère. Mais à côté de la cité de Dieu s'élevait, dans l'ombre, la cité du mal, et l'homme ennemi avait semé l'ivraie dans le champ du père de famille.

Le chapitre de Ste-Croix, richement doté par le roi de Portugal, attira malheureusement au Congo plusieurs prêtres qui allaient y chercher les avantages de plantureux bénéfices, plutôt que les labeurs et les fatigues de l'apostolat ; aussi leur conduite n'était-elle pas à l'abri de tout reproche. Ces chanoines, froissés déjà, de voir des indigènes, auxquels ils se croyaient supérieurs, élevés à la dignité épiscopale, ne voulurent pas recevoir un évêque dont la vie régulière était la vivante condamnation de la leur ; ils repoussèrent les lois disciplinaires qu'il voulut leur imposer et portèrent l'audace jusqu'à se soustraire à son autorité, au grand scandale des catholiques, à la grande joie des païens. Diégo, plein d'ardeur pour la discipline ecclésiastique, intervint dans le débat, et ne laissa aux rebelles que l'alternative, ou de se soumettre, ou de reprendre le chemin de l'Europe.

Les chanoines obstinés se retirèrent. Pour comble de malheur, les rangs du clergé s'éclaircirent sensiblement, et la Religion reçut dans le Congo, une atteinte profonde. Le dépérissement de la Foi arrêta de lui-même le mouvement civilisateur et fit rétrograder à grands pas vers la barbarie.

Jean III, de Portugal, qui avait succédé à son père Emmanuel, voulut guérir des plaies si vives par l'envoi de nouveaux missionnaires. La Compagnie de Jésus, fondée peu de temps auparavant, s'épanouissait alors pleine de vie et jetait dans la sainte Eglise un radieux éclat. Jean s'adressa à saint Ignace et lui demanda, pour le Congo, quelques-uns de ses disciples. Le saint Fondateur y con-

sentit volontiers et désigna les Père Georges Vaz, Christophe Ribeira, Jacques Diaz et Diégo Soveral. Ces fervents religieux partirent pour le Congo (1549) en compagnie de quelques franciscains parmi lesquels se distinguèrent les Frères Silvère de Coïmbre (1) et Jean de Séville.

Débarqués à Pinda, sur les bords du Zaïre, ils prirent aussitôt le chemin de San-Salvador ; le roi, averti de leur arrivée, envoya à leur rencontre deux de ses principaux officiers qui, pour leur rendre honneur, les firent porter sur *des chevaux de bois*. Cette monture se compose d'une pièce de bois de huit pieds de long et d'un pied d'épaisseur, sur laquelle se place un cuir de bœuf en guise de selle pour le cavalier ; les extrémités de la poutrelle reposent sur les épaules de deux hommes, successivement remplacés par d'autres porteurs. A leur approche, le Souverain lui-même avec sa famille, alla au-devant d'eux, jusqu'à une croix plantée en dehors de l'enceinte de sa capitale. Ils les accueillit avec une extrême bienveillance et leur donna une grande Case, où le P. Soveral se hâta d'ouvrir une école. Elle fut bientôt fréquentée par plus de 600 jeunes gens Congolais, qui s'y pressaient pour y apprendre la lecture, l'écriture et surtout les éléments du Christianisme. Les autres Pères, de l'agrément du Roi, s'appliquèrent à la réformation des mœurs et à la conversion des idolâtres. En cinq mois, le P. Ribeira instruisit et baptisa 1700 indigènes ; le P. Diaz 400 ; le P. Vaz 300, et ce dernier étant allé avec un interprète, évangéliser plusieurs villages à proximité de la ville, y recueillit en outre une moisson de 2700 néophytes. (2) Ce même Père, indépendamment des églises bâties par Alphonse 1[er], en

(1) Quelques-uns l'appellent Antoine.

(2) Quelques écrivains ont prétendu qu'avant l'arrivée des Pères Jésuites, les missionnaires avaient, certes, déployé un grand zèle au Congo, mais que leurs généreux efforts étaient demeurés pres-

construisit trois autres dans les faubourgs, sous le vocable de Saint-Sauveur, de Notre-Dame auxiliatrice et de Saint-Jean-Baptiste. Il mourut peu après, victime de son zèle, mais heureux de voir réparées les brèches faites à la Cité de Dieu.

Ah ! si les Portugais avaient compris la mission qu'ils avaient si heureusement commencée ! S'ils s'étaient considérés comme les instruments choisis de Dieu pour la régénération de ces peuples abandonnés, et avaient cherché, par leurs bons exemples, à fixer ces caractères aussi mouvants que les sables du désert ! Ils seraient parvenus à fonder sur les côtes africaines un royaume catholique. Ce royaume, indissolublement uni à la mère-patrie, leur eût permis d'étendre leurs pacifiques conquêtes dans l'intérieur du continent, d'y puiser d'immenses trésors et d'attacher un nouveau fleuron à la couronne du Portugal ! Mais, parce que, infidèles à l'appel divin, ils n'ont recherché à la fin que leurs intérêts matériels, ils ont tout perdu et ont laissé ces peuples, si enclins à la Foi catholique, retomber dans les horreurs de la plus grossière barbarie.

Après la ferveur évangelique des premières découvertes, les Portugais, tout en recherchant l'amitié du Roi, dont l'appui leur était nécessaire, ne ménagèrent pas assez les nègres de ces contrées et les froissèrent par leurs démarches fières et hautaines ; ils ne comprirent pas leur caractère et ne surent pas leur appliquer le

---

que stériles, parce que, négligeant trop l'instruction religieuse, ils se hâtaient de conférer le baptême.

De pareilles asssertions, ne tiennent pas devant la réalité des faits ; et de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il ressort clairement : 1o que l'époque la plus glorieuse pour la religion au Congo fut la première moitié du 16e siècle, celle qui précéda l'arrivée des Pères Jésuites. 2o Que les enfants de saint Ignace marchèrent sur les traces de leurs devanciers, puisque, en si peu de temps, ils avaient baptisé un si grand nombre de catéchumènes.

système de gouvernement plus chrétien, plus éclairé et en somme plus profitable, tant recommandé par les missionnaires. Un sourd mécontentement se glissa dans le peuple qui supportait avec peine le joug que des étrangers cherchaient à leur imposer ; cela alla si loin, que plusieurs se repentaient même d'avoir accueilli, avec autant de bienveillance, des inconnus qui semblaient ne leur avoir fait embrasser une religion nouvelle que pour les réduire en servitude. Et il faut l'avouer, trop souvent les officiers et les négociants portugais se servirent du Christianisme comme d'un instrument propre à assurer leur domination. Ajoutez à cela la traite des noirs, dont les principaux marchés furent établis, dès 1516, sur les côtes des deux Guinées. Chaque année, d'après le Père Franco (1), plus de 13000 nègres étaient vendus et embarqués à Loanda, pour être dirigés sur le Brésil. Cet infâme commerce, dont les bénéfices étaient immenses, firent tarir toutes les autres sources d'échange, qui eussent été si favorables à la colonisation de l'Afrique équatoriale. Au lieu d'apprendre aux nègres libres à cultiver leur propre pays, on les acheta en masse pour aller cultiver, comme esclaves, les riches plantations de Cuba, et des îles de la Nouvelle-Grenade, des Guyanes et du Brésil (1).

Les Papes eurent beau protester contre la traite des noirs ; leur voix ne fut, malheureusement, pas écoutée.

De terribles tempêtes allaient battre bientôt l'Eglise au Congo.

Diégo était mort, après s'être laissé entraîner à des amours illicites et avoir ainsi terni la gloire de son règne. Les Portugais, enivrés encore de la domination que le roi défunt leur avait laissé prendre dans son royaume, se

---

(1) Synopsis Annalium Provinciæ Lusitaniæ Societatis Jesu.

(1) Précis historiques (année 1878).

crurent assez forts pour mettre sur le trône un grand personnage, tout dévoué à leurs intérêts, mais qui n'était pas de sang royal.

Cette immixtion intempestive dans les affaires intérieures du pays raviva toutes les haines qui couvaient dans le cœur des indigènes. Les princes du sang, les gouverneurs de provinces, la noblesse, le peuple la regardèrent, avec raison. comme la ruine de leurs institutions nationales et l'asservissement de leur patrie ; tous se levèrent comme un seul homme et coururent aux armes. Trop peu nombreux pour opposer une résistance efficace, les Portugais furent taillés en pièces. Le flot de la colère populaire vint expirer aux portes de l'Eglise : non-seulement les prêtres et les missionnaires ne furent pas maltraités, mais ils conservèrent la jouissance de leurs revenus et de leurs privilèges, ainsi que la plus entière liberté dans l'exercice de leur ministère. Les Portugais, habitant les autres parties du royaume, furent épargnés à leur tour, comme n'ayant point trempé dans le complot.

Après cette sanglante exécution, le peuple, dans la plénitude de sa liberté et de ses droits, élut pour roi, Don Henri. Quelques auteurs pensent que ce prince était frère de Diégo 1er, qui, pour des motifs particuliers, l'avait toujours tenu éloigné de la Cour et des affaires. Henri, n'ayant régné que deux ans, ne put réaliser les magnifiques espérances que la nation avait fondées sur ses mérites et ses vertus. Obligé de déclarer la guerre aux Anzicacanes, peuple féroce et anthropophage, il perdit dans une bataille la couronne et la vie, ne laissant pas d'héritiers dans la famille royale. Le peuple choisit pour souverain, Alvare, fils que la veuve du roi Henri avait eu de son premier mariage. Ce prince, déjà nommé par son beau-père *Vicaire du royaume*, appelait naturellement l'attention des électeurs.

Alvare, doué de grandes qualités, paraissait animé des

meilleures intentions. A peine monté sur le trône, il députa un de ses hommes d'état les plus habiles vers le roi de Portugal qui, très irrité du massacre de ses sujets, s'apprêtait à venger leur mort. L'Ambassadeur exposa à Sébastien, le tort immense qu'avaient eu les Portugais, de vouloir renverser les lois fondamentales du royaume, en donnant la couronne à une de leurs créatures qui n'était pas de la famille royale ; il lui montra, pièces à l'appui, combien ces mêmes Portugais s'étaient rendus odieux à la population par leur orgueil, et surtout par la tyrannie qu'ils exerçaient dans tous les endroits où ils parvenaient à s'établir ; et comment, par une conduite aussi opposée aux enseignements des missionnaires, ils arrêtaient l'expansion de la Foi. Sébastien, dont l'âme était noble et droite, comprit ces raisons, et loin de chercher à punir les Congolais, il ne songea qu'à poursuivre l'œuvre de ses prédécesseurs. En partant pour Lisbonne, l'envoyé avait reçu l'ordre de ramener, à son retour, l'évêque de Saint-Thomas, que les troubles politiques tenaient éloigné du Congo. (1)

Alvare, malheureusement, avait été perverti dès son jeune âge par de misérables courtisans ; et, comme il arrive le plus souvent, les meilleures dispositions s'étiolaient en lui, au contact de l'immoralité.

Les Pères Jacques Diaz et Christophe Ribeira, au lieu de se borner à cultiver la vigne du Seigneur, s'occupaient trop des soins temporels et cherchaient à faciliter aux Européens les relations commerciales avec les indigènes. Peut-être espéraient-ils assurer l'avenir de la Religion, en resserrant les liens qui unissaient les deux peuples, mais, dans l'état actuel des esprits, cette manière d'agir

---

(1) Cet évêque étant de sang royal, comme nous l'avons dit, s'était nécessairement trouvé mêlé aux questions dynastiques qui agitaient le pays.

ne pouvait que froisser une population déjà mal disposée à l'égard des Portugais. Diégo Soveral partit pour l'Europe, afin de rendre compte au Général de la Compagnie des obstacles que rencontrait tout-à-coup, une mission jusque-là si prospère. Saint Ignace ne pouvant tolérer une conduite qui tendait à dénaturer l'apostolat, révoqua Diaz et Ribeira, et les remplaça par les Pères Noguera et Corneille Gomez. Le premier de ces religieux fut prévenu par la mort avant de commencer ses travaux; le second, placé sous le coup des défiances éveillées par l'imprudence de ses prédécesseurs, montra vainement la plus grande abnégation, le zèle le plus admirable. Alvare, devenu le jouet de ses conseillers, lança en 1555, un arrêt de proscription contre les Jésuites. Spondanus prétend que cette sentence fut générale et atteignit tous les religieux ; il se trompe, car les Franciscains demeurèrent sur la brêche et luttèrent vaillamment pour le maintien de la Foi. Silvère de Coïmbre et Jean de Séville surtout réalisèrent des prodiges de dévouement.

Dieu, dans sa miséricorde infinie, frappa un grand coup pour sauver le malheureux qui courait à sa perte. François Bulla Mentani, le plus pervers des corrupteurs d'Alvare, avait jeté le masque et, foulant aux pieds toutes les promesses de son baptême, persécutait cruellement les chrétiens. La mort vint inopinément le saisir au cours de ses désordres. Au mépris de toutes les lois ecclésiastiques, le roi voulut que l'on inhumât dans le lieu saint, le corps du misérable apostat ; le clergé résista ; mais, sur l'ordre formel du Monarque, on passa outre et la triste dépouille de Mentani fut portée dans le temple de Dieu. Au milieu de la nuit, un vacarme épouvantable se fait entendre ; les habitants éveillés en sursaut accourent épouvantés vers l'église ; la porte s'ouvre, mais le bruit continuant, personne n'ose en franchir le seuil. Le calme se rétablit enfin vers l'aube du

jour ; et comme tous étaient convaincus que ces terribles manifestations avaient été uniquement produites par l'inhumation sacrilège d'un rénégat dans le lieu saint, tous, d'un commun accord, décidèrent d'exhumer le corps pour l'enfouir dans une terre profane. On eut beau fouiller, creuser de tous côtés, le cadavre demeura introuvable et chacun fut persuadé qu'il avait suivi son âme dans les enfers (1). Le peuple épouvanté de ce prodige, reconnut la justice de Dieu et pleura ses fautes ; seul, le Roi, plongé dans l'immoralité, ne voulut pas ouvrir les yeux. Et personne n'était là pour le guérir de son aveuglement ! L'Evêque se trouvait, par les circonstances, séparé de son troupeau ; les chanoines étaient relâchés ; des missionnaires, dévoués au salut des âmes, les uns étaient exilés, les autres disséminés dans le pays. Il ne restait au Seigneur qu'à faire sentir la puissance de son bras, à blesser pour guérir, à abaisser pour relever.

Les Goaches (ou Giagas), après avoir ravagé une grande partie de l'Afrique, vinrent fondre sur le Congo. Pris au dépourvu, le Roi ne put leur opposer de résistance ; libres ainsi, ces hordes anthropophages, alliées à d'autres tribus nomades, se répandirent de tous côtés semant le carnage sous leurs pas : San-Salvador, tombée en leur pouvoir, fut réduite en cendres, et bientôt le pays entier ne présenta, aux regards des habitants consternés, que la plus affreuse désolation. Obligé de fuir devant ses ennemis, Alvare erra longtemps sans appui et sans savoir où fixer sa tente. Cette invasion fut suivie d'une famine d'autant plus horrible, que d'innombrables sauterelles s'abattirent sur les campagnes et dévorèrent

(1) Ce fait est rapporté par plusieurs historiens : *de Gubernatis*, *Henrion*, etc.



Armes des Nègres.

les derniers vestiges de végétation échappés à l'incendie et au pillage. Telle fut la misère que le frère vendait son frère et le père, son fils pour un morceau de pain ; les Portugais habitant l'île de St-Thomas, achetèrent à vil prix, un nombre considérable d'esclaves. Enfin, brisé par le malheur, le Roi, comme autrefois Manassès, reconnut ses fautes, et la justice des châtiments du Ciel ; il implora avec larmes, de la divine clémence, le pardon de ses péchés.

A l'instigation du gouverneur portugais de l'île de St-Thomas, il fit demander aide et protection au roi de Portugal. Sébastien venait de monter sur le trône des Algarves (1) ; il accueillit avec bienveillance les envoyés

(1) *De Gubernatis.* — Sébastien monta sur le trône du Portugal en 1557. Les évènements que nous allons raconter se passèrent donc de 1557 à 1558 ; et nous devons conclure qu'il y eut vers la fin du 16e siècle, deux expéditions portugaises au Congo, et que la cession de la province d'Angola ne fut pas le prix de l'intervention de Sébastien, comme le prétendent certains historiens.

d'Alvare et se hâta d'expédier Govœa, un de ses plus habiles généraux, à la tête d'une armée, rétablir Alvare sur le trône.

Govœa patr aussitôt, rassemble ses troupes dans l'île de St-Thomas et pénètre dans le Congo. Là, après avoir délivré le pauvre Alvare, qui gémissait dans une île du Zaïre (1), il rallie les Portugais demeurés fidèles au Prince, donne des armes aux indigènes et marche contre les Goaches, tout enivrés encore de leur triomphe. Dès la première rencontre, ceux-ci, épouvantés au bruit de la mousqueterie, lâchent pied et fuient en désordre. Govœa les poursuit l'épée dans les reins, en tue une grande partie et rejette le reste au-delà des frontières.

L'adversité est l'école de la sagesse. Instruit par le malheur, Alvare rendit grâces à Dieu et au roi de Portugal, témoignant hautement que c'était à eux qu'il devait la couronne et la vie.



(1) L'île des chevaux.

CHAPITRE IV.

Triste état du Christianisme au Congo. — Peste. — Dissentiments entre le Portugal et le Congo. — Guerre entre les deux nations. — Le territoire d'Angola est cédé au Portugal. — Edouard Lopez. — Les Pères Carmes. — Alvare II. — Retour des Jésuites. — Evêques franciscains. Erection de l'Evêché de San-Salvador. — Ce siége est transféré à St-Paul de Loanda. — Ambassade à Rome du Marquis de Funesta. — Mission des Capucins retardée. — Don Bernard Ier. — Don Alvare III.

La Religion se trouvait au Congo, dans une situation déplorable. De graves abus s'étaient glissés à la faveur des troubles et des guerres qui avaient ensanglanté le pays depuis la mort de Diégo ; ils s'étaient encore développés sous la néfaste influence des exemples descendus du trône. Les instincts les plus pervers de ces populations s'étaient réveillés, les vices les plus honteux avaient remplacé les vertus chrétiennes, la corruption était générale et l'Eglise semblait devoir périr dans la commotion violente qui avait agité le royaume.

Rien n'enflamme le zèle comme la difficulté et le péril ! Aussi les missionnaires se mirent-ils à l'œuvre avec ardeur. Hélas ! ils étaient peu nombreux ...... Le P. Govœa, Jésuite, venu au Congo en 1560 (1), avec trois

(1) Crétineau Joly dans son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, place le retour des Jésuites en 1580 ; mais il est en opposition avec le P. Franco qui le met en 1560. Les faits d'ailleurs lui donnent tort, puisque, comme nous le verrons plus loin, le P. Govœa, en 1578, concourut à la fondation de St-Paul de Loanda.

autres membres de la Compagnie de Jésus (dont deux avaient déjà succombé, captifs d'une tribu païenne); quelques Franciscains, demeurés sur le champ de bataille et l'évêque ramené au sein de son troupeau, composaient seuls la milice du Christ.

Une peste violente, qui vint à sévir, disposa les cœurs à entendre la voix de Dieu et servit à mettre en évidence le dévouement des apôtres de l'Évangile. Les conversions furent nombreuses ; qu'étaient-elles cependant en comparaison des âmes dévoyées !

Le roi Alvare, voulant réparer le mal qu'il avait causé, envoyait ambassade sur ambassade à la cour de Lisbonne demander des missionnaires et un nouvel évêque pour l'église de St-Thomas, dont le titulaire était mort, victime de son dévouement. On se contenta à Lisbonne de répondre par des promesses, sans se hâter d'en presser l'exécution.

Un froid assez vif devait régner alors dans les relations du Portugal avec le Congo. Loin d'en faire remonter la cause aux Congolais, nous admirons plutôt en eux cet amour des vérités chrétiennes qui leur faisait surmonter leurs répugnances patriotiques et les portait, malgré tout, à implorer des Portugais les secours religieux. Une lettre retrouvée par le Père Marcellin da Civezza dans les archives nationales de Lisbonne et entièrement inédite, jette un jour nouveau sur la situation. Nous y lisons : « Je suis revenu, l'an dernier, du Congo, où je m'étais rendu avec d'autres Pères, sur les ordres formels de Votre Majesté. Après y être demeuré pendant 7 années au service de Dieu et du roi du Congo, je l'ai quitté uniquement à cause des insultes que les *Blancs* ont fait au Souverain du pays, qu'ils voulaient tuer malgré son innocence ..... ». — Cette lettre adressée par le Père Rodrigue des Pias (1) à la reine Catherine de Portugal,

(1) Ce devait être un religieux franciscain, comme le laisse entrevoir le contexte de la lettre.

est datée de l'an 1565. Ce religieux avait quitté le Congo l'année précédente ; donc en 1563 ou 1564, il y avait eu des attentats commis par les Portugais envers le roi du Congo. Quoi d'étonnant dès lors de rencontrer dans le cœur des indigènes cette défiance, cette antipathie profonde, qui se traduisit parfois en faits sanglants.

Le roi de Portugal, informé de l'existence au Congo de plusieurs mines d'or et d'argent, envoya deux personnes habiles pour les découvrir et les exploiter ; mais sur le conseil de François Barbulo, prêtre portugais, qui représenta au Monarque congolais, l'impossibilité d'indiquer les gisements du précieux métal sans indisposer le peuple et compromettre la Couronne, Alvare donna aux explorateurs de faux renseignements et fit ainsi échouer l'entreprise. Un grand nombre de marchands étrangers ayant perdu l'espoir d'accaparer jamais ces mines aurifères, quittèrent le Congo, pour aller, dans d'autres pays, chercher une fortune plus rapide et plus considérable. Cet abandon eut pour la Religion un contre-coup sensible, car les rapports entre l'Europe et l'Afrique devenant moins fréquents, les occasions manquèrent souvent aux missionnaires pour passer au Congo et ainsi, faute d'ouvriers, la vigne du Seigneur fut moins bien cultivée.

Le gouvernement portugais comprit enfin que son influence reposait avant tout sur le sentiment religieux et qu'il était de son intérêt de le développer. Il demanda et obtint un évêque pour l'Eglise de St-Thomas. Le Père Antoine de Gliova, franciscain, fut élu. Sacré en 1576, le nouveau pasteur se rendit aussitôt dans son diocèse ; malheureusement son épiscopat ne fut ni long, ni prospère.

L'état de choses s'était empiré au Congo : le peuple ne voyant plus dans les Portugais que des trafiquants avides

cherchant à s'enrichir à ses dépens, ne craignait pas de les piller à l'occasion. parfois même de les assassiner.

Si les négociants, lésés dans leurs intérêts, portaient plainte à la cour de San-Salvador, les ministres affectaient des longueurs extrêmes dans l'examen des griefs et il était rare qu'on leur rendit justice. Ils recoururent alors au roi de Portugal. Celui-ci en écrivit au roi du Congo; mais cette intervention ne provoqua qu'une détente momentanée ; bientôt les pillages et les massacres recommencèrent : on en comptait plus de soixante !.... C'est au millieu de cette effervescence que le P. Antoine arriva pour prendre possession de son siége. Le gouverneur de l'île de Saint-Thomas, injustement prévenu contre le prélat, le dépeignit au roi Alvare, comme un ambitieux tout dévoué au Portugal, d'un caractère superbe et opiniâtre. Il n'en fallut pas davantage pour soulever les susceptilités du Monarque congolais, qui défendit à l'évêque l'entrée de sa capitale.

Sébastien, cependant, ne pouvait tolérer plus longtemps une telle situation ; force lui était ou de quitter le Congo, ou de s'y faire respecter. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il fit équiper une flotte considérable, la pourvut de tout ce qui était nécessaire pour assurer ses opérations et nomma Don Diaz Navaëz, gouverneur des territoires à occuper. L'escadre mit à la voile au commencement de 1578. Après s'être solidement établis à Loanda, les Portugais demandèrent le dédommagement des marchandises enlevées et la punition des meurtriers. Telle était la haine des indigènes pour les étrangers, tel le mépris de leurs plaintes, qu'ils ne s'aperçurent pas que ceux-ci parlaient plus haut qu'à l'ordinaire. Voyant leurs réclamations inutiles, les Portugais usèrent de représailles ; ils pillèrent le pays, enlevèrent les habitants, et s'ils ne mirent personne à mort, ils réduisirent en esclavage beaucoup de malheureux qu'ils envoyèrent dans leurs planta-

tions brésiliennes. Les seigneurs, dont les terres avaient été dévastées, prirent les armes; mais les Portugais les mirent en déroute, en leur faisant un grand nombre de prisonniers. Le Roi voulut défendre ses sujets ; à son tour il fut battu, obligé d'accepter les conditions de l'ennemi et de lui céder tout le territoire d'Angola. La paix se conclut à ce prix : le Portugal s'engagea formellement à protéger le roi du Congo et celui-ci promit de favoriser toujours la Religion.

Alvare était revenu de ses préventions contre l'évêque de Saint-Thomas et se montrait tout disposé à seconder ses efforts ; il était trop tard : le P. Antoine épuisé par les ardeurs du climat, se vit forcé, après un séjour de huit mois, d'abandonner ces régions inhospitalières et de rentrer dans sa patrie. Il débarqua en Portugal, au moment où Sébastien partait pour l'Afrique, qui devait être son tombeau ; il ne put ainsi lui exposer le triste état des missions congolaises.

Lorsque le P. Antoine quitta son diocèse, il n'y avait que huit prêtres au Congo, parmi lesquels quatre religieux : deux franciscains (1) et deux jésuites.

Le Père Govœa était persuadé que, pour établir une œuvre durable au sein d'une nation si turbulente et si mobile, il fallait, de toute nécessité, avoir sur la côte un établissement européen, d'où, comme d'un centre d'action en communication avec la mère-patrie, les missionnaires puissent rayonner et pénétrer plus sûrement dans l'intérieur des terres. Aussi fit-il tous ses efforts pour décider Paul Diaz de Navaës à tenter la fondation d'une colonie portugaise. Il réussit et, dès l'année 1578, on travailla activement à la construction de la ville de Saint-Paul de Loanda, près des rives du

(1) Archives de la Province de la Piété, en Portugal.

Goenza. Paul Diaz y créa un collège de Jésuites, qui subsista jusqu'à la suppression de la Compagnie.

Dès qu'Alvare eut appris l'avènement du cardinal Henri au trône du Portugal, il écrivit à ce prince pour obtenir des missionnaires ; la mort de Henri prévint sa réponse. Mais Philippe II, après avoir réuni sur sa tête, en 1580, les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, promit au roi du Congo, les secours spirituels si instamment réclamés. Alvare fit partir aussitôt, en qualité d'ambassadeur, Sébastien da Costa qui périt malheureusement sur les côtes du Portugal. Sans se décourager, le fidèle Alvare envoya, avec le même titre, Edouard Lopez et l'accrédita simultanément auprès du Roi et du Pape. Les démarches de Lopez eurent peu de succès à Madrid, quoiqu'il offrît à Philippe, au nom de son souverain, ces mines d'or si ardemment convoitées quelque temps auparavant.

Quittant alors l'épée et se revêtant du grossier habit du Tiers Ordre de Saint-François, l'ambassadeur congolais ne songea plus qu'à se rendre à Rome. Ses vues n'étaient pas moins pures que celles d'Alvare, et il s'engagea par vœu à consacrer toutes les richesses qu'il possédait en Afrique, à bâtir une maison pour les prêtres destinés à l'instruction de la jeunesse et un hôpital pour le soulagement et la guérison des pauvres chrétiens malades. Sixte-Quint lui fit un très gracieux accueil ; mais, comme le Congo relevait du Portugal, il renvoya cette affaire au roi d'Espagne. Philippe II était trop occupé de sa politique pour entendre l'écho des plaintes d'une nation qui se mourait.

Lopez, après avoir fait rédiger la relation de son voyage, retourna, en 1589, au Congo, où il trouva la mort.

Quelques missionnaires, venant, peut-être, de l'île de St-Thomas, avaient dû débarquer au Congo, vers la fin

du règne d'Alvare I[er] (1) ; car, un Jésuite venu alors dans ce royaume remplir une mission délicate, y trouva douze prêtres occupés au ministère apostolique : 12 prêtres disséminés au sein d'un immense territoire renfermant des milliers de villes et de villages ! Voilà où en était réduite l'Eglise du Congo, après tant de dépenses, de fatigues et de travaux. Terrible châtiment de la divine justice envers un peuple qui avait abusé de la grâce.

Alvare I[er] était mort en 1587, ne laissant qu'une fille dans la lignée royale. Comme les femmes étaient exclues du trône par les lois du pays, un fils illégitime, qu'il avait eu avant son mariage, lui succéda, sous le nom d'Alvare II. C'était un prince tout dévoué à la Religion. A peine eut-il ceint la couronne, que son frère, bâtard comme lui, vint traîtreusement l'attaquer, à la tête d'une armée nombreuse. Sans se déconcerter, Alvare invoque le secours de Dieu, communie avec ferveur et range sa petite troupe en bataille. Abandonné par la plupart de ses soldats, blessé par un trait parti de ses

(1) Ces religieux furent probablement des Pères Carmes. Ils arrivèrent au Congo en 1582, disent les *Annales de la Propagation de la Foi ;* mais ce doit être à tort. Voici ce que nous lisons, à ce sujet, dans un manuscrit de la bibliothèque de Rimini (D. IV. Miscel. N° 315), intitulé : « Relations de ce qui arriva et de ce que virent au royaume de Congo, trois Carmes déchaussés, envoyés pour y prêcher en 1584. — Relation faite par l'un d'eux, etc. :

« Le Roi ordonna qu'on nous donnât l'église de la Madone de la Conception, la première qui ait été bâtie dans ce pays. Elle était entourée d'un terrain spacieux, clos de murs, et renfermant deux grandes maisons, selon l'usage du pays. C'était presqu'un couvent.

Dans notre résidence, continue l'auteur de la Relation, les indigènes venaient vénérer une image de la Ste-Vierge que les Franciscains avaient apportée du Portugal, et quoiqu'ils aient vu déjà des dominicains, des franciscains, des augustins et d'autres religieux qu'on nomme en Portugal « *Frayles de Christo* », ils ne pouvaient s'empêcher de nous regarder avec étonnement tout en témoignant un grand respect. »

propres rangs, il ne laisse pas de remporter un triomphe et d'affermir son trône chancelant. Son frère était resté parmi les morts, il n'avait plus de compétition à redouter. La protection du Ciel était manifeste ; Alvare la reconnut et en rendit au Seigneur de ferventes actions de grâces. Dès que sa blessure fut cicatrisée, il ordonna de bâtir une église là où son malheureux frère était tombé, et lui-même servit de manœuvre pendant la construction. Un père Jésuite, lui avait rendu des services signalés durant ces évènements ; Alvare ne les oublia pas et par un édit du 7 Juillet 1587 il facilita, selon son pouvoir, l'exercice du saint ministère à tous les membres de l Compagnie.

Comme le prouvent l'*Hagiologie* et les chroniques portugaises, le Monarque congolais travailla avec une louable ardeur à réveiller la Foi catholique dans ses États. Son premier soin fut d'envoyer une ambassade à Lisbonne pour rendre hommage à Philippe II et obtenir des missionnaires. Elle fut mieux accueillie que ses devancières ; le roi renouvela les traités conclus auparavant entre les deux nations et promit de satisfaire aux vœux d'Alvare. Dès l'année 1590, plusieurs prêtres, séculiers et réguliers, arrivèrent au Congo, pour y défricher le champ de l'Eglise, qui ne produisait plus guère que des ronces. Tâche ardue s'il en fut ! De nombreux habitants, effrayés à la seule pensée d'une seconde irruption des Goaches, s'étaient retirés sur les plus hautes montagnes, où ils vivaient plutôt comme des animaux que comme des créatures raisonnables. C'est dans ces repaires presque inaccessibles que les généreux missionnaires durent les aller chercher, pour les ramener dans leurs foyers et leur rendre les premières notions du christianisme. Tant de labeurs ne furent pas inféconds et beaucoup de brebis égarées rentrèrent au bercail.

Il fallait à cette Eglise en deuil, un premier Pasteur

pour conduire le troupeau qui allait s'augmentant, et pour imprimer aux travaux évangéliques une impulsion plus vive et mieux coordonnée. Enfin le Père François de Villanova, franciscain de la Province de la Piété en Portugal, vint en 1592, s'asseoir sur le siège de Saint Thomas, inoccupé depuis 14 ans. Ce religieux, homme très remarquable sous tous les rapports, avait été expressément choisi à cause de la gravité des circonstances. Les lettres pontificales : » *Apostolatûs officium* » en date du 13 des kalendes de mars 1592, qui lui conféraient cette éminente dignité, commencent ainsi : » La vie apostolique que vous avez toujours menée, le zèle infatigable que vous avez déployé en toutes occasions, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, pour réveiller la piété chrétienne ...... » Le diocèse de St-Thomas comprenait, outre le royaume du Congo, les îles de Saint-Thomas, de Fernando Pô, d'Anne Buono et de Sainte-Hélène ; c'était un territoire trop vaste pour un seul pasteur, alors surtout que la foi se répandait sur tous ses points. Le P. François, ne pouvant suffire à sa charge, demanda et obtint (1597) du Pape Clément VIII, l'érection d'un nouvel évêché à San-Salvador (ou Ambassa), ne se réservant que les îles et le littoral.

Le premier titulaire de la Cathédrale de San-Salvador, fut le Père Michel-Baptiste Rangel de Coïmbre. Auditeur général dans les Indes, au nom du roi de Portugal, il avait renoncé à toutes les dignités mondaines, pour revêtir, dans la Province de Saint-Antoine, les humbles livrées de saint François. Dès ce moment il rechercha la vie obscure et cachée et sembla ne plus vivre que pour Dieu ; l'obéissance seule put lui faire accepter le fardeau de l'épiscopat.

Le P. Michel arriva au Congo, accompagné d'un grand nombre de religieux missionnaires et, pendant les cinq années qu'il gouverna son Eglise, il n'épargna ni veilles, ni fatigues pour répandre les lumières de l'Évangile,

corriger les mœurs et réveiller la piété. Il ramena son diocèse dans le chemin de la vertu, et enfin, après avoir accumulé une ample moisson de mérites, il mourut en odeur de sainteté le 10 Mai 1602.

Son successeur, le Père franciscain Emmanuel-Baptiste de la Province des Algarves, nommé en 1608, porte déjà dans les lettres apostoliques le titre de San-Salvador et d'Angola. Sa juridiction s'étendit ainsi sur Angola, Benguela et toutes les possessions portugaises de la côte occidentale de l'Afrique, et son siége fut transporté à St-Paul de Loanda ; San Salvador demeura abandonné, parce que son éloignement de la côte rendait les communications trop difficiles. Ce fut un malheur pour le Royaume ; car, dès lors, les missionnaires s'occupèrent surtout des populations soumises au Portugal et les Congolais, d'ailleurs bien disposés, se virent réduits « à demander des Pasteurs (1). » — A peine quelques franciscains demeuraient-ils au milieu de ces pauvres indigènes, s'épuisant en vain pour subvenir à leurs besoins spirituels.

Déjà vers 1606, Alvare II avait envoyé en Espagne, en qualité d'ambassadeur, un noble seigneur de sa cour, le marquis de Funesta, pour demander des missionnaires et des maîtres d'école. Le gouvernement espagnol suscita tant de difficultés aux envoyés congolais, que ceux-ci allèrent déposer leurs plaintes aux pieds du Souverain-Pontife Paul V : ils le supplièrent d'accéder à leurs légitimes désirs, et, au nom de leur souverain, ils lui offrirent, comme gage de reconnaissance, l'hommage de sa personne et de son royaume. Malheureusement au cours des négociations, le marquis de Funesta vint à mourir (1608). Pour prouver l'estime qu'il lui portait,

(1) Ut sibi pastores darentur. (Bref de la Propagande confiant aux Pères-Capucins la mission du Congo.)

Paul V le fit inhumer, après de splendides funérailles, dans la basilique de Sainte-Marie Majeure. Privée de son chef, la mission congolaise ne pouvait plus conclure d'arrangements définitifs et les pourparlers demeurèrent suspendus.

Alvare II mourut vers 1614. Son fils Bernard ne fit que passer sur le trône ; il périt en 1615, probablement assasiné par son frère qui lui succéda sous le nom d'Alvare III. Celui-ci n'omit rien pour se disculper de ce crime et fit les plus généreux efforts pour activer parmi ses sujets l'esprit du Christianisme. Sous le patronage de Mgr Vivès, évêque référendaire de l'une et l'autre signature,il renoua avec le Saint-Siége les négociations abandonnées quelques années auparavant, et réclama des ouvriers évangéliques, manifestant, cette fois, le désir que ceux-ci fussent choisis parmi les Frères-Mineurs Capucins. Comment avait-il connu ces religieux ? On pourrait difficilement le dire : selon plusieurs auteurs, des capucins se rendant au Brésil, se seraient arrêtés au Congo, et le Roi, frappé de leurs vertus, aurait dès lors formé le projet d'en posséder dans ses Etats. Paul V se montra tout disposé à seconder les vœux du Monarque africain et transmit sa demande au Supérieur Général des Capucins. Le chapitre de l'Ordre se tenait précisément à Rome, cette année-là ; la mission y fut acceptée et confiée aux religieux espagnols. Le P. Louis de Sarragosse, Provincial d'Aragon et Définiteur général, en fut élu le premier Préfet apostolique et on lui adjoignit cinq Pères et cinq Frères ; il ne parut pas opportun d'envoyer un plus grand nombre de missionnaires avant d'avoir bien reconnu les nécessités du pays. Paul V, lui-même, communiqua cet heureux résultat à Alvare III, par un Bref daté du 21 Août 1620. Le Souverain Pontife y exalte les hautes vertus du roi du Congo, dont « il ne peut lire les

lettres sans éprouver la joie la plus vive, tant elles sont embrasées de zèle et de piété. »

Monseigneur Jean-Baptiste Vivès poursuivit ses négociations jusqu'à ce qu'il eût amené les envoyés congolais aux pieds du Vicaire de J-C., pour lui faire, au nom de leur Souverain, hommage d'une soumission pleine et entière. C'était là comme le dernier épanouissement de l'ambassade d'Alvare II. Cet évènement mémorable se passa sous le Pontificat d'Urbain VIII. Pour en perpétuer le souvenir, le Souverain Pontife, au comble de la joie, fit élever au marquis de Funesta, un magnifique mausolée dans le baptistère de Sainte-Marie Majeure (1). Ce monument qui subsiste encore aujourd'hui se compose d'une table de pierre encastrée dans la muraille ; des ornements de différents marbres l'entourent et supportent le buste de l'ambassadeur en costume de cérémonie. La figure, de grandeur naturelle, est noire comme le jais, les dents et les yeux blancs comme l'ivoire. Gravée sur la pierre, l'inscription suivante rappelle le fait à la postérité :

Marchioni Antonio Nigritœ
Regio Congi Oratori
Quem Paulus V, nondum peracta legatione,
In Vaticano mortuum
In Exquiliis funeravit
Urbanus Octavus
Qui primus Romanorum Pontificum
A Regibus Congi,
Per Oratorem Ioannem Baptistam Vivès
Solemni christianœ obedientiæ
Iuramentum excepit
Sepulcrum extruxit

(1) Les plans sont du Bernin.

Pontificiæ charitatis monumentum
Anno Domini M D C XXIX , Pontificatus VI (1).

Les relations, alors fréquentes entre Rome et San-Salvador, se firent par l'intermédiaire d'abord de l'évêque de *Forosempronio*, collecteur apostolique dans le Portugal ; ensuite de l'évêque d'*Albigono*.

L'action du Souverain Pontife était si intime et si soutenue que nous voyons le roi Alvare remercier le Pape de lui avoir désigné, comme confesseur, un saint prêtre, nommé *Bras*, homme très capable et très prudent.

Le 13 janvier 1621, Paul V annonça au Monarque congolais l'arrivée prochaine de douze missionnaires

(1) Au marquis Antoine, le Nègre,
Ambassadeur du roi du Congo
Lequel étant mort au Vatican,
Avant la fin de sa mission, Paul V
Fit inhumer sur le mont Esquilin (a)
Urbain VIII
Qui, le premier des Pontifes Romains
Reçut le serment solennel d'obéissance filiale
Des rois du Congo
Par les soins de Jean-Baptiste Vivès
Lui éleva ce tombeau
Monument de la bienveillance pontificale
L'an du Seigneur 1629, de son Pontificat le 6e.

Plusieurs historiens, copiant Gavazzi, placent l'ambassade du marquis de Funesta, sous le règne d'Alvare III ; ils se trompent. De Gubernatus *Orbis seraphicus* et Moroni *Grand Dictionnaire historico-ecclésiastique* fixent la mort de Funesta à l'année 1608 ; le P. de Beauvais, dans sa Vie de M. de Bretteville, nous dit, comme nous le verrons plus loin, que ce prêtre généreux ayant appris, en 1612, l'insuccès de l'ambassade congolaise, se rendit à Rome pour offrir ses services au Souverain Pontife. Ces dates sont trop précises

(a) Colline sur laquelle se trouve bâtie Sainte-Marie Majeure.

capucins (1). « C'est un petit troupeau, écrit-il, qui triomphera cependant, avec la vertu divine, de l'erreur et du vice. Jésus-Christ, lui aussi, n'a envoyé que douze apôtres à la conquête du monde. »

Alors que les Pères capucins, prêts à entreprendre cette longue navigation, attendaient le moment favorable de lever l'ancre, la mort de Paul V vint arrêter leur départ. Le Pape Grégoire XV, aussitôt après son exaltation, s'empressa de réaliser les desseins de son prédécesseur et, par un bref du 19 Mars 1621, il assure Alvare de la prompte exécution d'un projet qui n'avait été, que momentanément retardé. Mais, le démon, prévoyant les heureux fruits de cette expédition, mit tout en œuvre pour la faire échouer. Philippe III descendit dans la tombe et le ministère espagnol, fidèle à la triste politique qui le portait à sacrifier les missions africaines aux missions d'Amérique, souleva de telles difficultés contre l'entreprise, qu'on dût enfin l'abandonner pour ne la reprendre que dix-neuf ans plus tard.

---

pour qu'on puisse les révoquer en doute. Or, Alvare II n'étant mort qu'en 1614, il faut nécessairement conclure que cette ambassade eut lieu sous son règne.

Alvare III envoya-t-il au Pape un nouvel ambassadeur ? Gavazzi l'affirme ; mais comme les détails qu'il en donne se rapportent tous à la première ambassade, nous sommes porté à en douter. Nulle part il n'est fait mention du haut personnage qui l'aurait dirigée et dans un bref à Alvare III, le Souverain Pontife ne parle que de monseigneur Vivès, ce qui nous fait croire qu'il n'y eut alors qu'une simple reprise des négociations sous la conduite du prélat romain, négociations qui se poursuivirent jusque sous le règne de Don Ambroise (1629).

---

(1) Vu les circonstances, on avait trouvé convenable d'augmenter le nombre d'ouvriers.

Le Congo n'était pas toutefois entièrement délaissé. Déjà en 1619, un riche négociant portugais de Loanda, Gaspard Alvrès, après avoir donné une grande partie de sa fortune pour la fondation du Collège de Loanda, contribua encore largement à la création d'un établissement similaire à San-Salvador et entra lui-même dans la Compagnie, afin de se dévouer tout entier au salut des noirs. Il eut beaucoup à souffrir..Le Gouverneur portugais de Loanda, homme de sang et de rapine, n'avait pas trouvé de plus sûr moyen de s'enrichir en peu de temps, que de donner pleine liberté à la traite des nègres. Il allait même, pour alimenter cet odieux commerce, jusqu'à tolérer l'anthropophagie chez les tribus sauvages alliées ou sujettes des Portugais. Comme ses adversaires les plus redoutables lui semblaient être les apôtres de ce peuple malheureux, il fit saisir par ses esclaves, envelopper dans une sorte de filet et transporter dans un vaisseau partant pour Lisbonne, ceux des Pères jésuites qui se trouvaient sous sa main. Puis, enflammé d'une haine plus ardente encore contre le Fr. Gaspard Alvrès, leur novice et leur bienfaiteur, il donna ordre de l'amener enchaîné déclarant qu'il lui ferait trancher la tête par le bourreau. Alvrès eut subi volontiers cette exécution ; mais elle ne put avoir lieu qu'en effigie, car le P. Edouard Vaz était parvenu à le soustraire, en temps opportun, à toute recherche et l'avait conduit dans la capitale du Congo, où ils demeurèrent jusqu'au départ de leur persécuteur.

Le Collège de San-Salvador, longtemps après que la mission du Congo eut passé aux mains des Pères capucins, demeura sous la direction des Pères jésuites et leur donna une très grande influence à la Cour congolaise. Il eut pour premier recteur le P. Mathieu Cardozo, l'un des plus dévoués missionnaires de ces contrées barbares. Jusque-là, nul n'avait osé traduire les éléments de la

doctrine chrétienne dans l'idiome du Congo (1). Le P. Cardozo profita de la persécution qui le renvoyait captif à Lisbonne, pour y publier dans les deux langues, des indigènes et de leurs apôtres, ce précieux opuscule auquel des milliers d'âmes durent leur salut (2).

La fondation de ces Collèges, amena de nouveaux Jésuites qui arrivèrent d'Europe en 1629 ; parmi les généreux enfants d'Ignace de Loyola, nous sommes fiers de compter un de nos compatriotes, le P. Nicolas de Fénal. Toutefois, comme nous l'avons dit, ces religieux se confinèrent surtout dans le royaume d'Angola. Des franciscains les avaient devancés en 1621 et étaient entrés dans le Congo.

Le P. Emmanuel, évêque de San-Salvador et d'Angola, avait eu pour successeur, le 15 Novembre 1621, le P. Simon Mascarenus, comme lui franciscain de la Province des Algarves. Le nouveau pasteur arriva au Congo avec six religieux de sa province : tous se mirent généreusement à l'œuvre et travaillèrent, avec une indomptable énergie, à détruire les abus qui s'étaient glissés dans les mœurs publiques et dans la discipline ecclésiastique, à extirper les pratiques superstitieuses, vers lesquelles ce malheureux peuple se sentait comme entraîné. Tout semblait présager des fruits abondants. Hélas ! de sombres nuages s'élevaient, et la moisson devait être bientôt de nouveau dévastée.

Les Hollandais, dès l'an 1606, menacèrent ces chrétientés et s'efforcèrent d'y faire pénétrer, avec leur commerce, le poison de leurs doctrines impies. Leur influence s'affermit après quelques années ; les Pères jésuites Fr.

(1) Plus tard le Fr. Hyacinthe Brusettus de Foro Cassii, capucin, rédigea une grammaire congolaise et publia, aux frais de la Propagande, un abrégé de la doctrine chrétienne en 4 langues : latine, italienne, portugaise et congolaise.

(2) Ménologe de la Compagnie de Jésus (Province du Portugal).

Goëz et G. Vaz tombèrent entre leurs mains et les communications des missionnaires avec l'Europe devinrent très-périlleuses. L'évêque de San-Salvador mourut avec quatre de ses compagnons, probablement empoisonnés par quelques misérables, et il ne resta que deux franciscains pour exercer le ministère évangélique. Les Pères du Tiers Ordre de Saint-François qui avaient un grand couvent à Loanda, leur vinrent en aide et parcoururent le Congo au commencement du 17e siècle, suppléant ainsi à la disette de missionnaires.



CHAPITRE V.

Don Pédro II. — Don Garzia Ier — Don Ambroise Ier — L'Abbé de Brétigny : ses démarches pour obtenir la fondation d'un couvent de Carmélites — Alvare IV. — Alvare V. — Guerre fratricide. — Alvare VI. — Capucins — Les Hollandais, maîtres du Congo. — Garzia II. — Arrivée des Capucins. — Leur rôle conciliateur — Réception brillante.

Alvare III paya son tribut à la mort le 2 Mai 1622, après sept ans d'un règne glorieux et prospère. Il fut, au témoignage unanime de tous les historiens, un prince sage, modéré, courageux, libéral, propagateur zélé de la vraie foi, protecteur des missionnaires, père de son peuple et soutien des étrangers. Son fils Pédro, deuxième du nom, lui succéda, gardien vigilant des traditions paternelles. La sagesse et la fermeté de ce roi éclatèrent surtout dans une circonstance, dont les suites auraient pu être désastreuses pour la monarchie congolaise. Un différend s'était élevé entre les Portugais et les indigènes ; ceux-ci coururent aux armes, mais une sanglante défaite fut le prix de leur témérité. Exaspérés, les Conseillers de la couronne et les Grands du royaume voulaient tirer des étrangers une vengeance éclatante : ils ne parlaient que de piller et de massacrer tous les portugais établis et dispersés dans le pays. La chose était facile ; mais le Roi, juste et sage, ne voulut pas se laisser aller aux entraînements d'une colère irréfléchie ; il évoqua la cause à son tribunal et ayant reconnu le tort de ses sujets, il leur

défendit strictement de poser un acte de violence. Aprés avoir assuré de sa protection les portugais résidant dans ses Etats, il arrangea avec le gouverneur de Saint-Paul de Loanda, sans déroger en rien à sa dignité, le différend qui avait été la cause du combat. Pédro II s'était proposé pour modèle son ancêtre Pédro Ier, et s'efforçait d'imiter en tout son zèle et ses vertus ; peut-être les eût-il surpassées, si Dieu avait daigné lui prolonger la vie. Il ne demeura que deux ans sur le trône et mourut en 1624, regretté de tout le peuple.

Don Garzia Ier était, sinon le fils, du moins un proche parent de Pédro II ; ce prince donna les plus belles espérances ; mais la mort vint le ravir prématurément à l'amour de ses sujets le 26 juin 1626. C'est sous le règne d'Ambroise I, son successeur, que se terminèrent les nombreuses démarches faites en vue de l'établissement d'un couvent de religieuses au Congo. Pour comprendre ce fait, il nous faut remonter quelque peu le cours des années.

Au commencement du 17e siècle, vivait en France un homme qui suivait d'un regard attentif les affaires religieuses du Congo : c'était l'abbé de Brétigny, le grand réformateur du Carmel en France et aux Pays-Bas. Déjà, pour répondre aux vœux d'une princesse de la cour de San-Salvador, il avait été sur le point de se rendre dans ce pays, avec trois religieuses carmélites de la réforme de sainte Thérèse. Grande et magnifique entreprise bien digne de l'âme généreuse qui l'avait conçue ! Ne fallait-il pas au milieu de ces populations dont les incessantes fluctuations et les crimes provoquaient la colère de Dieu, une expiation permanente qui éloignât les châtiments et attirât des grâces de conversion et de persévérance ?......

Obligé de renoncer momentanément à son dessein à cause de la déplorable situation du Congo, l'abbé de Brétigny avait conservé l'espoir de le reprendre un jour.

Quand il eut connaissance du voyage des ambassadeurs et des oppositions de la cour espagnole, il partit pour Rome ; c'était au mois de mars 1612. Dans sa supplique au Souverain Pontife, le pieux abbé, malgré son âge avancé (il avait 56 ans) s'offrait « à conduire et à servir les ministres zélés que le Pape enverrait. Il promettait de consacrer 1500 écus d'or pour le vovage et de fonder à Lisbonne une rente de 100 écus à faire toucher aux missionnaires chaque année dans leurs nécessités. » Les cardinaux Bellarmin et Sfondra appuyèrent ces propositions de l'autorité de leurs lumières et de leur crédit. Tout semblait annoncer une prompte conclusion, mais le principal obstacle subsistait toujours dans les ministres espagnols résidant à Lisbonne ; aussi, quoique le roi catholique Philippe III se montrât affectionné au projet de Mr de Brétigny, rien ne put être terminé et le Conseil établi à Lisbonne, refusa d'accorder à d'autres qu'à des portugais la permission qu'on sollicitait.

En 1626, des difficultés analogues à celles que nous venons de rapporter, arrêtèrent les négociations relatives à l'envoi de religieuses Carmélites et Ursulines dans ce pays.

A la sollicitation de l'abbé de Brétigny, l'Infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, écrivit à Don Garzia, roi du Congo, et en reçut une réponse favorable à l'établissement des Carmélites. Le lecteur nous saura gré de reproduire ici une lettre du roi Ambroise, successeur de Pédro II, à l'abbé de Brétigny ; ce document peu connu est d'un grand intérêt. « ..... Nous rendons bien des grâces à Dieu de ce que, pendant notre règne, il lui plaît d'introduire en ce royaume une si sainte religion (l'ordre religieux du Carmel) et de l'établir en notre Cour. Nous avons déjà les Pères de la Compagnie de Jésus (1) et avec

(1) Le Collège de San-Salvador, fondé en 1619.

le nouveau monastère dont vous nous parlez, notre ville se trouvera bien défendue. Ce seront deux forteresses contre nos ennemis visibles et invisibles. Qu'elles viennent donc, qu'elles viennent ces saintes religieuses. Je consens qu'elles entrent en ce royaume et qu'elles y multiplient les bénédictions célestes. Le secours de leurs prières nous aidera à marcher dans le chemin du ciel et à y parvenir. Cependant nous prions Dieu de les conduire heureusement jusqu'à nous et nous nous recommandons instamment à leurs oraisons et à leurs autres bonnes œuvres.

De Congo, ce 10 octobre 1626.

Le roi Don Ambroise (1).

La Foi devait avoir pénétré bien profondément le cœur de ce prince africain, pour lui inspirer un tel langage : et quel malheur qu'une politique néfaste ait fait avorter des projets aussi beaux et aussi profitables.

Ambroise se montra toujours juste et pieux ; il fut aimé de tous les gens de bien qu'il protégea toujours et haï des méchants dont il châtia sévèrement les méfaits. La mort le frappa dans le courant du mois de mars de l'année 1631.

Alvare IV, fils d'Alvare III, régna pendant cinq ans et mourut le 25 Février 1636, laisant la couronne à Don Alvare V. Ce prince avait deux frères utérins, dont l'aîné était duc de Bamba, le plus jeune, marquis de Chiona. D'un caractère ombrageux et jaloux, Alvare conçut bientôt contre ses frères, d'injustes préventions ; il suspecta leur fidélité et ne craignit pas de leur infliger, en différentes circonstances, des traitements qu'ils étaient loin de mériter. Froissés profondément et peu disposés à

(1) Annales de la Propagation de la Foi..... et Vie de Mr de Brétigny, par le P. de Beauvais. S. J.

subir de semblables affronts, ceux-ci levèrent des troupes et se tinrent sur la défensive. Cette conduite confirma les appréhensions du Roi qui, ne voyant plus en eux que des rebelles, rassembla son armée et vint leur présenter la bataille. Il la perdit et fut, lui-même, fait prisonnier.

Les deux princes vainqueurs donnèrent, en cette occasion, des marques d'une générosité héroïque et montrèrent les merveilleuses transformations que le Christianisme peut opérer dans les âmes. Loin d'ôter la vie à leur prisonnier, suivant les usages barbares du pays, ils le traitèrent comme il l'eût été dans son propre palais et lui rendirent tous les honneurs dûs à la dignité royale. Ils ne le servaient qu'à genoux durant ses repas et cherchaient à lui montrer en tout leur fidélité et leur soumission. Bien plus, il lui rendirent la liberté et pour témoigner publiquement de leur respect et de leur dépendance, l'ayant couché dans un hamac, ils le portèrent sur leurs épaules jusque dans la ville capitale. Hélas ! rien ne peut guérir un cœur ulcéré par la jalousie et la défiance ! Non-seulement le roi demeura insensible à toutes ces marques de bienveillance, mais ses mauvaises dispositions s'envenimèrent encore de tout le dépit qu'il éprouvait de sa défaite. A peine maître de ses mouvements, il réunit de nouvelles troupes, entra dans le Bamba et offrit une seconde bataille à ses frères qu'il avait vainement tâché de surprendre. Ces princes généreux mirent tout en œuvre pour apaiser la colère du roi ; mais voyant leurs efforts inutiles, ils acceptèrent le combat : il fut terrible ; l'armée royale fut taillée en pièces et Alvare demeura parmi les morts. Le duc de Bamba et le marquis de Chiona oublièrent alors leur magnanimité ; ils tranchèrent la tête à l'infortuné monarque et la firent porter devant eux, comme trophée de leur victoire.

Les Etats du royaume s'assemblèrent et, d'une voix unanime, ils élurent, roi du Congo, le duc de Bamba qui prit le nom d'Alvare VI. (1636).

Le premier soin du nouveau souverain fut d'envoyer une ambassade d'obédience au pape Urbain VIII, lui demandant des missionnaires capucins, afin de rendre à la Religion son ancienne splendeur. C'était combler les désirs du Souverain Pontife, qui se hâta de reprendre le projet abandonné depuis de si longues années. Il voulut toutefois que les apôtres du Congo dépendissent entièrement de la Propagande, et chargea cette Congrégation de les choisir parmi les religieux italiens, de les examiner et de les approuver. Celle-ci remit le choix des religieux au Procureur général de l'Ordre, qui en désigna six : quatre prêtres d'un mérite distingué et deux frères laïques. Le P. Bonaventure d'Alessano fut nommé Préfet apostolique et la Sacrée Congrégation, en lui conférant ses pouvoirs (25 juin 1640), lui recommanda de n'assister jamais, sous aucun prétexte, soit aux prédications, soit aux cérémonies des hérétiques, des schismatiques et des infidèles ; elle l'exhorta, lui et ses compagnons, à combattre avec courage les ennemis de Dieu et à verser généreusement leur sang pour le nom de Jésus. Afin de prévenir tout conflit de juridiction entre l'évêque diocésain et les missionnaires, elle renouvela les ordonnances du 14 janvier 1626. Le pape Urbain VIII écrivit de son côté au roi du Congo, pour l'engager à persévérer dans ses bons sentiments et lui recommander instamment les ouvriers évangéliques.

Pleins d'ardeur, ces vaillants apôtres de Jésus-Christ se mirent en route dans le courant de l'année 1640. Après s'être embarqués à Livourne, ils arrivèrent heureusement à Lisbonne, où ils furent reçus avec une édifiante charité par Jérôme Battaglini, gentilhomme italien et vice-receveur des droits du Saint-Siège en Portugal. Dix mois se passèrent sans qu'ils puissent obtenir du Conseil royal de Lisbonne, les permissions nécessaires. On trouvait sans cesse des raisons nouvelles pour ne pas laisser passer en

Afrique des religieux italiens, et quoique la Reine fut toute disposée en leur faveur et qu'elle l'eût déclaré en plein conseil, elle ne parvint pas à vaincre l'obstination des ministres. Les missionnaires furent donc obligés de revenir à Rome, où ils rendirent compte au Pape et à la Congrégation de la Propagande, de l'insuccès de leur tentative.

Entre-temps, de graves évènements se passaient au Congo. En 1642 les Hollandais s'emparèrent de la ville de Loanda; maîtres bientôt de toutes les possessions portugaises, ils poussèrent jusqu'à San-Salvador, abattirent, en passant, la Croix plantée par les premiers explorateurs de ces régions et s'efforcèrent partout de remplacer la vérité par l'erreur. Leur triomphe ne fut, heureusement, qu'éphémère (1).

Ces tristes nouvelles ne firent qu'activer le zèle des missionnaires. Tremblant pour le troupeau confié à leurs soins, ils résolurent en 1643, de n'épargner aucun effort pour obtenir les permis nécessaires et de s'adresser même immédiatement au roi d'Espagne, malgré la guerre qui se continuait entre les Castillans et les Portugais.

La Providence leur avait ménagé un puissant auxiliaire dans la personne du Fr. François de Pampelune. Cet humble religieux avait été autrefois connu sous le nom

(1) Ce dût être pendant l'invasion du Congo par les Hollandais unis aux Giagas, que se passa le fait suivant, rapporté dans le Ménologe de la Compagnie de Jésus : dans une guerre sanglante, une petite armée de néophytes du P. Michel Affonso, cernée entre le Zaïre et la mer par une multitude presque innombrable, éleva une croix dans la forêt voisine, et tous les chefs, après l'avoir adorée, se flagellèrent ensemble à ses pieds pour obtenir de Dieu la victoire. Puis, marchant au combat avec le nom d'Ignace comme cri de guerre, ils remportèrent en peu de temps le plus éclatant triomphe. Ce fervent religieux mourut le 18 avril 1649, après 34 ans d'apostolat dans la rude mission d'Angola.

de Don Tiburce de Redin, chevalier de St-Jacques, maître de camp général des armées d'Espagne. Sa bravoure, sa prudence et ses autres grandes qualités, l'avaient successivement élevé aux plus hautes dignités ; mais il avait méprisé tous les avantages temporels pour se donner entièrement à Dieu dans la modeste condition de frère laïque capucin. On le pressentit s'il n'aurait aucun désir de se consacrer à la mission du Congo, et sur la réponse qu'il était prêt à se rendre partout où l'obéissance l'enverrait, ses supérieurs lui adjoignirent aussitôt le Père Michel de Sessa et le Frère Ange de Lorraine, avec ordre de s'appliquer avec zèle à l'obtention des permis nécessaires.

Le P. Général appela à Rome les PP. Bonaventure d'Alessano, Janvier de Nole, Bonaventure de Sorrento et Jean-François de Rome, leur demanda s'ils persévéraient dans la résolution de se dévouer à la mission qui leur avait été confiée. Tous ayant répondu qu'ils ne souhaitaient rien avec autant d'empressement, la Congrégation renouvella leurs pouvoirs, les étendit même par un décret du 17 Septembre 1643, et le St-Père leur donna sa bénédiction. Ainsi munie, la petite troupe d'apôtres s'embarqua à Livourne pour se rendre en Catalogne.

La traversée ne fut pas sans merveilles. Dans le golfe de Lyon, le navire fut assailli par une tempête si violente qu'à chaque instant il menaçait de s'engloutir. Plein de confiance en Dieu, le P. Alexandre, détache de son cou une relique de la Ste Croix, la plonge dans la mer en invoquant Celui qui commande à la fureur des flots ; immédiatement les vagues s'apaisent, la mer se calme et l'équipage sauvé d'une mort certaine, tombe à genoux, reconnaît le miracle et remercie le Seigneur avec effusion. Les missionnaires débarquèrent heureusement à Veneros et se rendirent de là à Taragosse, pour attendre le Frère François.

Dès l'arrivée de ce religieux, ils prirent le chemin de Madrid où ils ne tardèrent pas à être présentés au Roi. Le Fr. François s'étant jeté aux pieds de son souverain, lui exposa le but et la nécessité de leur démarche. Le Roi le releva amicalement et lui dit: « Fr. François, vous nous avez quitté au moment où nous avions le plus besoin de vous ; nous ne pouvons nous en plaindre cependant, puisque vous êtes passé au service du Roi des rois ; nous approuvons votre généreuse entreprise, vous ne sauriez rien faire qui nous fût plus agréable ; nous allons donc donner des ordres pour votre embarquement et toujours nous protégerons votre mission. » Ces paroles les combla de joie et ils en profitèrent pour augmenter leur nombre. Après en avoir conféré avec monseigneur Pancirola, nonce apostolique en Espagne, et sans attendre la réponse de la Congrégation de la Propagande, toujours lente dans ses décisions, ils s'associèrent cinq autres de leurs frères : les Pères Joseph d'Antivera, Ange de Valence, Jean de St-Jacques, Bonaventure de Sardaigne et le Frère Jérôme de la Puebla.

Ils partirent au plus tôt pour Séville afin d'y prendre la mer. De nouvelles contradictions vinrent les y arrêter pendant quatorze mois ; elles furent si vives, que sans le crédit du Frère François de Pampelune, leur sainte entreprise échouait complètement. Enfin le 20 Juin, ils purent s'embarquer à San-Lucar ; tout semblait se conjurer contre eux : une tempête plus furieuse encore que la précédente vint battre leur vaisseau, qui, porté par des courants contraires, s'en alla à la dérive jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Les épreuves étaient finies : un vent favorable leur permit d'arriver en cinq jours au cap Padron, à l'embouchure du Zaïre, où ils débarquèrent dans le comté de Sogno.

Tels furent les débuts de cette mission des Pères Capucins, si glorieuse pour Dieu, si féconde pour le salut des

âmes. Mais, ces fervents religieux n'achetèrent leur succès qu'au prix des plus pénibles travaux, des plus généreux sacrifices. En moins d'un siècle, cent quarante-quatre de ces vaillants athlètes succombèrent les uns ensevelis dans les flots, les autres, soit capturés par des corsaires musulmans, soit massacrés par les païens, et plusieurs laissèrent après eux un grand renom de sainteté.

Pendant que l'on s'efforçait d'aplanir en Europe les difficultés soulevées contre le départ des Missionnaires, de graves évènements se déroulaient au Congo. Les Hollandais avaient évacué le pays, tout en cherchant, par leurs croisières, à entraver l'œuvre de Dieu. Alvare VI avait terminé son règne glorieux le 22 mars 1642 ; son frère, le marquis de Chiona, lui avait succédé par violence sous le nom de Garzia II. Alors que le peuple se réunissait pour se choisir un roi, ce prince envahit les comices à la tête d'une bande armée et força les électeurs à lui donner leur voix. Ces sombres nuages qui s'accumulaient déjà au début d'un règne, laissaient prévoir les orages qui devaient éclater plus tard. Toutefois, durant les premières années, Don Garzia, fidèle aux principes du christianisme, gouverna sagement ses sujets.

En mettant le pied sur la côte africaine, les Pères Capucins rencontrèrent les débris de la Croix abattue par les Hollandais ; ils s'empressèrent d'en élever une nouvelle en bois, et construisirent à côté une modeste chapelle. Le comte de Sogno, prévenu de la présence des missionnaires, s'empressa d'accourir à leur rencontre et les conduisit dans sa ville capitale appelée Pinda, où des logements leur avaient été préparés. Le Père Préfet voulut se rendre immédiatement à l'église pour y chanter un *Te Deum* solennel d'actions. L'église, on le comprend, était mal entretenue et délabrée ; le Comte y fit placer des étoffes de soie ; des tapis et bientôt le temple du Dieu vivant fut digne de la célébration des saints mys-

-tères. Le peuple, depuis si longtemps privé de pasteurs, accourut en foule, ivre de joie et les pauvres Missionnaires, qui auraient eu besoin de repos après les fatigues d'un si pénible voyage, durent aussitôt exercer toutes les fonctions du saint ministère. La différence d'idiomes n'offrit point de difficultés, parce que les uns et les autres comprenaient le portugais.

A la vue du vaste champ qui s'ouvrait devant lui, Bonaventure comprit mieux la pénurie des ouvriers évangéliques : aussi renvoya-t-il immédiatement en Europe le P. Michel de Sessa et le Fr. Jean de Pampelune, pour en ramener le plus grand nombre possible. Bientôt les religieux tombèrent malades ; ils guérirent, heureusement, mais conservèrent une extrême faiblesse qui les fit beaucoup souffrir. Le Père Joseph d'Antichera paya seul le tribut à la mort, après avoir traîné jusqu'au 1er juillet 1647. Ce fut la première victime que la Mission offrit à Dieu ; victime bien précieuse, sans doute, car il semblait que son corps participât déjà aux qualités des bienheureux : ses membres étaient flexibles et, sur son visage coloré, se réflétaient les joies du ciel.

Cependant le Roi avait appris par la rumeur publique l'arrivée de missionnaires étrangers; ignorant si c'étaient les Pères Capucins si instamment demandés par son prédécesseur, il dépêcha vers eux un prêtre nommé Don Emmanuel de Roberado (1), porteur de deux lettres : l'une écrite en son nom et datée du 25 juillet 1645, l'autre émanée du Chapitre de la Cathédrale, *Sede vacante*. Toutes deux témoignaient du désir ardent qu'on avait de les recevoir.

Ces deux lettres causèrent une grande joie au préfet

(1) Ce prêtre prit plus tard l'habit de capucin.

apostolique qui les communiqua au comte de Sogno. Celui-ci, dont le désir était aussi de conserver les missionnaires dans ses États, mit tout en œuvre pour les empêcher de se rendre à l'invitation royale ; il leur exagéra la longueur et les difficultés d'une route capables de faire trembler des hommes d'une santé bien plus robuste que la leur ; il dépeignit le roi comme un être fantasque, d'un naturel changeant, inégal et féroce, tout imprégné des doctrines hérétiques que les Hollandais lui avaient inoculées, comme un hypocrite n'ayant plus au fond du cœur un seul principe de religion véritable. Il termina ce portrait peu flatté en leur conseillant vivement de demeurer auprès de sa personne.

Il y avait guerre alors entre le roi du Congo et son vassal, le comte de Sogno. Une grande bataille s'était livrée quinze jours avant l'arrivée des Pères Capucins ; l'armée royale avait été taillée en pièces et le fils aîné du Roi, qui la commandait, était tombé entre les mains de ses ennemis. Quoique le prince fût traité avec tous les égards dûs à son rang, son père levait des troupes pour hâter sa délivrance. Ce furent ces troubles qui empêchèrent les Capucins d'écrire au Roi dès leur débarquement pour l'informer de leur arrivée, comme ils n'eussent pas manqué de le faire si tout rapport entre les deux États n'avait été rompu.

Plein de charité et voulant éviter une plus grande effusion de sang, le préfet apostolique s'efforça de faire comprendre au comte de Sogno l'obéissance et la soumission qu'il devait à son suzerain : votre honneur est sauf, lui dit-il, vos soldats victorieux l'ont vengé ; pourquoi, dès lors, continuer la guerre ? Chrétien, remplissez votre devoir et faites la paix : l'occasion est favorable et moi-même, si vous le permettez, j'en serai le négociateur. Le Comte goûta les conseils du P. Bonaventure, et écrivit au Roi une lettre qu'il voulut faire porter par Dom Emma-

nuel. Ce n'était pas là tout ce que désirait le zélé missionnaire ; il insista et obtint enfin d'aller en personne traiter avec le Souverain. Le Comte n'y consentit qu'à la condition expresse de conserver quelques religieux pour fournir à son peuple les secours spirituels dont il avait si grand besoin. Les Pères Bonaventure de Sorrento, Janvier de Nole, Ange de Valence, Jean de Saint-Jacques et le Frère Ange de Lorraine demeurèrent dans le Sogno ; le Père Préfet, les Pères Jean-François de Rome, Bonaventure de Sardaigne, le Frère Jérôme de Puebla prirent, le 16 août, le chemin de San-Salvador, accompagnés d'une forte escorte de soldats et de onze esclaves porteurs des bagages. Ce voyage fut très pénible à ces pauvres capucins qui, chargés de leurs pesants habits, nu-pieds, mal nourris, se trouvaient exposés aux ardeurs brûlantes d'un climat auquel ils n'étaient pas encore habitués.

A trois journées de la capitale du Congo, ils furent rejoints par un homme de qualité, Don Emmanuel de Paiva, envoyé à leur rencontre. Ce seigneur leur remit une lettre très flatteuse du Roi et s'informa, au nom de son souverain, du jour exact de leur arrivée, afin de les recevoir avec tous les honneurs rendus d'ordinaire aux ambassadeurs et aux personnes du plus haut rang. Une semblable proposition ne pouvait que blesser l'humilité de ces véritables enfants de St François. Le Père Préfet, avec une modestie toute conforme à sa vocation, déclina ces hommages et pria le messager royal de le laisser, lui et ses compagnons, continuer le voyage comme ils l'avaient commencé. Don Emmanuel accéda à leur désir et, retournant à San-Salvador, il remit son message au Roi, qui en fut très édifié.

Dans le dessein d'éviter toute réception, ces bons religieux entrèrent en ville durant la nuit, et se firent conduire directement à l'Église pour y rendre grâces à Dieu. Ils ne purent cependant le faire si secrètement que

le bruit de leur arrivée ne s'en répandît partout ; aussitôt les officiers sortent du palais, portant des flambeaux allumés, le peuple bat des mains, le Roi lui-même accourt et, tombant à genoux, demande la bénédiction du supérieur de la Mission. L'allégresse était générale.

Le lendemain eut lieu l'audience solennelle. Le Roi, assis sur son trône, était entouré de tous les seigneurs



Audience donnée par le roi du Congo aux Capucins.

de sa cour, en habit de cérémonie ; le Préfet apostolique s'avança et, après l'avoir salué, lui donna lecture de deux brefs pontificaux: le premier d'Urbain VIII, en date du 26 juillet, était adressé à Don Alvare ; le second, adressé par Innocent X au roi régnant, Don Garzia, portait la date du 10 novembre 1644 (1). La lecture se fit en latin, en

(1) Le Bullaire des Pères Capucins donne ce second bref comme adressé au roi Alvare et portant la date du 10 novembre 1645 Innocent X ignorait-il la mort d'Alvare ? C'est peu probable. Il doit y avoir une de ces erreurs de noms et de dates si nombreuses dans l'histoire du Congo.

portugais et en congolais ; dès qu'elle fut terminée, le secrétaire du Roi déposa l'original des brefs dans une bourse de brocard qu'il remit à son maître ; celui-ci, l'ayant baisée respectueusement, la suspendit à son cou. Elle fut pour lui, à l'avenir, un ornement d'apparat, qu'il portait comme un collier de chevalerie. Don Garzia promit sa protection aux Missionnaires et les invita à venir souvent causer familièrement avec lui des besoins du saint ministère. Il les fit ensuite conduire dans une vaste habitation, où les Grands du royaume, le Chapitre de la Cathédrale, les Pères Jésuites (qui avaient conservé leur collège à San-Salvador) et tout le clergé de la ville vinrent les féliciter.



CHAPITRE VI.

Travaux apostoliques des Capucins. — Leurs succès. — Nouveaux missionnaires de leur Ordre. — Guerre entre le roi du Congo et le comte de Sogno. — Intervention des Capucins. — Les Jésuites et les Capucins aplanissent les difficultés avec le Portugal. — Les Capucins chargés par le roi du Congo d'une mission auprès du Souverain Pontife — Innocent X fait don d'une couronne royale, bénite par lui, à Don Garzia II. — Renfort de missionnaires.

Pour fixer à tout jamais les Pères Capucins dans sa capitale, le roi leur donna une église bâtie par ses prédécesseurs et dédiée à Notre-Dame-de-la-Victoire ; il y joignit un vaste terrain sur lequel il fit tracer, en sa présence, les premières lignes du couvent et pressa les architectes et les maçons d'en hâter la construction.

Cet heureux évènement combla de joie les Capucins qui se mirent aussitôt à prêcher deux fois le jour. Le peuple, affamé de la parole de Dieu, accourait en foule; le Roi lui-même assistait à tous les sermons. Les missionnaires s'aperçurent bien vite que les Hollandais avaient inoculé aux intelligences le poison de leur hérésie, au moyen de petits traités écrits en portugais et qui renfermaient les plus fausses doctrines. Ils réfutèrent savamment ces pernicieuses erreurs et réussirent à faire rentrer dans le giron de l'Église les âmes égarées ; puis, afin d'éviter l'occasion de rechute, ils réunirent tout ce qu'ils purent trouver d'ouvrages hérétiques et les brûlè-

rent sur une place publique en présence de la foule assemblée.

Ces succès leur attira bien des haines. Les Hollandais, voyant leurs intrigues déjouées, déclarèrent aux Capucins une guerre implacable ; ils publièrent que le Frère François de Pampelune, qu'ils affectaient d'appeler Don Tiburce de Revin, n'était qu'un émissaire soudoyé par le roi d'Espagne désireux de conquérir le Congo. Cette absurde calomnie ne laissa pas d'être écoutée, et bientôt, au grand détriment de la Religion, les missionnaires, considérés comme des émissaires, perdirent la confiance du peuple ; la même épreuve affligea les Pères qui étaient demeurés dans le Sogno. Heureusement, le jour se fit peu à peu des deux côtés ; la confiance revint dès lors promptement, et les zélés pasteurs purent continuer leur apostolat en toute sécurité.

La confrérie du saint Rosaire avait existé autrefois au Congo ; le P. Préfet obtint du Général des Dominicains l'autorisation de la rétablir ; et les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine, ainsi que les jours de fête, les fidèles se réunissaient pour réciter le chapelet. Ce pieux usage s'introduisit à Palongola, village considérable situé à un mille de la ville, où se tenait chaque semaine un grand marché. Comme la persévérance n'était pas la principale qualité des Congolais, le P. Bonaventure obtint du Roi un ordre qui commandait à tous ses sujets de suspendre les travaux et de se rendre à l'église, pour réciter le Rosaire et entendre l'instruction dès que la cloche en donnerait le signal. Le Gouverneur était chargé de l'exécution de cet arrêté.

La Foi reprit ainsi sa vigueur, les sacrements furent fréquentés et sur les ruines du vice on vit, avec bonheur, s'élever l'édifice des vertus chrétiennes.

Le Roi voulant marquer toute sa satisfaction aux missionnaires, leur envoya un nombre considérable d'escla-

ves, des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et quantité de victuailles. Animé de l'esprit de saint François, le P. Préfet lui fit répondre que les esclaves et les troupeaux n'étaient point pour eux, et que leur étroite pauvreté leur défendait de songer au lendemain. Tout ce que l'officier du Palais put obtenir fut de leur faire accepter quelques fruits secs et des vivres pour un jour. Ce refus toucha profondément Don Garzias, qui, sachant que les pauvres missionnaires n'avaient pas grand'chose à attendre de ses sujets, assez insensibles d'ordinaire aux misères d'autrui, ordonna qu'on leur portât journellement ce qui leur fallait de provisions. Mais quelles provisions ! De la farine de manioc, quelques fruits et de la viande peu substantielle. C'était évidemment une nourriture insuffisante pour des hommes exténués par un travail continuel, et qui ne voulaient se relâcher en rien des rigueurs de leur règle.

Un des plus tristes abus de ce malheureux peuple, était la polygamie. Les Capucins s'élevèrent avec force contre cette immoralité, et refusèrent les sacrements à tous ceux qui ne voulaient pas rompre des liens illégitimes. Leur fermeté souleva contre eux un orage épouvantable. Les plus intéressés à maintenir ce désordre s'adressèrent au comte de Sogno et s'efforcèrent de le persuader que les Capucins, tout dévoués au Roi, n'usaient de leur influence que pour le perdre. Le Comte était heureusement un homme droit et éclairé ; avant d'agir, il voulut s'assurer du bien-fondé de ces dénonciations : il se rendit aux offices, prêta une oreille attentive aux instructions, s'entoura des renseignements les plus précis et fut bientôt convaincu que les Missionnaires ne travaillaient que pour la paix du royaume et le bonheur de ses sujets. Bientôt, conséquence non prévue par les calomniateurs, le Comte lui-même ouvrit les yeux, renvoya toutes ses concubines et épousa à l'église une

princesse qui fut dorénavant son unique épouse. Un exemple aussi éclatant et parti de si haut fit une salutaire impression sur le peuple, et les plus libertins se virent obligés de le suivre.

Afin d'étendre l'œuvre de Dieu, les Pères Capucins, malgré leur petit nombre, se répandirent dans les provinces ; là surtout, où les enfants n'avaient plus été depuis longtemps régénérés dans les eaux baptismales, où les néophytes manquaient d'instructions et où les saints mystères n'étaient plus célébrés. Les gouverneurs, voulant seconder ces généreux efforts, fournirent des interprètes aux Missionnaires et ordonnèrent que l'on restaurât les églises ruinées et que l'on en édifiât de nouvelles.

Le jour de Pâques de l'année 1646, les zélés enfants de saint François se trouvaient réunis à San-Salvador pour conférer des affaires de la mission, lorsqu'ils apprirent, avec la joie la plus vive, l'heureuse arrivée de cinq de leurs confrères de la Province de Gênes. C'étaient les Pères Bonaventure de Taggia, vice-préfet, François-Marie de Ventimille, Salvator de Gennes, Zacharias de Final, (1) et le Frère Pierre de Dulceo.

Ce ne fut pas sans avoir éprouvé beaucoup de contradictions en Portugal, que ces religieux purent enfin s'embarquer pour l'Afrique. Echappés à ce premier danger, d'autres plus considérables les attendaient en route. Le bâtiment qui les portait était vieux et assez légèrement radoubé ; après quelques jours de navigation, on s'aperçut avec effroi qu'il faisait eau de toutes parts ; les passagers et l'équipage coururent aux pompes et travaillèrent avec cette énergie que donne le désespoir. Mais les jours se succédaient et la terre n'apparaissait pas ; les travailleurs étaient épuisés! Enfin, après deux mois d'une terri-

(1) Ce dernier n'acheva pas son voyage, il mourut en route.

ble traversée, le navire entra dans la *Baie de tous les saints*, sur les côtes du Brésil. Les Pères Capucins furent reçus avec la plus affectueuse charité par les Frères-Mineurs Observants, leurs frères en saint François, établis dans les Indes Occidentales. Bientôt se présenta une occasion favorable de reprendre la mer ; ils en profitèrent et firent, cette fois, un heureux voyage jusqu'à Lubolo, situé sur les rives africaines. Là commença pour eux une série non interrompue de périls, de difficultés, de maladies : ils furent pris par les Hollandais, qui leur firent endurer les plus grandes souffrances, et ce fut par une protection visible du Ciel qu'ils purent, délivrés de leurs mains, parvenir sains et saufs à destination.

Le roi du Congo se montra très irrité de ce que les Hollandais, au mépris des traités conclus avec lui, avaient osé arrêter des missionnaires destinés à ses États. Voulant en obtenir réparation il envoya comme négociateurs à Loanda son confesseur, prêtre séculier, et le P. Bonaventure de Sardaigne. Les pourparlers traînaient en longueur, lorsqu'on apprit la nouvelle d'une sanglante bataille qui s'était livrée entre les troupes du Roi et celles du comte de Sogno ; l'armée royale avait de nouveau été défaite et le duc de Bamba, son général, était tombé victime de son courage.

Dans les premiers transports de sa colère, le roi du Congo voulait donner des armes à tous ses sujets, et, marchant à leur tête, inonder de ses guerriers les États de son vassal. Mais la pensée du malheur et de la ruine de tout un peuple, la crainte surtout du danger que courait son fils, toujours prisonnier du Comte, le firent changer de résolution. Il enjoignit à ses envoyés à Loanda d'interrompre leurs négociations et de se borner à obtenir l'intervention des Hollandais en faveur de la délivrance du Prince royal. Les Hollandais n'avaient garde de négliger une si belle occasion de développer leur influ-

ence ; ils se hâtèrent d'expédier un navire de guerre avec ordre au commandant, de poser au comte de Sogno ou l'ultimatum de rendre la liberté au prince, ou d'éprouver de leur part les plus terribles représailles. Le comte se moqua de ces menaces et fit savoir au capitaine qu'il répondrait dans quelques jours. Sa réponse fut fière et hautaine; montrant au capitaine son armée rangée en bataille : Voyez mes troupes, lui dit-il ; avec de pareils soldats pourrais-je craindre de misérables hérétiques ? Les Hollandais goûtèrent peu cette réponse. Leur dépit retomba sur le roi du Congo, dont les envoyés durent quitter Loanda avec une satisfaction dérisoire.

Vers ce temps-là, un nouveau fléau vint fondre sur le Congo : une nuée de sauterelles ravagea le pays et consomma la ruine des habitants déjà désolés par la guerre —. Don Garzias, attribuant tous ces maux à ses crimes et à ceux de ses prédécesseurs, s'adressa aux missionnaires pour connaître les moyens de conjurer la colère du Ciel. Ceux-ci lui conseillèrent de recourir au Pape et de lui demander, avec le pardon des censures qui pouvaient peser sur la nation, de nouveaux ouvriers évangéliques destinés étendre et à fortifier le règne de Dieu dans les âmes. Les Pères Ange de Valence et Jean-François de Rome furent chargés de cette mission.

Cependant les Capucins, demeurés dans le Sogno, usaient de tout le crédit dont ils jouissaient à la Cour, pour porter le Comte à faire de nouvelles démarches en faveur de la paix. Celui-ci, blessé de l'inutilité de ses premières avances, se montrait peu disposé à engager de nouvelles négociations ; toutefois, la voix de la conscience l'emporta sur celle de l'amour-propre, et il proposa généreusement à son suzerain de cesser des hostilités si préjudiciables au bonheur de leurs sujets. Don Garzias l'eût accepté ; mais les grands du royaume ne voulurent pas y consentir. Le Roi finit par passer outre à leur oppo-

sition et manda aux deux religieux, prêts à se rendre en Europe, de s'arrêter à Pinda pour y traiter de la paix ; il leur remit en même temps des lettres adressées au prince d'Orange et des instructions particulières au sujet de la succession au trône qu'il désirait régler avec l'agrément du Souverain Pontife.

Les Pères Ange et Jean-François quittèrent San-Salvador le 6 Octobre 1646, et arrivèrent, après dix-sept jours de marche, dans la capitale du Sogno. Le Comte les reçut avec joie et se montra disposé à entamer des pourparlers qui produisirent bientôt les effets les plus consolants ; la paix fut conclue et le prince royal rendu à la liberté. Oh ! si les rois et les peuples, prêtant l'oreille aux enseignements de la religion, écoutaient mieux ses conseils et laissaient plus d'action à ses ministres, que de calamités ils éviteraient ! De quels bienfaits, de quelle tranquillité ne jouiraient-ils pas ? .... A l'annonce de ces heureuses nouvelles, le Roi s'empressa de rendre grâces à Dieu d'abord, ensuite aux Pères Capucins ; considérant le retour de son fils, comme une résurrection obtenue par l'intercession de la T. Ste Vierge Marie, il voulut consacrer publiquement son enfant à la Reine du ciel.

Les Portugais avaient repris Loanda. Don Garzias craignit pour ses États le ressentiment de ses anciens alliés, qui ne pouvaient ignorer sa défection et les contrats passés avec les Hollandais. Il envoya donc au gouverneur d'Angola une ambassade composée du Père Dominique Cardozo, jésuite, recteur du collège de San-Salvador, du Père Bonaventure de Sardaigne, capucin, de Don Sébastien Telez Manichine Augua et de Don Sébastien Menesea, grand maître du Palais ; les deux premiers devaient traiter les affaires ecclésiastiques, les deux autres conclure une alliance nouvelle avec les Portugais. Ceux-ci ne consentirent à renouer les relations qu'après réparation des dommages qui leur avaient été causés : ils exigèrent que le Roi leur livrât 900 esclaves,

ou l'équivalent, et leur remit tous ceux qui, fuyant Angola, s'étaient rendus dans le Congo, où ils travaillaient aux mines; il fut stipulé ensuite entre les parties contractantes, que les Pères Capucins auraient à Loanda un hospice pour recevoir leurs religieux qui partaient pour l'Europe, ou qui en revenaient.

Don Garzias ratifia toutes les clauses du traité ; mais, selon la coutume de sa nation, il en remit de jour en jour l'éxécution. Le gouverneur d'Angola, se croyant joué, réunit son armée et déjà il allait entrer dans le Congo, lorsque le P. Bonaventure accourut en toute hâte, sans prendre même les ordres du roi, parvint, par son intervention, à éviter un conflit qui menaçait de dégénérer en une guerre sanglante. Le généreux missionnaire paya son dévouement de sa vie : saisi d'une fièvre violente accompagnée de dyssenterie, il mourut le 14 mai 1649.

Les Pères Jésuites avaient profité des évènements pour venir, à l'abri du drapeau portugais, reprendre, cette même année, leurs travaux dans l'Angola : ils entrèrent peu dans le Congo et se répandirent surtout dans les contrées méridionales, où ils possédaient une station à Kassange, située à environ 200 lieues dans l'intérieur des terres.

Après s'être acquittés de leur pacifique mission auprès du comte de Sogno, les Pères Ange et Jean-François continuèrent leur voyage, et se rendirent d'abord en Hollande pour obtenir les saufs-conduits si désirés. Les États-Généraux, auxquels ils présentèrent leur requête, la trouvèrent juste et raisonnable et ne firent aucune difficulté d'y souscrire. Mais, dans une réunion subséquente et avant que le décret ne fût signé, ces mêmes États revinrent sur leur décision et résolurent de n'accorder aucun permis aux ecclésiastiques, quels qu'ils fussent, qui, pour se rendre au Congo, voudraient passer sur un territoire dépendant des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange usa de toute son influence pour empêcher cette résolution ; ce fut en vain. Il en témoigna son regret aux deux envoyés et leur donna les passeports nécessaires pour sortir de la Hollande. Les missionnaires se dirigèrent alors vers l'Italie, en passant par la France, et arrivèrent, sans encombre, dans la Ville éternelle. Le Souverain Pontife les accueillit avec bienveillance et fixa au 9 Mai 1648 le jour de l'audience. Le Pape était entouré de ses cardinaux et de tous les officiers de sa Maison, lorsque les deux enfants de saint François lui remirent leur lettre de créance et l'acte d'obédience du roi du Congo. Ces deux pièces sont trop belles et trop curieuses pour que nous puissions ne pas les reproduire ici.

« Par ces lettres de créance, signées de ma main et munies de mon sceau royal, je nomme ambassadeurs auprès de Votre Sainteté, les révérends Pères, frère Ange de Valence et frère Jean-François de Rome, prédicateurs capucins et missionnaires apostoliques dans ce royaume du Congo ; je leur confère ma puissance et le pouvoir de parler, de traiter avec Votre Sainteté, comme si je le faisais moi-même et en personne, de tout ce qui concerne le bien et l'utilité de ma couronne et de mon royaume. Qu'on leur accorde donc pleine confiance : ce qu'ils traiteront et concluront avec Votre Sainteté, je l'accepterai comme bien fait, comme stable et efficace. » (1)

Donné au Congo, le 5 octobre 1646.

De Votre Sainteté.

Le fils très obéissant.

LE ROI DON GARZIAS.

L'acte d'obédience était ainsi conçu :

Je promets, de tout cœur, obéissance à Votre Sainteté, ainsi qu'il convient à un fils soumis de la sainte Eglise

(1) Firmum et validum.

Romaine, et je la remercie de la sollicitude avec laquelle Elle a daigné m'envoyer des missionnaires pour évangéliser mes États. Je supplie Votre Sainteté de veiller à ce que ceux qui nous seront envoyés dans la suite, soient choisis parmi les enfants de saint François, de la branche des Capucins ; car, moi et tous mes sujets, nous les estimons et vénérons comme de vrais serviteurs de Dieu. Qu'ils viennent en grand nombre : mon royaume est vaste et on n'y trouve plus que seize prêtres! Cette pénurie est pour mon peuple la source d'un tort considérable. Que Votre Sainteté daigne aussi nous envoyer, avec les ministres du saint Évangile, des évêques qui puissent, au besoin, en consacrer d'autres et ordonner des prêtres. Ce serait un moyen efficace d'affermir la religion et d'assurer son existence. Je demande encore à Votre Sainteté de vouloir nous accorder toutes les grâces et faveurs que mes ambassadeurs sont chargés de vous demander de vive voix ; je n'entre point dans le détail pour ne pas abuser de la patience de Votre Sainteté, que Dieu garde et conserve pour le bien et le bonheur de la Sainte Eglise.

Congo, le 5 octobre 1646.

Le fils soumis de Votre Sainteté
LE ROI DON GARZIAS.

Comme souvenir de cette manifestation solennelle de la piété des Congolais, Innocent X fit frapper une médaille qui représentait le Pape coiffé de la tiare et assis sur son trône, bénissant l'Ambassadeur agenouillé. Au-dessus se lisait l'inscription: *Et Congo agnovit Pastorem.* (1)

Fidèles aux ordres de leur maître, les Ambassadeurs traitèrent avec le Souverain Pontife de l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique au Congo et

(1) Le Congo aussi a reconnu son Pasteur.

demandèrent pour ce pays trois sièges épiscopaux. Leurs désirs ne furent pas entièrement exaucés ; la cour de Rome se contenta de créer trois préfectures apostoliques : l'une pour le Congo, l'autre pour le Matamba et la troisième pour le Micoco (1), où les Missionnaires pénétrèrent quelque temps après.

Le Pape se proposait de sacrer un capucin évêque de San-Salvador ; mais le procureur général de l'Ordre, chargé de désigner un candidat, le supplia de réserver pour d'autres que les siens, les honneurs de l'épiscopat. Le Souverain Pontife ne voulant pas contrarier cette profonde humilité, fit choix d'un prêtre séculier, homme savant et pieux ; le gouvernement espagnol s'opposa à cette élection et lorsqu'il finit par l'accepter, l'évêque nommé se dévouait déjà dans les missions de Perse. C'est ainsi que l'Eglise du Congo demeura veuve de son premier pasteur.

Le 20 Mai de l'année 1648, Innocent X écrivit au roi du Congo pour l'assurer de sa protection et le louer des efforts qu'il faisait pour écarter de ses sujets la contagion de l'hérésie. Les missionnaires ayant fait confectionner une couronne royale destinée à Don Garzias, le Pape la bénit solennellement et, le 3 octobre (1648), la sacrée congrégation de la Propagande délivra l'acte authentique de la cérémonie.

Sans se laisser décourager par son insuccès en Hollande, le Père Ange, dès son arrivée en Italie, s'était occupé de recruter des ouvriers évangéliques et les avait immédiatement dirigés vers le Congo.

Ce fut le 6 mars de l'année 1648, que ces nouveaux missionnaires mirent le pied sur la terre du Sogno. Le Comte se montra enchanté de les voir ; mais, toujours

(1) Annales de la Propagation de la Foi. (Année 1866. Tome XXXVIII).

tourmenté par la défiance, et craignant que les capucins ne fussent des émissaires chargés par le roi d'Espagne de concerter avec Don Garzias la perte de son comté, il leur fit les plus belles propositions, afin de les retenir auprès de lui. Peine inutile ; l'obéissance parlait et les fervents religieux ne pouvaient, pour des considérations humaines, s'empêcher de répondre à sa voix. Malgré les intempéries de la saison, ils se remirent en marche vers la fin d'avril ; le voyage fut des plus pénibles et deux d'entre eux, épuisés par la fatigue, succombèrent en chemin.

Tout affaibli qu'il était, ce renfort tant désiré permit au Préfet apostolique de donner une impulsion plus vive à la prédication de l'Évangile. L'occasion paraissait très favorable, car le prestige des capucins s'était considérablement accru par l'entrée, dans leur Ordre, d'un des frères du Roi. (1) — Ce prince, nommé François, était très pieux et très instruit ; il fut promptement élevé au sacerdoce et travailla avec zèle à la régénération de ses compatriotes, jusqu'à ce que la mort vint trop vite, hélas ! lui ouvrir les portes du ciel, en 1651.



(1) Le Bullaire des Capucins, en rapportant ce fait, avance que François était le frère du roi Antoine. C'est là évidemment une erreur. Comment, en effet, ce prince qui mourut en 1651, aurait-il pu être alors le frère du roi Antoine qui régna de 1663 à 1666 ?

CHAPITRE VII.

Missions dans le Batta et l'Ovando. — La reine Zingha. — Mission infructueuse d'Incussa. — Missions dans le Pemba et le Sundi. — Nouvelle ambassade au Souverain Pontife.

Les Pères Gabriel de Valence et Antoine de Ternelli, munis des pouvoirs du Préfet et des lettres patentes du Roi, se dirigèrent vers le duché de Batta. A peine les populations eurent-elles appris leur marche, que des villages entiers de plusieurs centaines de personnes accoururent à leur rencontre, demandant le Baptême pour leurs enfants, et pour eux les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. A peine pouvaient-ils avancer, entourés qu'ils étaient par la foule avide de les voir, de les entendre. Bien des fois, ils se virent forcés de s'arrêter en pleine campagne, afin de satisfaire aux besoins spirituels de ces pauvres indigènes. Ils arrivèrent enfin à Congo-Batta : là, ils rencontrèrent un prêtre séculier qui y demeurait depuis des années ; brisé par l'âge et les infirmités, il semblait n'attendre le retour des missionnaires que pour recevoir les derniers sacrements et s'en aller au ciel. Le peuple affluait de plus en plus, si bien que les religieux surchargés de besogne trouvaient à peine le temps de réciter leur bréviaire et de prendre, à la dérobée, un peu de nourriture. Ils avaient à travailler des intelligences grossières, auxquelles il fallait répéter cent fois la même chose ; ce n'était là cependant que le moindre mal. Le grand obstacle à la

conversion, de ces tristes populations, se trouvait toujours dans leur immoralité. Les missionnaires s'opposèrent comme un mur d'airain à ce débordement de lubricité et mirent tout en œuvre pour l'arrêter. Vains efforts ! Les habitants de Congo-Batta s'irritèrent contre leurs sauveurs. Plus encore que ses sujets, le duc se plaignit que des étrangers, nouveaux venus, et par conséquent, peu au courant encore des coutumes du pays, voulussent en imposer de nouvelles ; ses plaintes furent accompagnées de menaces, et s'il n'avait craint la disgrâce du Roi, il en serait venu à la violence. Les Capucins tinrent tête à l'orage ; ils redoublèrent leurs jeûnes et leurs prières pour obtenir du Ciel la conversion du prince. Leurs vœux furent exaucés ; le duc reconnut ses torts et revint à Dieu ; mais, hélas ! pour retourner bientôt à ses égarements. Les missionnaires rayonnèrent alors dans les localités voisines, offrant partout la paix et le bonheur ; et cependant dans les campagnes comme dans les villes ils se heurtèrent aux mêmes difficultés.

Tel fut toujours le Congolais : prêt à embrasser le Christianisme, pourvu qu'il puisse le pratiquer à sa guise et tout en conservant ses coutumes nationales. Le ministre de l'Évangile n'éprouvait pas la moindre difficulté à lui inculquer les vérités de la Foi, mais les plus grandes à les fixer dans son cœur. Il n'y a pas, dit le P. Gavazzi, capucin, qui vécut longtemps dans ces régions, il n'y a pas au monde de population plus volage : elle croit aujourd'hui, elle doute demain, ne croit plus le jour suivant et, après trois mois d'instruction, on n'est pas plus avancé que si on n'avait point encore ouvert la bouche. Il eût fallu des prêtres zélés, résidant dans les localités quelque peu considérables, où les fidèles puissent se rendre des endroits circonvoisins pour entendre la parole de Dieu et assister aux saints offices. Mais, qu'était-ce que quinze missionnaires dans un pays qui renfermait plu-

sieurs millions d'habitants ! Les Pères eurent beaucoup à souffrir dans le Batta et, sans la présence des gouverneurs royaux, ils eussent peut-être subi les derniers outrages. On leur adressait les plus sanglants reproches ; on leur disait publiquement que la misère les avait chassés d'Europe et qu'ils étaient venus en Afrique pour y trouver de quoi vivre. Tous ceux que l'on mettait à leur service étaient des fripons, et si le Préfet apostolique leur envoyait quelque chose, ils n'en recevaient pas la moitié.

Au sein de ces difficultés, ils eurent encore un grave démêlé avec le Curé de la ville, nommé par le vicaire-général de San-Salvador. Ce prêtre séculier se scandalisa de ce que les capucins administraient les sacrements sans exiger de rétribution, ou, comme il disait, « sans reconnaissance ». Le désintéressement des religieux nuisait à ses propres intérêts ; aussi les pria-t-il de s'abstenir dorénavant des fonctions du saint ministère. Comme cette simple recommandation n'avait ni arrêté l'épanchement de leur zèle, ni paralysé la confiance du peuple qui recourait à eux, il leur en fit une défense formelle. Ce conflit de juridiction fut porté devant la Cour de Rome et, le 6 mai 1653, la sacrée congrégation de la Propagande renouvela et confirma les décrets antérieurs qui statuaient que les Missionnaires, tout en ayant juridiction dans le royaume entier, ne pouvaient cependant user de leurs pouvoirs et administrer les sacrements, dans un rayon de 5 lieues autour des paroisses, sans la permission des curés.

Les Pères Bonaventure de Cagliari (ou Carriglia) et François Veas, partirent pour le pays d'Ovando. Cette vaste province, qui formait autrefois un royaume, était alors réunie au Congo. Le Gouverneur, assez mal disposé à l'égard des missionnaires, les logea dans une misérable cabane, et attendit jusqu'au soir avant de leur envoyer un modeste souper qui consistait en deux rats rôtis et quelques légumes à moitié cuits.

L'Ovando se disait chrétien : pour donner une idée de sa piété, il suffira de dire que dans toute l'étendue de son territoire (1), on pratiquait ouvertement les plus grossières superstitions, et qu'on n'aurait su y trouver un seul homme qui fût marié selon les lois ecclésiastiques. Chaque maison était un sérail rempli de femmes et d'enfants illégitimes dont le chef de famille ne prenait aucun soin. Le comte d'Ovando avait, pour sa part, deux cents concubines.

On solennisait un sacrifice profane dans la résidence comtale, précisément au moment de l'arrivée des Pères Capucins. Ils profitèrent de cette occasion pour flétrir ces abus criminels ; les jours suivants, ils montrèrent au peuple dans un langage énergique, et le triste état où il croupissait, et son ingratitude envers la divine Bonté qui ne cessait de le combler de ses faveurs, alors que sa vie désordonnée ne méritait que des châtiments. Ces discours étonnèrent d'abord les auditeurs, mais bientôt quelques-uns d'entre eux, ouvrant les yeux à la lumière, se repentirent de leurs fautes, et donnèrent des signes non équivoques de conversion. En peu de jours les missionnaires purent baptiser 400 personnes, y compris les enfants. Ce n'était là cependant que le petit nombre ; la masse des habitants se moquaient des prédicateurs et tournaient leur enseignement en ridicule. En présence de cette opposition, les apôtres de Jésus-Christ songèrent à confier à une terre moins aride la semence de l'Évangile et se répandirent dans les villages voisins. En entrant dans une de ces localités, le P. François Veas aperçoit les apprêts d'une cérémonie païenne et, transporté de zèle, se met à briser les simulacres du démon; des indigènes dissimulés dans un bosquet le remarquent et s'élancent, prêts à venger l'outrage fait à leurs divinités.

(1) Environ 80 lieues de longueur.

Déjà les bras sont levés et le Père François, à genoux, offre à Dieu sa vie pour le salut de ces âmes égarées. Tout à coup, par une permission spéciale de la Providence, les armes tombent et les idolâtres se retirent en se bornant à insulter le missionnaire. Celui-ci comprit alors qu'un zèle outré n'est pas le meilleur, et se contenta de prêcher sans toucher aux idoles. Ceux des habitants qui, après avoir reçu le baptême, étaient retombés dans la superstition, rentrèrent dans le giron de l'Eglise ; les païens, entraînés par cet exemple, demandèrent, à leur tour, le sacrement régénérateur, et bientôt cette localité et celles du voisinage furent entièrement converties.

La moisson levait riche et abondante, lorsqu'une guerre éclata entre le comte d'Ovando et la reine Zingha. Le comte, trop faible pour résister, recourut à Dieu, déplora ses fautes et marcha contre ses ennemis, qui étaient plutôt les vengeurs de la justice divine. Il perdit la bataille et la vie. La ville capitale se trouvant découverte et exposée à tous les coups des sauvages vainqueurs, les Pères Capucins se retirèrent dans l'église pour y être immolés aux pieds des saints autels. Il y attendirent la mort pendant trois jours ; enfin, un détachement de guerriers pénètre dans la ville, s'empare des religieux, les charge de chaînes et les conduisent devant leur reine, dont la cruauté trop connue, semblait ne leur réserver que le dernier supplice. O merveille ! cette femme les reçoit avec bonté et leur parle de religion.

Arrêtons-nous quelque peu, afin de donner quelques détails sur ce personnage, un des plus curieux et des plus caractéristiques de tous ceux qui parurent sur un trône de l'Afrique équatoriale

La reine Zingha, ou N'Zingha, descendait du chef des Goaches qui avaient envahi et ravagé le Congo, sous le règne d'Alvare I. Unissant à de grandes qualités une indomptable énergie, elle avait reçu le baptême alors



La reine Anne Zingha baptisée en 1622.

que son frère, roi de Matamba, l'avait envoyée, après une guerre insensée, traiter de la paix avec le gouverneur d'Angola. La vice-reine l'avait tenue sur les fonts sacrés et de son nom l'avait appelée Anne. Le roi de Matamba, lui aussi, témoigna à cette époque le désir d'embrasser le christianisme ; mais, comme on lui avait envoyé pour le préparer Don Denis de Feria, prêtre indigène, il le repoussa avec mépris, en disant que jamais il ne se courberait devant le fils d'un de ses esclaves. De crainte que ce refus ne fut pris comme un affront par le vice-roi, il se hâta de lui envoyer (1625) ses deux sœurs Cambi et Fungi pour les faire instruire dans la Foi. Ces deux princesses goûtèrent les vérités religieuses et furent bientôt régénérées dans les eaux baptismales. Cambi prit le nom de Dona Barbara de Sylva, et Fungi, celui de Dona Garzia Ferreja qui étaient ceux de leurs marraines.

Les Portugais espérant que les trois sœurs, maintenant chrétiennes, pourraient maintenir leur frère dans le respect des traités, les comblèrent de présents, afin de se concilier leur estime et leur reconnaissance.



Audience du vice-roi d'Angola à la reine Anne Zingha.

Vains calculs ! Le roi de Matamba ne tarda pas à donner des preuves de la versatilité de son caractère : il commença par faire des courses sur le territoire des Portugais et finit par leur déclarer la guerre. Trois défaites successives l'obligèrent de fuir dans une île du Coanza, où il mourut empoisonné par ses sujets. Zingha fut toujonrs soupçonnée d'avoir trempé dans ce meurtre, pour venger son fils assassiné par ordre du Roi. A peine celui-ci eût-il expiré dans les convulsions de l'agonie que Zingha se rendit à Cabazzo ; là, oubliant son caractère de chrétienne, elle lâcha la bride à ses passions, fit périr

tous les prétendants à la couronne et la ceignit elle-même sous prétexte de la conserver à son neveu, trop jeune encore pour régner.

Ce rejeton royal lui portait ombrage et troublait son repos. Elle tenta tous les moyens pour l'attirer auprès d'elle ; mais Giague, gouverneur du prince, tremblant pour la vie de son pupille, déjoua heureusement toutes les ruses. Zingha poussa l'astuce jusqu'à offrir sa main au gouverneur et, après des refus répétés, finit par triompher de ses répugnances ; elle l'épousa publiquement et avec une pompe inusitée. Aussitôt maîtresse du neveu, qu'elle croyait son rival, elle le fit disparaître. Giague, pressentant le sort qui lui était réservé, se déroba par la fuite à une mort certaine.

Pour plaire à son peuple, ennemi acharné du nom chrétien, Zingha ne craignit pas de brûler de l'encens devant les idoles et d'offrir, en leur honneur, des sacrifices humains. Ces cruautés la rendirent odieuse à ses propres sujets qui, dominés par la terreur, n'osaient cependant ni se plaindre, ni se révolter. Zingha, débarrassée de ses soucis et voyant son pouvoir affermi, songea à reconquérir sur les Portugais les domaines enlevés à ses ancêtres. Pour réussir dans ce dessein, elle appela à son aide les Goaches répandus à l'Orient de Matamba, embrassa le culte de ce peuple féroce, dont elle captiva si bien les bonnes grâces qu'il finit par la reconnaître comme sa souveraine et chef de son infâme religion. Et l'on vit Zingha, malgré la répugnance instinctive qu'elle éprouvait pour la chair humaine, boire à longs traits le sang fumant de ses victimes.

La guerre avec les Portugais ne lui fut pas heureuse ; ceux-ci pour diviser ses forces, fomentèrent des troubles parmi ses sujets et reconnurent, comme roi de Dango, un de ses vassaux révoltés. Une suite de revers amollirent le cœur de cette femme intraitable qui, pour donner de

l'occupation à ses guerriers, avait envahi l'Ovando. C'est alors que les Pères Bonaventure et François furent arrêtés, avec un prêtre indigène, Don Calixte Zelote, leur interprète. Ils furent quinze jours avant d'obtenir une audience de la reine. Les soldats n'osèrent toutefois les molester à cause des ordres rigoureux donnés par Zingha en leur faveur ; mais ils feignirent de croire que Don Zélote n'était pas prêtre et qu'ils pouvaient, en conséquence, en disposer à leur gré. Ils lui firent subir les plus plus grands outrages, lui arrachèrent les deux dents de devant, selon la coutume de leur secte, le marquèrent d'un fer rouge, comme un esclave et l'emmenèrent dans le camp pour se repaître de sa chair. Ce bon prêtre endura ces tourments de grand cœur, heureux de pouvoir souffrir pour le nom de Jésus.

Introduits enfin en présence de la Reine et reçus par elle avec beaucoup de bonté, les Pères se plaignirent de l'enlèvement d'un compagnon, qui leur était si nécessaire. Zingha ordonna aussitôt de le chercher ; mais les ravisseurs avaient si bien caché leur proie, qu'il fut impossible de la retrouver. Les Pères alors le crurent déjà immolé et le pleurèrent amèrement. Dans une seconde audience, ils renouvelèrent leurs plaintes au sujet des dommages qu'on leur avait causés, et prirent de là occasion de montrer à la Reine le triste état où elle s'était laissée entraîner, malgré les lumières divines qui l'avaient éclairée.

Vivement touchée, Zingha s'écria, en poussant un profond soupir : « O mes Pères ! que Dieu ait pitié d'une princesse, offensée dans ce qu'elle a de plus cher ; c'est par la faute d'autrui que vous me voyez réduite à une aussi déplorable situation. Sans d'injustes procédés, je n'y serais pas ; je ne vivrais pas dans des peines intérieures inexprimables ; éloignée de mon Dieu dont je ressens les reproches continuels et qui ne cesse de m'attirer à Lui. Ayez compassion de moi ; on m'a enlevé mes États, mon

royaume, et l'on me force encore de perdre mon âme. Je vois bien que je suis hors du bon chemin et il faut que je persévère dans mon égarement si je ne veux pas devenir l'objet du mépris de mes peuples ; il faut que j'y demeure jusqu'à ce que les usurpateurs m'aient rendu ce qu'ils m'ont enlevé. Considérez vous-mêmes combien je suis malheureuse de passer ma vie dans le carnage et dans le tumulte des armes ; priez pour moi ce Dieu qui connaît les sentiments de mon cœur, afin qu'il brise les chaînes dont je suis chargée et que je ne saurais rompre moi-même. En ce cas, je promets à la divine Majesté de vous donner toutes les facilités que vous désirerez pour travailler à la conversion de mes peuples, et de vous aider moi-même de tout mon pouvoir. » — Elle ne put achever ce discours sans verser des larmes ; larmes bien rares dans ces cœurs barbares, mais qui prouvaient l'action de la grâce dans l'âme de cette princesse Le Père Bonaventure l'exhorta, en termes pressants, à ne pas étouffer ces bons sentiments et à suivre généreusement l'inspiration divine.

Peu de temps après, on offrit aux défunts le sacrifice appelé *le Tombo*. Parmi les victimes emmenées pour l'immolation, la reine reconnut Don Calixte, qu'elle avait vu autrefois à Loanda ; aussitôt, elle ordonna de le délivrer et de châtier sévèrement les ravisseurs. Elle fit rendre aux religieux ce qui leur avait été enlevé et leur permit de retourner à San-Salvador. Au départ, elle voulut les combler de riches présents, mais les pauvres enfants de saint François les refusèrent avec humilité. La reine dit alors à ses courtisans qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'estimer des hommes aussi désintéressés, qui ne songeaient qu'à sauver les âmes. Pleine de vénération pour leur vertu, elle se recommanda à leurs prières et les chargea d'assurer le Souverain Pontife que, dès qu'elle aurait recouvré son royaume, elle s'empres-

serait d'embrasser genéreusement la Foi catholique et d'appeler auprès d'elle des missionnaires capucins. Elle tint parole, comme nous le verrons dans la suite.

Les deux Pères arrivèrent à San-Salvador, les jambes tellement déchirées par les épines et les roseaux, dont la route était couverte, qu'ils furent longtemps à se guérir. Après quatre mois d'une inaction bien cruelle pour eux, et sans attendre une cicatrisation complète, ils se rendirent dans le marquisat d'Incussa, éloigné de San-Salvador d'environ 40 lieues ; ils arrivèrent dans la capitale (Incussa), le 30 décembre 1649. Ils espéraient trouver au moins quelques étincelles de foi dans ces populations qui se disaient chrétiennes ; ils ne rencontrèrent qu'un affreux mélange de superstitions et d'immoralité toutes païennes. Loin de reconnaître ses torts, ce peuple aveuglé prétendait même qu'on lui pardonnât ses misères et ses turpitudes en considération de ce qu'il daignait s'appeler catholique. Les missionnaires s'aperçurent bien vite que l'entreprise surpassait leurs forces, et qu'un miracle de la grâce pouvait seul toucher ces cœurs pervertis ; ils tâchèrent de l'obtenir par leurs prières et leurs macérations.

Le marquis affichait extérieurement de bons sentiments, mais il était, au fond, très corrompu et très attaché aux idoles. Les nobles et tous les habitants de la ville se joignirent à lui pour recevoir honorablement les Pères Capucins ; ils admirèrent leur vie austère et leur entier détachement. Là toutefois se borna leur vénération. Pressés de changer de vie, ils se rirent des missionnaires, et lorsque ceux-ci voulurent détruire les idoles, ils s'y opposèrent avec énergie. Deux des religieux faillirent même payer de leur vie les démarches qu'ils avaient faites pour renverser de fausses divinités.

Le P. Bonaventure se rendit immédiatement à la cour de Congo pour obtenir le renouvellement des édits

abolissant l'idolâtrie. Il tomba malade et fut remplacé par le P. Joseph de Fernambouc qui arriva muni de lettres royales. Les apôtres de Jésus-Christ purent dès lors abattre les idoles, sans néanmoins les faire sortir de ces cœurs endurcis.

Vers cette époque, le P. Antoine Tervelli fut envoyé par le Préfet apostolique dans le duché de Sundi. En s'y rendant il passa par Matari, vaste domaine appartenant à une dame très pieuse et parente du roi. Instruite dans la foi par le Père Antoine-Marie de Montpradon, cette princesse conservait pour les Pères Capucins la plus profonde estime. Aussi reçut-elle celui-ci comme un envoyé du ciel : souvent elle l'envoyait chercher, désireuse de lui ouvrir sa conscience et de l'entendre parler de Dieu. C'était une bien douce consolation pour le cœur d'un prêtre de rencontrer, dans ces terres désolées, une fleur aussi belle. Le Père Antoine eut désiré la cultiver avec soin, mais l'obéissance l'appelait ailleurs ; et malgré les supplications de la fervente chrétienne, il reprit le chemin de Sundi. Il y trouva deux de ses confrères, et à peine avait-il travaillé avec eux l'espace de deux mois, qu'il reçut l'ordre de se rendre à Incussa, pour remplacer le P. Gabriel, moissonné par la mort.

Arrivé dans sa nouvelle résidence, le P. Antoine s'aperçut que son compagnon, le P. Joseph, s'était appliqué avec tant de succès à l'étude de la langue du pays qu'il la parlait dans la perfection ; il s'y adonna à son tour, et fit des progrès si considérables qu'il composa une grammaire et un dictionnaire congolais-espagnol, dont on conserve à Rome, un exemplaire manuscrit dans les archives de la congrégation de la Propagande. La connaissance de la langue n'était cependant pour ces fervents missionnaires qu'un moyen de communiquer plus aisément avec les âmes, de les instruire, de les toucher. Ils s'efforcèrent donc de porter la lumière dans les intelli-

gences et de jeter dans les cœurs les premières semences de la moralité. Leurs efforts furent inutiles ; du peu de personnes qu'ils convertirent, onze à peine persévérèrent.

Les Pères François et Jérôme travaillaient dans le Pemba. Située à une quarantaine de lieues de San-Salvador, cette province, l'une des plus chrétiennes du royaume, avait conservé dans son intégrité le dépôt de la Foi qui lui fut confié par les premiers apôtres du Congo. Les ouvriers évangéliques y étaient puissamment secondés par Don Alvare, frère du roi Don Garzias II, qui lui avait donné, avec le gouvernement de cette province, le titre de marquis.

Alvare gouvernait ses sujets en véritable prince chrétien, rendant une exacte justice, faisant exécuter les lois et donnant lui-même un exemple continuel des plus solides vertus. Ce qui lui tenait surtout à cœur, c'était l'éducation de l'enfance et de la jeunesse ; conformément aux intentions du roi, son frère, il avait fait publier des édits rigoureux obligeant tous les parents à envoyer leurs enfants aux écoles des missionnaires. Là, ces jeunes plantes, espérance de la sainte Église dans ces lointaines contrées, étaient élevées avec le plus grand soin. La religion, les lettres, les bonnes mœurs et cette politesse qui sied si bien aux personnes chrétiennes, formaient le programme de l'enseignement.

Les missionnaires ne pouvaient suffire à tous ces travaux. Le P. Préfet, exactement averti de tout ce qui se passait, jugea convenable de leur fournir du renfort ; il rappela d'Incussa les Pères Antoine et Joseph et les envoya dans le Pemba. Les nouveaux venus s'occupèrent surtout des congrégations et recueillirent des fruits abondants de salut. La profonde connaissance qu'ils avaient des idiomes du pays les désigna pour les missions de l'Imbuilla et de l'Imbuella, provinces également très

catholiques et qui demandaient avec instance des guides et des pasteurs.

Demeurés seuls dans le Pemba, les Pères François et Jérôme ne purent résister longtemps: le P. Jérôme tomba malade et mourut ; cette perte causa à son compagnon une si vive douleur, que lui-même se vit bientôt réduit à l'extrémité ; il se remit en apparence, et cachant le mal dont il souffrait, il reprit ses prédications. Mais si l'énergie peut beaucoup, elle ne peut cependant opérer des miracles; le Père François, brisé par la fatigue, succomba à son tour, regretté de tout le monde.

Le Sundi, vaste province érigée en duché, se trouve sur les confins du royaume, à une distance de 100 lieues de la capitale. Limitrophe des pays idolâtres, elle était tout imprégnée de l'esprit du paganisme. Les Pères Bonaventure de Sorrento et Jérôme de Montesarchio, chargés de cultiver ce champ désolé, se mirent résolument en route. En l'absence du Duc, qui s'était rendu au-delà du Faïre, ils furent parfaitement reçus par la Duchesse ; cette dame, très pieuse, leur donna, avec le terrain, les permissions nécessaires pour construire une église, un couvent et exercer le saint ministère.

Fort de cet appui, le P. Bonaventure se met en devoir de briser les idoles ; mais en dépit des rescrits royaux, les païens fondent sur lui, le chargent de coups et le traînent couvert de blessures sur les épines, les pierres, les troncs d'arbre, ils l'accablent d'injures pendant que le vaillant confesseur bénit Dieu du plus profond de son âme. Le P. Bonaventure avoua depuis, qu'il goûta durant ce cruel supplice les joies les plus douces de sa vie. Il avait d'ailleurs déjà enduré ces tortures à Banza, bourgade du même duché, lorsque, voulant renverser les fausses divinités, les gardiens de ces idoles l'avaient garrotté, battu, traîné et laissé à demi-mort, baignant dans son sang. Tandis que le généreux athlète livrait à

l'enfer ces pénibles et périlleux combats, il fut rappelé à San-Salvador par le Roi lui-même, qui l'avait choisi comme ambassadeur auprès du Souverain Pontife. Au départ du Père Bonaventure, le P. Séraphin de Cortone prit soin de la mission. Ce ne fut pas pour longtemps ; le P. Préfet l'ayant chargé de traiter certaines affaires à Loanda, lui substitua le P. Bonaventure de Correglia.



CHAPITRE VIII.

Persécutions dans le Sonho. — Arrivée de quarante-cinq Capucins. — Conflit avec le roi. — Persécution violente. — Don Garzias se réconcilie avec l'Église ; son couronnement au nom du Souverain Pontife. — Progrès de la religion. — Jubilé. —Nouvelle persécution. — Apostasie d'Alvare. — Mort du Roi. — Missions du Loango et du Micoco.

De sombres nuages s'étaient levés sur le comté de Sogno : le Comte avait de nouveau déclaré la guerre à son suzerain et considérant les enfants de saint François comme des émissaires du Roi, il les tenait en suspicion ; le peuple partageait les injustes préventions de son maître. Celui-ci, aveuglé par la passion, osa se livrer à de telles violences contre les missionnaires, que leur supérieur, après la célébration de la sainte messe et encore revêtu des ornements sacrés, excommunia publiquement le persécuteur. Ce malheureux répondit par un décret qui déclarait les Capucins perturbateurs du repos public et défendait, sous des peines très-graves, soit d'entrer dans leurs églises ou leurs couvents, soit d'avoir le moindre rapport avec eux. Il n'en fallut pas davantage pour que le peuple abandonnât lâchement ceux qui, durant des années, s'étaient montrés des bienfaiteurs dévoués.

Le Comte finit cependant par se rendre aux vives remontrances de son frère Don Chrysostôme ; il vint à la porte de l'église, se jeta aux pieds du Père Jean-Marie de Pavie et lui demanda l'absolution des censures. Le bon

Religieux la lui accorda de grand cœur, l'embrassa tendrement et l'introduisit dans le sanctuaire, mais il ne put l'amener à se confesser et à renvoyer ses concubines ; le coupable mourut impénitent. On voulut néanmoins l'inhumer dans le tombeau de ses ancêtres, qui étaient tous morts en chrétiens; les Capucins s'y opposèrent conformément aux règles canoniques ; de là, nouveaux conflits plus vifs, plus ardents et les Religieux furent bien près d'être expulsés du pays. Il y avait encore à la Cour quelques seigneurs que la passion n'aveuglait pas ; ceux-ci pour ne pas envenimer davantage une situation déjà si tendue, résolurent de descendre le cadavre dans le caveau de famille, sans aucune cérémonie religieuse et les Missionnaires, choisissant le moindre mal, feignirent ne pas s'en apercevoir.

Le prince de Sylva fut élu comte de Sogno ; c'était un excellent catholique : il se servit de l'influence des Pères Capucins pour faire la paix avec le Roi et s'efforça de réparer les maux occasionnés par son prédécesseur. Malheureusement la passion l'entraîna dans la suite ; il chassa sa femme légitime et donna de grands scandales à ses sujets. La grâce toutefois lui désilla les yeux et il expira réconcilié avec Dieu.

Les rangs des ouvriers évangéliques s'étaient éclaircis ; le P. Jean-François de Valence, nommé préfet apostolique du Congo (1), vint combler les vides, après avoir terminé à Rome la mission dont l'avait chargé Don Garzias II. Il aborda à Pinda, le 29 juin 1651, avec quarante-cinq de ses frères prêts à se dévouer aux plus pénibles travaux. (2). Le Préfet pria trois de ses compa-

(1) Le P. Bonaventure d'Alesso, chargé de prêcher la foi en Abyssinie, mourut en chemin dans l'île ou dans la ville de San-Salvador en l'année 1651. (Bullaire des Capucins.)

(2) La Belgique comptait un de ses enfants parmi ces vaillants religieux, le Père Erasme de Furnes. Quoique rongé par un affreux

gnons, dès moins fatigués, de le devancer à San-Salvador; le Père Janvier de Nole, alors vice-préfet de la mission, de résidence en cette ville, les présenta au Roi, qui les reçut avec distinction et les remercia de tout le bien qu'ils faisaient à sa personne et à son peuple.

L'horizon était sans nuages et les missionnaires croyaient jouir d'un calme profond, après avoir triomphé des tempêtes de l'Océan. Ils reconnurent bientôt, par une triste expérience, que les vagues de la mer sont moins redoutables que les fluctuations d'un peuple sans caractère. Des envieux répandirent le bruit que ces nombreux capucins étaient simplement des soldats travestis chargés, par le roi d'Espagne, d'exciter une révolte et de détrôner leur Souverain. Ils publiaient des lettres, prétendûment écrites par des gouverneurs de places éloignées, et qui annonçaient que des blancs, étrangers au Portugal, avaient pénétré chez eux sous le voile du négoce, mais en réalité pour décrier le Roi et sa conduite,.... etc.

Ces impostures grossières et sans fondement ne laissèrent pas d'alarmer Don Garzias. Sous prétexte d'audience, il appela les trois missionnaires, les interrogea comme des accusés et les fit fouiller minutieusement. Les nombreux ballots apportés par les enfants de saint François et qui renfermaient des ornements sacrés, des tableaux, des habits religieux, et même les présents pontificaux destinés au Roi, à la Reine et aux Princes furent séquestrés. Pour fuir l'oisiveté et occuper leurs loisirs, les Pères Capucins se mirent à creuser une citerne ; on prétendit aussitôt que c'était pour y cacher de la poudre, et la surveillance devint plus active.

---

cancer, ce véritable enfant de saint François, ne laissa pas de s'adonner au saint ministère. Il eut le bonheur d'enfanter six cents idolâtres à la vie de la grâce et mourut à Sogno, le 14 juillet 1655, à l'âge de soixante ans, après en avoir passé trente-huit en religion.

Prévenu de ce qui se passait, le Préfet annonça au Roi sa prochaine arrivée ; celui-ci lui fit répondre qu'il le recevrait à l'ordinaire et lui accorderait une audience publique, à condition qu'il la demandât en termes nouveaux et plus obséquieux. On conseilla au P. Jean-François de ne pas souscrire à ces exigences, puisque, chargé de couronner le Roi au nom du Souverain Pontife, il était revêtu d'un caractère qui approchait de celui d'un nonce apostolique. Des négociations furent entamées sur ce pied et après avoir opposé beaucoup de difficultés, le Roi finit par céder. Il reçut le Préfet dans sa capitale avec tous les honneurs dus à son rang, et lui accorda audience le même jour ; mais, contre les usages observés jusqu'alors, il le reçut seul devant quelques familiers. Cette conduite révélait dans le Souverain, ou d'injustes préventions, ou des desseins dont il désirait avoir peu de témoins. Le Préfet lui exposa les sentiments d'affection que le Souverain Pontife nourrissait pour sa personne royale, et l'assura de sa disposition à l'obliger en toutes circonstances. Il lui annonça ensuite l'envoi de la couronne bénite par le Pape, qui l'avait chargé de la lui mettre sur la tête ; couronnement destiné à donner au roi du Congo un rang distingué parmi tous les monarques chrétiens. Il lui tendit ensuite le bref pontifical. Don Garzias le reçut avec respect, l'ouvrit, se le fit lire et interpréter immédiatement. Dès qu'il s'aperçut que le Pape se contentait de le reconnaître comme roi du Congo, sans résoudre la question de l'hérédité, il entra dans une violente colère, s'en prit à son envoyé à Rome et le traita de traître et d'ingrat. Le Préfet supporta ces invectives avec calme et s'efforça de lui faire comprendre que le Pape ne pouvait en ce moment toucher aux lois fondamentales du pays, qu'il agirait plus tard dans la plénitude de sa puissance, quand le royaume serait converti et aurait donné des preuves de sa fidélité. — « Je n'ai aucun besoin du Pape, s'écria le Roi, je connais

mes forces et donnerai le trône à mes enfants. » — Puis tournant le dos au Préfet, il le chassa.

Jusque-là bon chrétien, Don Garzias, pour se venger du Souverain Pontife, se livra à tous les excès : il rappela les devins, releva les idoles, et fit périr les prétendants à la couronne. Sa colère tomba surtout sur les Capucins à qui il défendit de prêcher dans ses États. Les pauvres Religieux en furent bientôt réduits à vivre de quelques aumônes que leur passaient des marchands portugais établis à San-Salvador, et encore de quelles précautions ceux-ci devaient-ils user pour ne pas s'attirer de mauvais traitements ! Les méchants profitèrent de ces conjonctures favorables à leurs desseins et répandirent avec plus d'ardeur leurs infernales calomnies.

Un événement prodigieux vint tout à coup sauver une situation qui paraissait désespérée. Le feu prit au palais royal, et tandis que tout ce qu'il renfermait devenait la proie des flammes, les ballots apportés par les missionnaires échappèrent seuls à l'incendie. Un officier chrétien profita de ce fait étonnant pour représenter au Roi que sa conduite envers les envoyés du Ciel, lui attirerait inévitablement de nouvelles calamités ; il lui rappela la terrible prédiction que le P. Jean Paina, de la Compagnie de Jésus, lui avait faite dans un sermon ; « O Roi, ô roi du Congo, quels malheurs, quels châtiments pendent sur ta tête! Le temps viendra, le temps est proche !..... Ils tomberont sur la tête du fils en punition des crimes du père..... Ton fils perdra le sceptre, la couronne et la vie dans une bataille !..... » A ces paroles, Don Garzias ouvrit les yeux, reconnut ses torts et consentit à les réparer. Il fut convenu que les Pères demanderaient une seconde audience ; le Roi les reçut avec les plus grands honneurs, les combla d'éloges et leur rendit, avec la liberté, tous les objets qu'on leur avait enlevés. Bien plus, il leur promit sa protection, jura de demeurer toujours fidèle à sa parole et, comme

gage de ses résolutions, il renversa les idoles et se réconcilia avec l'Église.

Une nuée de sauterelles vint bientôt dévaster le pays ; le peuple vit, dans cette calamité, le châtiment de l'apostasie du Roi. Pour conjurer le fléau, les prêtres séculiers et réguliers se réunirent et ordonnèrent des processions durant trois jours. Le Roi, recouvert d'un habit de pénitence, marchait en tête de ses sujets et par sa ferveur excitait la piété des moins dévots. Jamais on ne vit pareille foule recevoir les sacrements avec des sentiments aussi vifs de contrition. Le quatrième jour, un autel fut dressé au milieu de la grande place, et après la messe le P. Janvier de Nole, en l'absence du Préfet apostolique, donna aux fidèles présents et à tout le royaume, la bénédiction papale dans les formes prescrites par la liturgie. La cérémonie terminée, on conduisit le Roi à l'église des Capucins, où le même Père lui mit solennellement, au nom de Sa Sainteté, la couronne sur la tête. Le chant du *Te Deum* vint enfin réjouir tous les cœurs et les décharges d'artillerie annoncèrent au loin l'allégresse générale.

Les sauterelles avaient disparu et en reconnaissance de cette faveur céleste, le Roi fit publier un édit ordonnant de recevoir partout avec respect et de professer uniquement la doctrine enseignée par les Pères Capucins. Il prescrivit, en outre, à tous les gouverneurs de provinces, villes, bourgs et villages, d'appuyer les missionnaires de tout leur pouvoir, de les protéger et de leur fournir ce dont ils auraient besoin.

La défection du Roi avait entraîné bien des âmes, et l'idolâtrie sembla renaître de son tombeau. Le zèle des enfants de saint François, appuyé sur l'édit royal, opéra des merveilles, et ce peuple mobile se sépara de nouveau des fausses divinités pour s'incliner devant la croix de Jésus-Christ.

On apprit sur ces entrefaites, l'arrivée de nouveaux

missionnaires (1) (février 1652), sous la conduite du P. Hyacinthe de Vetralla, nommé préfet apostolique du Congo. Cette nomination, à laquelle personne ne s'attendait, causa naturellement une certaine émotion. Pour comprendre cette substitution, il nous faut remonter à l'année 1649 et suivre le P. Bonaventure de Sorrento dans la mission que lui avait confié Don Garzias.

Le zélé religieux, arrivé à Rome le 8 Juin 1650, était porteur de trois lettres : des deux premières écrites par le monarque congolais, l'une était adressée au Pape, l'autre au Ministre général des Capucins ; la troisième émanait du roi de Micoco qui, à son tour, réclamait des missionnaires.

Dans sa lettre au Pape, Don Garzias, après l'avoir remercié de ses bienfaits, le priait instamment d'accorder à tout son royaume, la grâce du jubilé, d'envoyer au Congo un évêque, accompagné de nombreux religieux et enfin de nommer un agent, chargé de soutenir en cour de Rome, les intérêts de ses sujets. Reçu immédiatement en audience par le Pape Innocent X, le P. Bonaventure lui exposa en détail l'état de la religion dans le Congo (il ignorait encore l'apostasie et la conversion du Roi) ; le Souverain Pontife en fut très satisfait et, par un Bref du 14 janvier 1651, il notifia à Don Garzias la nomination de Jérôme Lanovius, comme agent du Congo auprès de la curie romaine, et lui annonça, en expédiant la bulle du Jubilé, un renfort d'ouvriers évangéliques destinés à prêcher partout.

Le P. Bonaventure s'était offert de porter la Foi dans

(1) Parmi eux se trouvait un Belge : le Fr. Gilles, d'Anvers. Ce fervent religieux fournit en peu de temps une longue carrière. Une fièvre violente le réduisit à l'extrémité ; onze fois, le médecin lui ouvrit les veines, sans pouvoir recueillir une goutte de sang. Le Frère Gilles comprit alors que sa fin était proche ; il se prépara au suprême passage et mourut pieusement à San-Salvador.

les États du Micoco ; son offre agréée, il avait été nommé préfet apostolique de cette nouvelle mission, et le P. Ange de Valence, ayant reçu une autre destination, fut remplacé par le P. Hyacinthe de Vetralla.

Ravi de l'arrivée du P. Hyacinthe qu'il tenait en haute estime, le Roi ordonna aussitôt de donner une largeur de dix pieds à tous les chemins par où devaient passer les missionnaires ; et il écrivit au duc de Bamba, pour lui recommander de recevoir le Préfet apostolique avec les plus grands honneurs. Le duc, à la tête de cinq cents cavaliers, s'avança à la rencontre du P. Hyacinthe jusqu'aux rives du *Lusum* ; là, il fit promptement dresser, avec quelques branches d'arbres, un modeste abri, sous lequel le ministre du Dieu vivant offrit le St-Sacrifice : c'était le jour de la Visitation de la T. Ste Vierge. Sept jours après, le Père, quelque peu remis de la fièvre qui le tourmentait, reprit le chemin de San-Savaldor ; le Duc lui donna une garde et les vivres nécessaires au voyage. A quatre journées de Bamba, le second fils du Roi attendait, avec une escorte, les enfants de St François, pour les conduire à la capitale. Parvenue à trois milles de San-Salvador, la petite troupe s'arrêta : les habitants vinrent en foule saluer le Préfet, et le Roi lui-même apparut bientôt, suivi de toute sa Cour ; pénétré de respect, il embrassa trois fois le délégué du Pape. L'entrée en ville se fit au son des cloches, de la musique et des cris de joie de la population entière.

Le P. Hyacinthe apportait avec lui les lettres qui l'établissaient préfet apostolique ; il offrit au P. Janvier de Nole de se démettre, en sa faveur, de ces importantes fonctions ; celui-ci refusa humblement, et d'un commun accord, ils décidèrent que le P. Hyacinthe, la *persona grata* du Roi, resterait au Congo, tandis que le P. Janvier qui, depuis les derniers conflits, n'avait pu récupérer les affections royales, se rendrait à Angola. Le P. Hyacinthe, se trouvant trop accablé par la maladie, pour

sortir de son couvent, le Roi vint l'y visiter avec sa Cour et cette visite tint lieu d'audience publique. Sans se lever de sa pauvre couche, le Père lui remit le Bref pontifical : le Roi le reçut à genoux, le baisa respectueusement et le porta à son front. Dès qu'il en eut pris connaissance, il ne put retenir ses larmes : oui, s'écria-t-il, le Pape est véritablement mon Père, puisque, après les crimes énormes dont je m'étais souillé, il me traite encore avec tant de bienveillance. Il renouvela solennellement la promesse de ne jamais plus s'écarter des devoirs qu'il devait au Souverain Pontife.

Le Roi voulut que la promulgation du Jubilé fût accompagnée d'un édit par lequel il enjoignait à tous ses sujets de se préparer à cette grande faveur, en se rendant exactement aux églises pour y entendre la parole de Dieu. Cet édit était d'autant plus efficace, que ces populations, comme nous l'avons déjà dit, étaient entièrement à la merci de ses princes et marchaient servilement sur leurs traces, surtout en ce qui touchait à la foi ou à la piété.

Les œuvres satisfactoires, comme les jeûnes et les aumônes, n'étaient guère praticables dans un pays tel que le Congo. Comment, en effet, faire jeûner des gens qui, le plus souvent, meurent de faim, ou exiger des aumônes de misérables qui ont plutôt besoin qu'on leur en fasse ? Aussi le Souverain Pontife avait-il laissé toute latitude aux autorités ecclésiastiques. Le Vicaire capitulaire, *Sede vacante*, se contenta de prescrire quatre processions solennelles : le clergé séculier et régulier y assista en corps ; le Roi, les ministres et les officiers de la Couronne prirent place dans le cortège. Tous les fidèles s'approchèrent des sacrements : il y eut des réconciliations et des restitutions auxquelles on était loin de s'attendre. La ville entière changea de face et Ninive pécheresse devint Ninive pénitente.

L'exemple du Roi, de la cour et de la capitale se répandit dans les provinces et excita de grands sentiments de ferveur parmi les populations. Toutefois les missionnaires ne trouvant pas celles-ci suffisamment instruites des vérités de la Foi, jugèrent opportun de leur différer, pendant quelque temps, la faveur du Jubilé. Pendant trois ans, la Religion fit d'immenses progrès ; tout semblait sourire aux missionnaires : des renforts leur étaient venus d'Europe, sous la conduite du P. Antoine de Rome ; le ciel paraissait sans nuages ; la foudre néanmoins était près d'éclater.

Cependant avec le dépit de n'avoir pu assurer par un décret pontifical l'hérédité du trône, les anciens soupçons, les défiances passées se réveillèrent tumultueusement dans l'âme de Don Garzias, trop faible pour résister à cet orage intérieur ; surtout que des esprits pervers s'efforçaient par leurs calomnies de soulever encore les passions du Roi. Le départ du P. Jean-François de Rome, obligé par la maladie de retourner en Europe, vint corroborer les craintes les plus injustes et donner un corps aux imputations des méchants. Don Garzias se mit à maltraiter les Capucins et tous ceux qui traitaient avec eux ; il intercepta leurs lettres et fit arrêter et frapper à coups de bâton les nègres qui servaient dans leurs maisons ; il enleva tout ce qui se trouvait dans les couvents, sans même y laisser la farine, le vin et l'huile nécessaires au culte divin. Il n'osa, par politique, fermer les églises ; mais, non content d'accepter les accusations les plus injurieuses contre les Religieux, il se plaisait à les propager lui-même. Les Pères se virent bientôt abandonnés du peuple, qui craignait la colère du prince, et ils durent se borner à prier pour la conversion de l'infortuné monarque. Deux dames de la cour, l'une et l'autre de sang royal, venaient, malgré tout, fréquemment à l'église ; elles furent jetées en prison et leurs biens

furent confisqués, sous prétexte qu'elles conjuraient contre le Trône.

Le P. Préfet s'efforça de calmer le Roi ; ses démarches eurent un effet contraire ; il offrit alors de se retirer du pays avec tous ses frères ; le Roi le lui défendit et le menaça de sa colère s'il mettait jamais ce projet à exécution. Les enfants de saint François demeurèrent donc sur la brêche, dans l'attente de jours meilleurs ; ceux-ci ne tardèrent pas à se lever.

Le salut leur vint encore d'un seigneur de la cour. Cet homme, considérable par sa naissance, son âge, ses talents et surtout par les immenses services qu'il avait rendus au pays, osa affronter le courroux royal. Saisissant le moment propice, il exposa à son souverain, en termes aussi touchants que respectueux, le misérable sort des Religieux ; il lui rappela les innombrables bienfaits apportés au pays par les Pères Capucins ; la bienveillance du Souverain Pontife qui, certes, sur la recommandation des missionnaires, aurait fini par régler, conformément à ses vœux, la grande question de la succession au trône. Il alla plus loin, et sachant combien Don Garzias était accessible à la crainte, il le menaça des jugements de Dieu ..... Le Roi était vaincu : il avoua de nouveau sa faute ; mais n'osant encore le faire publiquement, il chargea l'officier de se rendre auprès du P. Hyacinthe et d'arranger avec lui la réconciliation. Tout fut bientôt conclu. Le Roi invita au palais le P. Préfet, le reçut avec honneur et le pria d'oublier le passé. Ce premier pas lui facilita le second, plus considérable et plus pénible à la nature : le dimanche suivant, sans que personne ne s'y attendît, le Roi parut sur la grande place et, du haut de son trône, il démentit publiquement les calomnies accumulées contre les Pères Capucins et assura ces bons religieux de sa protection. Tous espéraient qu'après une réparation aussi solennelle, il rendrait la liberté au marquis de Pemba et aux deux

dames prisonnières. Mais rien ne put vaincre la jalousie du Monarque qui, pour se délivrer des sollicitations importunes, fit trancher la tête à ses captifs.

Le Pape Alexandre VII, instruit des obstacles suscités à la religion, adressa au Roi, le 5 octobre 1660, un bref dans lequel il relevait avec force les principaux vices qui gangrenaient le peuple congolais : la superstition, le vol et l'oppression des petits par les grands, vices abominables qui attirent sur une nation les malédictions divines. Il terminait en conjurant Don Garzias de travailler énergiquement, s'il voulait se sauver, à l'extirpation de ces crimes.

Efforts inutiles d'un Père vigilant, pour arrêter son fils entraîné vers sa ruine !.....

Il y avait vingt ans que Don Garzias était monté sur le trône, lorsqu'il tomba gravement malade. La crainte de perdre la couronne le préoccupait vivement; oublieux de son baptême et de ses promesses si souvent réitérées, il recourut aux devins et aux sorciers pour conserver la vie. Ces misérables, jugeant le moment opportun de récupérer leur influence et connaissant ce qu'ils avaient à craindre du prince Alphonse, persuadèrent au Roi qu'il était empoisonné par son fils aîné trop empressé de lui succéder. Le Monarque, jaloux et crédule, rassembla sur le champ les États du royaume, déclara son fils Alphonse déchu du droit de succession à cause de son prétendu parricide et, sans vouloir entendre de justification, il fit élire et couronner son second fils, Antoine.

Don Garzias mourut en 1663, entouré des prêtres des idoles, laissant un exemple terrible des jugements de Dieu. Ce prince avait de grandes qualités, un génie supérieur, un vrai talent de gouvernement; mais il était léger, inconstant, soupçonneux et sa cruauté vint ternir l'éclat de son règne.

Bien des missionnaires avaient cueilli la palme du

martyre pendant ces diverses persécutions. Obligés de restreindre notre travail, nous nous contenterons de citer le Père Georges de Cheel, flamand d'origine. (1) C'était un religieux éminent par sa science et sa vertu : déjà il avait baptisé douze cents infidèles et parcourait le duché de Batta, lorsque, passant à Ampago, il trouva un temple païen, véritable panthéon dédié à toutes les fausses divinités. Indigné de voir des chrétiens se courber devant ces vains simulacres, il entra dans le temple, renversa les idoles et y mit le feu, en chantant ces paroles du Psaume : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés*. A la vue des flammes le peuple accourt, se jette sur le missionnaire et le frappe si cruellement qu'il tombe à demi-mort baignant dans une mare de sang. Ces barbares eussent achevé leur victime, si un personnage ne les avait menacés de la colère du roi. Transporté par des mains charitables dans une pauvre cabane, le P. Georges eut la consolation de recevoir les derniers sacrements d'un prêtre séculier qui passait providentiellement en cet endroit, et rendit doucement à Dieu son âme bienheureuse.

En apprenant ce forfait, le Roi ordonna que les meurtriers fussent mis à mort et que la bourgade fut brûlée. Les missionnaires implorèrent la grâce des coupables ; tout ce qu'ils purent obtenir, fut la commutation de la peine capitale en esclavage perpétuel, avec la faculté de se racheter.

Ces violentes tempêtes soulevées contre la religion semblaient devoir l'abîmer ; mais la Providence tire le bien du mal, et ce qui devait ruiner le règne de Dieu ne servit qu'à l'étendre. Ce fut pendant les dernières convul-

(1) Le P. Georges (dans le monde Adrien Willems), était fils de Melchior et de Anna Tysmans; à l'âge de vingt-cinq ans, il fit profession au couvent des Capucins à Louvain, le 11 Novembre 1642, et mourut martyr dans le Congo le 17 Décembre 1652. (Nécrologe des Pères Capucins, conservé dans leur couvent de Bruxelles.)

sions du règne de Don Garzias que les P. Capucins s'établirent à Massangano, forteresse occupée par les Portugais sur la rive septentrionale du Coanza. Ce fut alors aussi que la foi fut portée dans le Loango. Ce royaume indépendant à cette époque, faisait autrefois partie du Congo (1). Ses frontières occidentales, baignées par l'Océan, s'étendaient du cap Ste-Catherine à la rivière Loango-Louise, sur une étendue de soixante lieues ; de l'ouest à l'est, elles s'enfonçaient à une profondeur de cent lieues, du cap Nègre jusqu'aux montagnes de Bachameala, appelées également Montagnes d'ivoire, à cause du grand nombre d'éléphants qu'elles abritent.

Quoique sortant quelque peu de notre cadre, nous ne pouvons nous empêcher de relater, avec quelques détails, les débuts de la propagation de l'Évangile dans ces tristes régions, dont le souverain et le peuple se trouvaient plongés dans les ténèbres de la plus révoltante idolâtrie.

Le P. Bernardin était depuis longtemps missionnaire au Congo. Aimé et estimé du Roi, il encourut sa disgrâce pour avoir détruit quelques idoles très vénérées dans le pays. Sa position se tendit au point qu'il demanda et obtint facilement la permission de se retirer dans le Sogno. Là, il se concilia bientôt la confiance non-seulement du Comte et de ses sujets, mais encore des Hollandais, qui y possédaient un comptoir ; tous le considéraient comme un homme extraordinaire. Un facteur portugais ayant parlé du P. Bernardin au roi de Loango, celui-ci conçut le désir de le voir et d'entendre de sa bouche les vérités de la religion. Il envoya donc à la cour de Sogno, le second et le troisième de ses fils pour faire la connaissance du Père et recevoir de lui l'instruction religieuse : ils devaient, si les raisons sur lesquelles s'appuient le Christianisme leur paraissaient convaincantes, embrasser

(1) Il est aujourd'hui englobé dans les possessions françaises.

aussitôt la religion nouvelle. La grâce toucha le cœur de ces jeunes princes, qui ne regagnèrent leur patrie qu'après avoir été régénérés dans les eaux baptismales. Dès leur retour, ils firent du P. Bernardin un portrait si flatteur, que le roi écrivit sans tarder au gouverneur de Loanda, pour obtenir ce religieux. Ces lettres étaient datées du commencement de l'année 1663. Le Gouverneur les communiqua au P. Jean-François-Marie de Pavie, supérieur de Loanda qui, voyant dans ce royaume une porte si heureusement ouverte à l'Évangile, manda au P. Bernardin de se rendre à Loango. Le Père y fut reçu avec la plus grande distinction et le roi lui-même prit plaisir à orner la chapelle que l'on avait promptement élevée. Les conférences commencèrent dès le lendemain de l'arrivée du missionnaire; les objections du Roi étaient si subtiles, dit le P. Bernardin dans une de ses lettres, que l'on aurait facilement soupçonné l'intervention d'une intelligence étrangère. Après huit jours d'instruction, le Roi et la Reine reçurent le baptême et se marièrent selon les rites de la Ste Eglise. Trois jours après, leur fils aîné et plusieurs personnages de la cour jouirent du même bienfait; d'autres suivirent, et en peu de temps trois cents personnes pratiquèrent la religion catholique. Au comble du bonheur, le Roi, qui avait reçu au baptême le nom d'Alphonse, écrivit au Pape, le 2 septembre 1663, en témoignage de sa fidélité et de son obéissance. Alexandre VII lui répondit par un bref daté du 21 août 1666, dans lequel il le félicite de sa conversion et lui donne, ainsi qu'à sa famille et à tous ses sujets chrétiens, la bénédiction apostolique.

Le peuple cependant, loin de suivre l'exemple de son souverain, méprisait ses ordres et se moquait de sa piété ; le missionnaire se vit bientôt en butte à de terribles contradictions suscitées par les prêtres des idoles et par quelques seigneurs froissés de la conversion du roi. Ils

semèrent des calomnies dans le peuple et ne négligèrent aucun moyen pour le pousser à la révolte. Connaissant parfaitement le caractère de ses sujets, Alphonse ne s'en émut pas et se contenta de mettre aux fers les chefs du soulèvement et une partie des malheureux qui les avaient suivis. Il se disposait à les envoyer à la mort, lorsque le P. Bernardin lui fit comprendre que la Religion ne devait pas s'établir par la force, mais par la douceur et la persuasion. Imitateur de la mansuétude de son divin Maître, le prêtre de Jésus-Christ alla visiter les prisonniers dans leurs cachots et eut la consolation de les gagner à la vraie foi. Charmé de leur conversion, le Roi leur rendit leurs biens avec la liberté.

On ne pouvait assez admirer la ferveur d'Alphonse ; il employait les nuits et les loisirs que lui laissaient les soucis du gouvernement à perfectionner ses connaissances religieuses. Aussi devint-il bientôt le premier catéchiste du missionnaire, et quand celui-ci était malade, il donnait lui-même les conférences dans sa chapelle.

Il promulgua une loi, par laquelle les fausses divinités et leurs temples devaient être livrés aux flammes, et en très peu de temps il ne resta plus une idole dans toute l'étendue de ses États. Les conversions se multiplièrent ; le peuple affluait vers la capitale pour recevoir les premiers éléments de la Foi. Qu'il était beau de voir le Roi, se dépouillant de sa majesté, devenir le père de ses sujets, les instruire avec une inaltérable patience, les combler de ses prévenances et surabonder de joie quand il les voyait entrer dans le sein de l'Église !

Seul missionnaire, le P. Bernardin ne pouvait suffire à ses occupations : il tomba malade ; ce fut une affliction générale. Dieu qui veillait sur son troupeau, lui rendit la santé ; et, à peine guéri, le vaillant apôtre s'adressa à la congrégation de la Propagande pour obtenir aide et secours.

Une sécheresse extraordinaire vint désoler le pays. Pour faire violence au Ciel, le P. Bernardin ordonna une grande procession. Le pieux cortège se mit en marche au milieu des flots empressés d'une foule immense ; à sa rentrée à l'église, le Missionnaire exposa pour la première fois le T. S. Sacrement à l'adoration des fidèles et après le chant des hymnes liturgiques, il donna la Bénédiction. A l'instant, la pluie tomba par torrents et cette merveille donna à la Religion une impulsion nouvelle.

Epuisé de fatigue, le P. Bernardin fut repris par la maladie, et se vit réduit à l'extrémité. Par une providence particulière, un navire, se rendant de St-Thomas à Angola, fut jeté à la côte par la tempête et l'aumônier de l'équipage, un frère-mineur conventuel put assister le moribond qui expira le 18 juin 1664.

Le Roi et tous ceux qui l'avaient connu le pleurèrent amèrement et se disposèrent à lui faire de pompeuses funérailles ; mais les prêtres des idoles et les païens s'y opposèrent ouvertement. Alphonse, qui semblait avoir perdu sa vigueur en perdant son soutien, céda pour éviter un plus grand mal, et la précieuse dépouille du Missionnaire, enveloppée dans une natte, fut jetée à la mer.

Le bercail demeurait sans pasteur ; en vue de conjurer ce malheur, le Roi écrivit à Loanda pour obtenir de nouveaux missionnaires. Entre temps une révolte éclata parmi ses sujets ; Alphonse marcha contre les rebelles et fut vaincu malgré des prodiges de valeur. Les insurgés lui offrirent leur soumission, s'il consentait à rétablir le gouvernement sur ses anciennes bases. Le Roi répondit fièrement qu'il préférait mourir. La guerre civile reprit avec une nouvelle vigueur ; les troupes royales furent taillées en pièces et Alphonse lui-même perdit la vie. Un tyran s'empara de la couronne et employa son énergie à détruire la religion ; un des fils du

Roi qui avait échappé au carnage, leva une nouvelle armée, marcha contre l'usurpateur et le défit entièrement. Monté sur le trône, ce jeune prince s'empressa de guérir les plaies faites à l'Église et rendit à la Foi son bienfaisant empire sur les âmes. C'est ce qu'un missionnaire capucin manda à la Propagande le 27 mai 1665.

Le P. Bonaventure de Sorrento, nommé préfet apostolique du Micoco, avait obtenu de la Propagande (1652) un décret lui permettant de remonter le Jaïre jusqu'en Abyssinie, et d'évangéliser les peuples qu'il rencontrerait sur sa route. Il se rendit dans sa nouvelle mission, accompagné du P. Jérôme de Monte-Sarchio, l'un des plus anciens apôtres du Congo.

Voici la description que Lopez nous donne du pays : « Au-delà du royaume de Loango se trouve le pays des Anziques ou Anzicos (Anzicos est le nom du peuple; Micoco, le titre souverain). Ce pays est séparé du royaume du Congo par la rivière Jaïre, en cet endroit où l'on rencontre une multitude d'îles dispersées depuis le lac en descendant le fleuve, et dont un certain nombre appartient à l'empire des Anzicos. Il trafique avec le Congo par cette voie fluviale. Le peuple, soumis à un roi qui a d'autres chefs sous sa dépendance, est très actif, très belliqueux, toujours prêt à prendre les armes et à combattre. Les indigènes sont d'une agilité surprenante : ils gravissent et descendent les montagnes comme des chèvres ; ils sont fort courageux et méprisent la mort ; ils sont d'une grande simplicité, loyauté et fidélité ; les Portugais ont plus de confiance en eux qu'en toute autre tribu africaine (1).

De telles qualités semblaient donner de grandes espérances ; elles étaient malheureusement surfaites ;

1) *Relazione del Reame di Congo e delle circonvicine contrade*, etc. Trad, de Pigafetta.

ces populations s'adonnaient à la plus révoltante anthropophagie ; elles tenaient des marchés de chair humaine, comme ailleurs on en tient pour la viande de bœuf et autres denrées.

Lorsque le P. Jérôme se présenta devant le grand Micoco, qui avait lui-même demandé les Capucins, le Monarque désirant lui donner des marques non équivoques de sa bienveillance, fit avancer un esclave gros et gras, il lui fit enlever la peau du bras afin de montrer au bon Père l'épaisseur de la graisse et le lui donna ensuite pour son repas. Le P. Jérôme accepta volontiers le présent royal ; mais, au lieu de faire rôtir l'infortunée victime, il la guérit de ses blessures et plus tard la baptisa. Ce fut sa première conquête ; d'autres suivirent et l'apostolat de ces généreux missionnaires fut des plus consolants. A lui seul, le P. Jérôme convertit plus de cinquante mille infidèles (1), parmi lesquels le duc de Concobella, neveu et tributaire du Micoco, et plusieurs autres personnages notables. L'avenir toutefois ne répondit pas à ces heureux débuts.

Bientôt l'immoralité, la cruauté, toutes les passions brutales de ce peuple attaché à l'idolâtrie se réveillèrent avec une intensité nouvelle et anéantirent cette moisson naissante. Aussi, lorsque les missionnaires arrivés avec le P. Antoine de Rome se réunirent pour la répartition des postes évangéliques, ils résolurent d'abandonner momentanément le Micoco, afin de consacrer leurs efforts à la culture de terres moins ingrates. (2)



(1) Des auteurs disent que dans l'espace de vingt ans, il conféra le baptême à cent mille indigènes.

(2) Ce dut être en 1655, année du retour en Europe du P. Bonaventure de Sorrento.

CHAPITRE IX.

Mission de Matamba — Zingha (suite) ; sa mort — Impiété d'Antoine Ier — Guerre avec le Portugal — Alvare VII. — Alvare VIII. — Nouveaux Capucins : inutilité de leurs efforts — Le comte de Sonho veut se défaire des Capucins et demander des Franciscains belges.

Jean-Antoine Gavazzi de Montecucullo, (1) l'un des douze prêtres débarqués au Congo en 1654, (2) fut envoyé, avec le Fr. Ignace de Valsana, auprès du roi N'gola (ou Angola) Aarii, frère de Zingha. Ce prince résidait à Maopongo, site des plus sauvages et des plus pittoresques. A peu de distance de cette localité, les enfants de saint François rencontrèrent un des fils de N'gola, chargé de les accompagner jusqu'à la ville, ou, pour parler plus exactement, jusqu'au pied des rochers au sommet desquels elle était située. La porte donnant accès à la cité, était un couloir assez long, si étroit et si bas qu'il fallait pour le franchir se traîner sur les genoux et sur les coudes. Le Prince ouvrit la marche, les religieux le suivirent.

Au sortir de ce passage incommode, divers chemins serpentaient l'espace de quinze cents mètres, parmi des fragments de rocs et des buissons épineux, pour aboutir à la base d'un immense rocher escarpé et coupé de précipices. Les naturels du pays couraient et grimpaient comme des chamois, mais les pauvres Pères Capucins, après avoir

(1) Il nous a donné une relation très détaillée du Congo.

(2) Ce fut la quatrième mission des Pères Capucins.

vainement tenté l'escalade, se virent obligés de demander aide et secours. Des nègres, forts et adroits, les chargèrent sur leurs épaules et, sautant d'une anfractuosité à l'autre, les déposèrent près du palais, ou plutôt de la case d'Angola Aarii. Le P. Jean-Antoine donna libre essor à son zèle, d'abord dans cette forteresse de pierre, ensuite dans la petite Ganghella, province située au centre du royaume de Matamba et gouverné par le Saga Cassangé Coquingurii. Docile aux enseignements des missionnaires, ce personnage fut baptisé le 9 juin 1657 ; mais en changeant de religion, il ne modifia pas sa manière de vivre et, s'il était fier, comme Angola Aarii, de se dire chrétien, c'était à condition de conserver, avec ses penchants sanguinaires, la polygamie et les pratiques du paganisme. Cassangé avait vaincu dix-huit Sôvas ou chefs de districts, parmi lesquels se trouvait Gusambambé. Celui-ci se réfugia dans une île du Coanza et, en vue de récupérer ses domaines, il résolut d'en faire hommage au Portugal et d'embrasser le christianisme. Le Père Jean-Antoine, sur l'ordre du P. Préfet, partit aussitôt d'Ambacca, où il résidait alors, pour aller le trouver. Gusambambé l'accueillit de tout cœur et à l'âge de soixante-dix ans, il reçut le saint Baptême et prit le nom de Louis-Antoine. Attaqué par la maladie, le P. Gavazzi fut envoyé à la cour de la reine Zingha ; mais son état s'empirant de jour en jour, il dut reprendre le chemin d'Ambacca. En 1661, il évangélisa les îles du Coanza, soumises à Zingha, et après avoir abattu les idoles, il vint retrouver la Reine pour lui remettre un bref du Pape Alexandre VII.

Un grand changement s'était opéré en cette princesse, depuis le jour où, accueillant avec bienveillance les Pères Capucins traînés captifs à ses pieds, elle les avait renvoyés sains et saufs en leur promettant de se convertir si le Seigneur exauçait ses vœux.

Après la reprise d'Angola par les Portugais, le gouver-

neur traita avec Zingha pour arriver à une paix durable et la ramener dans les sentiers de la vérité. Les négociations traînèrent en longueur, la Reine ayant toujours à craindre le soulèvement de ses sujets. Elle était bien malheureuse cette pauvre souveraine : sans cesse déchirée par sa conscience et par son ambition, adorant le vrai Dieu dans le secret de son intérieur, et se courbant en public devant de méprisables idoles. Dieu eut pitié d'elle ; il parla enfin par la grande voix de ses prodiges et les démons eux-mêmes, interrogés dans leurs suppôts, furent contraints de proclamer l'excellence du christianisme.

L'occasion était des plus favorables : le peuple, dans l'attente de quelque grand événement, se trouvait rassemblé sur la place publique. La Reine parut avec une majesté qu'on ne lui avait jamais connue ; la joie brillait sur son visage. Montée sur une éminence d'où on pouvait l'apercevoir de tous les côtés, elle prit son arc, décocha une flèche avec une adresse admirable en prononçant ces paroles : Qui sera assez puissant pour se vanter de pouvoir résister à mes armes et à la force de mon bras ? La foule battit des mains et répondit, par trois fois, avec de grands cris : « O généreuse et puissante reine, personne, personne, personne ne pourra jamais te vaincre. » Comprenant par cette acclamation que le peuple était décidé à la suivre, la Reine poursuivit en ces termes : » Si mes ennemis m'ont toujours craint quand je leur faisais la guerre, si vous autres, pour me prouver votre fidélité et soutenir mes entreprises, vous avez prodigué vos vies depuis tant d'années, qui vous empêchera aujourd'hui de me suivre dans la paix ! .... J'ai vu bien des fois, lors même que je triomphais, les champs de bataille plus imprégnés du sang de mes braves que du sang de mes ennemis, et jamais je n'ai cueilli les palmes de la victoire sans qu'il en ait coûté la vie à des milliers de mes sujets ..... Abandonnée à mes passions, je n'ai pas connu

la vérité et je ne me suis pas mise en peine de la chercher. J'ouvre les yeux en ce moment, et je rends au vrai Dieu les affections de mon cœur que je lui ai refusées avec tant d'impiété. Je demande à son infinie miséricorde une paix inaltérable, afin de pouvoir en faire jouir ceux qui m'ont suivie dans les tumultes de la guerre. Volontairement et de toute mon âme, je retourne à cette Foi et à cette Religion que j'ai abandonnées pour mon malheur et pour le malheur de ceux qui m'ont imitée. Je déteste la secte impie des Giagues, je l'aurai en exécration perpétuelle, je la proscris de ma présence et de mes États ; et si je me suis montrée observatrice exacte des rites d'une secte aussi impie, je veux me montrer plus zélée encore dans l'observation d'une loi très sainte, afin que mes exemples vous apprennent à vous corriger de vos égarements. Oui, je retourne au Christianisme !..... Et si jamais vous avez été asservis aux caprices de ma volonté, si jamais vous avez méprisé la mort avec tant d'intrépidité, pourquoi ne me suivriez-vous pas, à présent que je vous montre et vous ouvre le chemin de repos perpétuel et que je vous présente les avantages d'une paix inaltérable ?..... Qui est-ce qui s'opposera à ce que je dis ?..... S'il en est un, qu'il m'ait en horreur, j'y consens, qu'il me fuie et qu'il m'abandonne ! ..... »

La Reine se tut après ces paroles ; son cœur était ballotté entre la crainte et l'espérance. Mais ses anxiétés cessèrent bientôt, quand le peuple entier applaudit à ses résolutions.

Le vice-roi de Loanda écrivit au P. Séraphin de Cortone, préfet du Matamba, pour lui apprendre cet heureux événement et lui communiquer, au nom de Zingha, l'ardent désir qu'elle avait de recevoir des missionnaires. Le Préfet communiqua cette lettre au P. Antoine de

Gaëte, (1) déjà connu de la reine de Matamba et l'envoya, avec quelques coadjuteurs, travailler à la conversion de ce royaume.

Revenue au christianisme, Zingha s'empressa de renvoyer tous ses courtisans et de contracter au pied des autels un mariage légitime. Son époux n'eut pas toutefois le titre de roi et ne prit aucune part au gouvernement. Après cette éclatante réparation de ses désordres, la Reine construisit, en l'honneur de la T. Ste Vierge, une grande église à Cabazzo, sa ville capitale, qui prit le nom de Sainte-Marie de Matamba. Puis, désireuse d'obtenir la bénédiction du Souverain Pontife, chef et pasteur de tous les chrétiens, elle envoya à Rome le P. Antoine de Monte Padrone, porteur de deux lettres : la première, adressée au Pape, était une touchante protestation d'obéissance au Vicaire de Jésus-Christ, à qui elle annonçait avec bonheur, l'érection de l'église et la conversion de tous les officiers de sa cour ; dans la seconde, destinée aux Cardinaux, elle demandait des ouvriers évangéliques pour continuer l'œuvre si heureusement commencée. (1).

---

(1) Ce Religieux appartenait à une famille ducale (ex Ducum *Laudatorum* familia) et avait été chevalier de Malte avant de revêtir les livrées de St François.

(1) Henrion affirme dans son » *Histoire des Missions*, » que la quatrième mission des Capucins fut envoyée à la demande de la Reine de Matamba. C'est là évidemment une erreur: 1o L'envoi de cette quatrième mission fut annoncée à Don Garzias (et non à la reine de Matamba) par un Bref en date du 22 Novembre 1653. (*) Si ce bref avait été obtenu par le Père Antoine-Marie de Monte Padrone, chargé des lettres de la Reine, celui-ci aurait dû quitter le Congo, dans le courant de l'année 1652, c'est-à-dire, avant le retour de Zingha à la vraie foi ; 2o le Père Séraphin de Cortone fut délégué Préfet de Matamba, par les Pères de cette quatrième

(*) Bullaire des Capucins.

Au mois de mai 1659, Zingha, suivant le conseil du vice-roi de Loanda, se bâtit, sur les rives du Vamba, une seconde ville, qu'elle voulut également enrichir d'une église dédiée à la vierge Marie. Ce sanctuaire, plus beau et plus vaste que le premier, eut comme architecte, le Fr. Ignace, capucin. Les pierres étaient apportées des carrières voisines, sur les épaules des esclaves ; la Reine elle-même encourageait les ouvriers, dont le nombre s'accrut jusqu'à dix-sept mille. Aussi la ville et l'église furent-elles terminées en peu de temps ; dès l'année 1660, les offices divins s'y célébrèrent et Zingha y communia en grande cérémonie. Dès lors, elle parut toute transformée : de fière et de hautaine, elle devint douce, affable, libérale et compatissante. Sa cour aussi nombreuse que celle d'aucun souverain d'Europe, était parfaitement réglée ; les charges et les dignités y établissaient seules la différence de rang. Trois cents femmes étaient attachées à son service particulier ; elles se relevaient, dix par dix, tous les dix jours ; et, pendant ce temps, ne s'éloignaient jamais de la Reine. Zingha aimait le faste et se parait dans sa vieillesse avec autant de soin qu'aux jours de son jeune âge : quand elle donnait audience, elle se couvrait de draps d'Europe et des brocards les plus riches ; l'or, les perles, les diamants, montés en colliers, en bracelets, en chaînes, ornaient son cou, ses bras et ses pieds ; une magnifique couronne brillait sur sa tête et, pour sceptre, elle tenait un bâton de velours orné de petites sonnettes. La chasse faisait ses délices et, chargée d'années, elle s'y livrait encore.

---

mission, réunis après leur débarquement. Or, c'est ce P. Séraphin qui reçut du Vice-Roi la première communication des désirs de conversion manifestés par Zingha, et c'est lui qui envoya le premier missionnaire, le Père Antoine de Gaëte. L'arrivée de la quatrième mission est donc antérieure à la conversion de Zingha et n'a pu conséquemment, être provoquée par la Reine.

La pratique des vertus chrétiennes ne lui avait rien fait perdre de son génie martial : son armée était un des grands objets de ses préoccupations ; portant les armes et vêtue comme une amazone, elle passait fréquemment la revue de ses troupes. Les dames de la cour devaient s'exercer à tirer de l'arc et à lancer le javelot, afin de pouvoir la suivre au combat. Si elle recevait à sa table des étrangers élevés en dignité, ce qui était rare, parce que l'étiquette lui était une trop lourde charge, elle mangeait à l'européenne, assise sur son trône ; ses officiers



Repas de la reine Zingha.

et ses femmes, richement vêtus à la portugaise, la servaient dans la vaisselle d'argent ou de vermeil. Attentive à tous les besoins de son peuple, elle avait fait venir du Portugal des institutrices chargées d'initier les dames de la cour aux arts européens, afin de les répandre ensuite dans les classes inférieures ; elle déployait surtout un zèle

infatigable pour propager le catholicisme, persuadée que cette religion divine, pouvait seule faire le bonheur des sociétés en corrigeant les mœurs.

Zingha reçut avec un profond respect le Bref pontifical que lui remit le P. Jean-Antoine, et elle y répondit par une lettre en date du 27 octobre 1662. Ce dernier document nous paraît trop important pour n'en donner ici qu'une analyse ; outre les précieux détails historiques qu'il fournit, il reflète et le caractère et les heureuses dispositions de la reine de Matamba. Le voici tout entier ; nous voudrions pouvoir conserver dans la traduction la naïve simplicité du texte latin :

Très Saint Père,

Moi, Dona Anne de Souza, par la miséricorde de Dieu, reine Zingha, fille très obéissante de la Ste Eglise, prosternée aux pieds de Votre Sainteté, je lui rends, selon mon devoir et autant que je le puis, les plus vives actions de grâces pour la bienveillance particulière qu'Elle daigne me témoigner dans les lettres pastorales que j'ai reçues dans le courant du mois de mars dernier. En réponse, je vous déclare, Très Saint Père, qu'il m'est impossible de vous dépeindre sur une feuille aussi petite la satisfaction et la joie qui ont inondé mon cœur et celui de mes officiers et de mes sujets, à la lecture des lettres de Votre Sainteté qui respiraient cet amour et cette spéciale attention que vous avez pour le salut de nos âmes en votre qualité de Pasteur universel. Semblables à des brebis sans Pasteur, elles erraient depuis si longtemps dans les ténèbres de l'infidélité, privées de la lumière du Ciel ; et voici que, dans son infinie miséricorde, Dieu fait briller à nos yeux ce flambeau céleste, grâce aux soins des Pères Capucins envoyés par votre Sainteté. Ces fervents religieux remplissent leur mission

avec une exactitude et un zèle au-dessus de tout éloge, ne négligeant rien de ce qui regarde le culte divin et le bien des âmes ; aussi, jusqu'à ce jour, dans ma capitale de Quilombo et son district, huit mille adultes ont reçu le baptême et six cents mariages ont été contractés. Mais, comme en matière de religion on ne peut tout terminer en un seul jour, nous devons progresser lentement. Si Dieu prolonge mes jours, j'espère laisser cette jeune fondation dans un état prospère ; si, au contraire, le Maître de la vie et de la mort jugeait bon de me rappeler à lui, je la recommanderais, avec toute l'énergie de mon âme, à la sollicitude de mon successeur.

L'allégresse et les réjouissances publiques qui ont éclaté dans ma ville de Quilombo à la réception des lettres de Votre Sainteté, se sont prolongées pendant plusieurs jours, et j'en ai profité pour renouveler publiquement à l'église ma profession de foi entre les mains du Père Fr. Jean-Antoine de Montecucullo, capucin et supérieur de la Mission.

Maintenant, Très Saint Père, je sollicite très humblement de Votre Sainteté de ne pas abandonner mon pays, si indigne d'ailleurs des trésors spirituels de la Ste Église, jusqu'à ce qu'Elle l'ait enrichi de l'abondance des grâces divines. C'est pourquoi, avec toute la confiance que m'inspire la qualité de fille en Jésus-Christ de Votre Sainteté, je supplie mon Père spirituel de m'accorder deux (*) indulgences plénières : l'une à gagner au jour de la fête de Ste Anne, dans la chapelle que j'ai fait construire dans mon palais sous le vocable de cette sainte ; l'autre à gagner dans l'église principale dédiée à la Ste Croix, le 3 mai, jour de la fête patronale et le 15 août, fête de l'Assomption.

(*) Nous traduisons littéralement le texte latin.

Telles sont les grâces et les faveurs que, contrite et repentante, j'implore de Votre Sainteté, pour le salut de mon âme, pour le plus grand bien de mon royaume et pour la rémission de mes péchés.

Prosternée de nouveau aux pieds de Votre Sainteté, j'attends sa sainte bénédiction.

Quilombo, Sainte-Marie de Matamba, le 27 Août 1662.

Votre fille tres-obéissante,

DONA ANNA

REINE.

Grandes devaient être la ferveur et la foi de ces néophytes, pour fêter par des réjouissances publiques la réception d'un bref pontifical.

Alexandre VII écrivit à Zingha le 6 février 1665 pour la féliciter de son zèle et lui accorder les faveurs spirituelles qu'elle avait demandées; sa lettre malheureusement n'arriva à Quilombo qu'après le décès de la Reine. Munie, par le P. Gavazzi, de tous les secours de la religion, Zingha avait, sans agonie, rendu son âme à Dieu, le 17 septembre 1663, à l'âge de 81 ans. Son corps embaumé, fut exposé sur un lit de parade recouvert de draps de Gabon, et les parfums les plus précieux brûlèrent en quantité autour de la dépouille mortelle, jusqu'à ce qu'elle fût descendue dans le caveau que la Reine elle-même s'était fait construire, de son vivant, sous l'église Sainte-Anne. Les murs de ce caveau étaient tendus de soie relevée de galons d'or, et de riches tapis couvraient les nattes du plancher. Suivant les lois et les usages du pays, on déposa auprès de la défunte, ses arcs, ses flèches, ses habits de cérémonie et une somme d'argent montant à seize mille écus romains.

Barbe, sœur de Zingha, monta sur le trône. Cette princesse qui, au début de son règne avait témoigné beaucoup de confiance au Père Gavazzi, subit bientôt la funeste

influence de son mari. Celui-ci, ennemi acharné du nom chrétien, abusa de sa position et, pour se débarrasser d'un rival dont il redoutait le crédit, fit empoisonner le fervent religieux. Grâce à un puissant réactif, le P. Jean-Antoine échappa à la mort; ne pouvant toutefois demeurer plus longtemps dans un pays où sa vie courait de si grands dangers, il prit congé de la Reine et se retira à Loanda. Privée de son plus ferme soutien, Barbe flotta longtemps indécise entre l'idolâtrie et le christianisme ; mais, d'un caractère trop faible pour résister longtemps à d'incessantes sollicitations, elle finit par renoncer aux promesses de son baptême.



Funérailles des Nègres Giagues.

Son apostasie ne lui profita guère, car elle mourut impénitente le 24 mars 1666. Aussitôt les *Singhillas*, prêtres des idoles, reprirent le dessus, les nobles et le peuple

retournèrent à leurs anciennes habitudes : des victimes humaines furent égorgées sur les tombes des deux reines ; l'église et la ville même de Matamba livrées aux flammes. François, proche parent de Zingha et de Barbe, ceignit la couronne et s'efforça de relever le culte catholique ; mais le coup était porté et les préfectures apostoliques de Matamba et du Micoco furent supprimées en 1670 et réunies à celle du Congo.



Mausolée des Nègres Giagues.

Après l'infructueux apostolat du Père Jérôme de Montesarchio dans l'empire du Micoco, d'autres tentatives avaient été renouvelées sans amener des résultats plus durables. Le P. Mérolla nous rapporte à ce sujet un épisode trop caractéristique pour que nous puissions le passer sous silence ; il le tenait, nous assure-t-il, du P. Sistola, préfet apostolique.

Un père capucin (1), dont le nom est resté inconnu,

(1) Il avait, dit le P. Merolla, baptisé cinquante mille infidèles.

sè rendit à la cour du Micoco pour y porter les lumières de l'Évangile. Au premier discours du missionnaire, le Roi reconnut la divinité du Christianisme, et son désir d'en embrasser la foi augmenta avec le développement de son instruction religieuse. Déjà le P. capucin songeait à lui administrer le Baptême, lorsque le Micoco lui dit : Mon Père, avant tout, j'ai deux grandes faveurs à vous demander : d'abord, c'est de me donner la moitié de votre barbe ; je la conserverai comme une relique et un témoignage de votre apostolat parmi nous; ensuite c'est de nous laisser un de vos héritiers naturels : je vous présenterai toutes les princesses royales et d'autres encore, si vous le désiriez parmi lesquelles vous vous choisirez une épouse. C'est que vous êtes mortel, mon Père, et puis, vous pourriez vous laisser aller au désir de nous quitter. A quoi nous servirait d'avoir changé de religion et modifié nos habitudes, si personne n'était là pour nous soutenir dans nos difficultés. Votre fils, héritier de vos vertus et de vos talents, perpétuerait votre influence et assurerait ainsi notre persévérance. Le bon religieux, craignant avec motif que le Micoco en possession de sa barbe, ne l'adorât ou ne la fît servir à des superstitions, répondit en souriant qu'il ne pouvait accorder la première de ces faveurs et qu'il se trouvait dans l'impossibilité d'accomplir la seconde. Le Micoco s'offensa de ce double refus et la mission fut abandonnée,

La situation religieuse ne s'était pas améliorée dans le Congo. Don Antoine 1er n'eut guère de chrétien que le nom. Héritier de la couronne et des vices de son père, Don Garzias II, il exécuta, à la lettre, les cruelles recommandations que celui-ci lui avait faites à son lit de mort. Rien ne put adoucir ses instincts sanguinaires, ni la voix de la conscience, ni la voix de la nature. Il extermina tous les princes de sa famille et n'épargna pas même sa propre femme, qu'il fit mourir dans les plus horribles

tourments. Telle fut sa cruauté que personne n'osait le servir, et que ses esclaves fuyaient dans les montagnes pour échapper à sa perfidie.

En ces jours néfastes, des signes extraordinaires apparurent dans le ciel ; un tremblement de terre épouvantable fendit le rocher sur lequel est assise la ville de San-Salvador ; une cruelle épidémie décima la population. Ces terribles avertissements de la colère de Dieu laissèrent insensible le prince coupable : les mains encore rougies du sang de sa première femme, le misérable osa, au mépris des lois ecclésiastiques, épouser publiquement une de ses proches parentes, et le profond dédain qu'il témoigna à la Religion prouva que la Foi était entièrement éteinte dans son cœur endurci.

Un jour que ce roi accompagnait la procession du T. S. Sacrement, il lui prit fantaisie de se faire ombrager du parasol qui lui servait dans les cérémonies profanes ; aucun motif ne l'y portait, sinon le désir de marcher à l'égal de Dieu. Le clergé et le peuple furent scandalisés de cette insolence, et un dignitaire ecclésiastique ne craignit pas de le faire respectueusement remarquer au tyran. Celui-ci, piqué au vif, se retira avec toute sa cour et envoya un de ses officiers avertir le Vicaire général d'avoir à se garder dorénavant de pareilles remontrances. Le Vicaire général lui fit répondre que, dût-il en coûter la vie à lui et à son clergé, jamais il ne tolérerait une aussi grave injure faite à la Religion. Furieux de cette réponse si digne et si chrétienne, Antoine jura de se venger, non seulement du Vicaire général et du clergé, mais encore de tous les Portugais qu'il résolut d'exterminer.

Il donna l'ordre de mobiliser ses troupes, et se trouva bientôt à la tête d'une des plus belles armées qui parut au Congo. (1) Connaissant toutefois la valeur de ses enne-

(1) On assure, dit Gavazzi, qu'elle s'élevait à neuf cent mille combattants.

mis, il voulut, pour se rassurer, consulter les démons sur l'issue de son expédition. Les devins offrirent leurs sacrifices, et apprirent de l'Esprit du mensonge que le Roi entrerait triomphalement dans Saint-Paul de Loanda. Par une singulière coïncidence, les Portugais ayant acquis, en l'année 1666, de vastes terrains miniers dans le pays, avaient de leur côté levé une armée pour en prendre possession et en assurer l'exploitation.

Dès que les missionnaires connurent les projets du Roi, ils mirent tout en œuvre pour les faire avorter ; ce fut en vain. Antoine, fier de sa puissance et méprisant le petit nombre de ses adversaires (ils n'étaient que six cents : quatre cents soldats européens et deux cents nègres), brûlait du désir d'en venir aux mains. La mêlée fut terrible, mais le Ciel combattit contre les impies, et la Sainte-Vierge, disent les historiens contemporains, apparut aux côtés du général portugais pour le couvrir de sa protection. Antoine perdit la vie, et l'armée congolaise, mise en déroute, laissa un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Un prince du sang, épargné dans le massacre de sa famille, parce qu'on le considérait comme incapable de régner, s'empara du pouvoir et ceignit la couronne sous le nom d'Alvare VII. Alvare avait été baptisé, étant encore au berceau; c'était tout. Du reste, il ne possédait aucune notion du christianisme et n'en avait jamais pratiqué aucun devoir. Tyran impudique, il se signala par une série de crimes et de scandales tellement odieux, que ses propres sujets, ne pouvant le supporter plus longtemps, prirent les armes et, soutenus par le comte de Sogno, le chassèrent honteusement.

Le comte de Sogno s'empressa de réunir les États et fit élire légitimement un jeune prince âgé de vingt ans seulement. Le nouveau roi, doué des plus belles qualités fut acclamé par la population et prit à son couronnement le

nom d'Alvare VIII. Tout lui faisait présager un règne prospère ; malheureusement les factions qui déchiraient le pays paralysèrent les meilleures intentions du jeune monarque, et permirent au marquis de Pamba de le renverser pour s'asseoir lui-même sur un trône lâchement usurpé (1670).

Il est aisé de comprendre ce que la Religion eut à souffrir pendant ces guerres et ces révolutions. Dès l'année 1666, la sacrée congrégation de la Propagande avait envoyé au Congo les Pères Capucins Michel-Ange Guattini de Reggio et Denis Carli de Plaisance, accompagnés de quatorze de leurs frères, pour secourir les ouvriers évangéliques qui succombaient à la peine. Le Préfet apostolique résolut de les employer dans le Sogno et le Bamba. En s'avançant dans l'intérieur du pays, ces religieux le trouvèrent presque désert ; le duc de Bamba venait de lever cent soixante mille hommes pour faire la guerre au comte de Sogno. Arrivés à Bamba, où les Capucins avaient une station, ils apprirent que le Roi se tenait à Pemba à la tête d'une nombreuse escorte et s'empressèrent d'aller le saluer. L'entrevue fut cordiale, et tout faisait espérer aux missionnaires un ministère fructueux, lorsque la Providence vint mettre un terme à leur apostolat. Le Père Guattini mourut après avoir baptisé trois cent soixante indigènes ; le P. Carli en avait régénéré deux mille sept cents lorsque sa santé, affaiblie par les labeurs de l'apostolat, l'obligea de reprendre le chemin de sa patrie. Se trouvant à Gênes, il y rencontra le P. Michel d'Orvieto qui arrivait du Congo, chargé par son supérieur d'exposer au Pape le triste état de la Religion dans ce pays : la plupart des missionnaires étaient morts, et il n'en restait que trois pour subvenir aux besoins spirituels de ces nombreuses populations. Le P. Philippe de Galefia avait péri dans des circonstances tragiques : quelques seigneurs, ayant obtenu du Roi la permission de brûler tous les sorciers, se ren-

dirent dans un village où ils les savaient réunis et y mirent le feu ; les misérables qui purent échapper aux flammes, rencontrèrent dans leur fuite le P. Philippe ; ce saint religieux était entièrement étranger à leur désastre ; néanmoins dans leur rage, ils le massacrèrent sans pitié et se firent un festin de son cadavre.

Aveuglés par la victoire remportée sur Don Antoine, les Portugais avaient manifesté des vues ambitieuses et cherché à s'emparer de la province de Sogno. Ces tentatives avaient irrité le Comte (1) qui, tout en conservant un grand zèle pour la Religion dont il déplorait la décadence dans ses États, résolut de se défaire des Capucins et de les remplacer par d'autres missionnaires franciscains. Ce n'est pas qu'il eut à se plaindre des Capucins ; il admirait, au contraire, leurs vertus et leur dévouement ; mais leur dépendance du Préfet apostolique résidant à Loanda, possession portugaise, lui inspirait une invincible défiance. Profitant du départ de quelques marchands hollandais qui retournaient en Europe, il envoya Laurent de Çapilla en qualité d'*agent* commercial dans les Provinces-Unies.



(1) Il s'appelait Don Etienne de Sylva.

CHAPITRE X.

Laurent de Capilla, envoyé du Sonho, s'adresse aux Frères-Mineurs Récollets qui acceptent. — Facultés de l'Internonce apostolique — Difficultés nombreuses — Départ des Missionnaires — Arrivée à Loango — Description du pays — Le P. Wouters essaye inutilement de convertir le roi de ce pays — Brillante réception au Sohno — Difficultés au sujet de la Juridiction — Lettre du P. Wouters à son Provincial — Des différends surgissent entre le comte de Sohno et les Missionnaires — Expulsion sanglante des Capucins — Départ du P. Wouters et de ses compagnons — Retour en Europe.

Une des fins principales que se proposait le prince de Sonho dans cette légation, était d'obtenir des missionnaires belges. A peine débarqué à Amsterdam, Laurent de Capilla fut témoin du zèle apostolique que déployaient dans ce pays le P. Egide Morgat et les autres franciscains, ses frères et ses coadjuteurs ; il crut dès lors combler les désirs de son souverain en procurant à sa patrie des ouvriers évangéliques du même Ordre. Il mit tout en œuvre pour réussir, et c'est en pleurant qu'il exposa aux autorités ecclésiastiques la triste situation de ces vastes contrées africaines où il ne restait qu'un seul capucin, déjà vieux, pour pourvoir aux nécessités du saint ministère.

La demande de l'envoyé congolais fut communiquée au

R. P. Guillaume Herinx (1), alors Provincial de la Germanie-Inférieure (2) et Commissaire général de l'ordre des Frères-Mineurs.

Celui-ci, comprenant toute l'importance de cette mission, s'empressa d'en référer à Mgr François Airoldus, internonce apostolique en Belgique. — « J'ai vu, lui écrivait-il en date du 3 janvier 1672, l'envoyé d'Angola qui, venu en Hollande pour y traiter des intérêts de son Prince, se trouve sur le point de retourner en Afrique. Fils dévoué de la Ste Église, il m'a dépeint le déplorable état de la religion dans un pays dont la plupart des habitants sont catholiques, et où il ne reste plus qu'un seul missionnaire capucin pour distribuer à une population affamée de vérité le pain de la parole divine. Comme il a connu le P. Egide Morgat, il désirerait avoir des religieux de notre Province pour évangéliser sa patrie. J'ai communiqué sa demande à l'Illustrissime Vicaire apostolique, qui non-seulement me conseille d'accepter, mais qui déjà s'est interposé auprès de la Compagnie des Indes pour assurer le passage des missionnaires. C'est à vous que je m'adresse maintenant, comme au représentant du St-Siège, pour que vous vouliez me tracer une ligne de conduite. Ne tardez pas, je vous prie, car il me faut choisir et préparer mes religieux avant que l'occasion ne nous échappe. »

De son côté, Laurent de Capilla remit à l'Internonce une lettre écrite en portugais, dans laquelle, après lui avoir exposé les besoins spirituels du Sonho, il le supplie

---

(1) Les continuateurs de Sanderus disent que c'était le P. Joseph Van Dooren qui gouvernait alors la Province.

(2) La province de Germanie-Inférieure se composait des couvents situés dans le Brabant, la province d'Anvers, le Limbourg et le Brabant septentrional. Elle venait d'adopter les *Statuts* de la Récollection ; de là le nom de Récollets donné à ses membres.

d'obtenir du St-Siège un grand nombre de franciscains-récollets de Belgique. Il le conjure, en même temps, de lui en accorder immédiatement quelques-uns pour pourvoir aux plus pressantes nécessités.

Le Nonce reçut cette supplique avec bonheur et s'empressa de l'envoyer à Rome. Mais, ne pouvant en attendre une réponse sans compromettre le succès d'une entreprise si profitable à la gloire de Dieu et au salut des âmes, il consentit volontiers au départ immédiat de deux ou trois religieux franciscains.

Dès que cette nouvelle fut répandue dans la Province de Germanie-Inférieure, elle provoqua un indescriptible enthousiasme. De tous les couvents des postulants se présentèrent, heureux de se dévouer à la conversion des nègres. Hélas ! il ne devait y avoir que bien peu d'élus ! Toutefois en présence du grand nombre de demandes, on résolut d'en admettre davantage.

Les favorisés de la Province furent les Pères Égide Morgat, lecteur émérite de théologie, supérieur de la Mission ; Corneille Wouters, vicaire (1) ; Gérard Corluy (2), Grégoire Cacherat (3), Guillaume Cromstreyn, Henri Van Geldorp, auxquels on adjoignit un frère lai, Guillaume Lambrechts, chargé des soins matériels. Prédicateurs de renom, savants théologiens, ces fervents religieux, dans l'espérance de cueillir la palme du martyre, sacrifiaient généreusement tous les avantages réservés à leurs talents et à leurs mérites.

En vertu de ses facultés apostoliques, le Nonce munit les nouveaux missionnaires des plus amples pouvoirs. Par lettres patentes délivrées à Bruxelles, le 29 septembre

(1) Ancien vicaire du couvent d'Anvers.

(2) Né à Bruxelles.

(3) Français de naissance, il était venu à Bruxelles en qualité de confesseur de la princesse de Vaudémont.

1672, il leur accorda toutes les facultés concédées aux Pères Capucins au Congo ; et dans le cas où ils ne pourraient communiquer ni directement ni indirectement avec leurs devanciers, il leur permit d'user de tous les privilèges, grâces ou indults concédés par le Saint-Siège aux missionnaires franciscains évangélisant les pays les plus éloignés. Il voulut, toutefois, qu'ils reconnussent l'autorité du Vicaire ou Préfet apostolique, s'il en existait encore ; sinon la juridiction revenait de droit au Père Morgat et passait, en cas de décès, à ses confrères, suivant l'ordre indiqué par le P. Provincial.

Pleins de confiance en Dieu et n'emportant avec eux que les objets nécessaires, ces vrais fils de saint François quittèrent Anvers le 12 septembre et arrivèrent à Amsterdam le 4 Octobre, fête de leur saint Patriarche.

L'heure du départ allait sonner ; déjà les bagages de Capilla étaient chargés sur le bateau. Tout à coup une terrible nouvelle arrivée des régions africaines se répand dans le peuple comme une traînée de poudre : les Portugais ont envahi le Sonho, tué le Prince et amené, captif en Portugal, son fils, son frère et trente mille indigènes ; les vaisseaux anglais croisent dans la Manche, épiant le départ de l'Agent pour s'emparer de son navire. Aussitôt la défiance succède à l'enthousiasme que provoquait la Mission : les bagages de Capilla sont rejetés sur le rivage et le capitaine du bâtiment refuse de prendre les religieux à son bord. Heureusement, un négociant génois affrétait un navire pour faire la traite des nègres dans les eaux d'Angola: apprenant les angoisses des Missionnaires, il se sentit piqué d'un juste remords ; pour effacer, en quelque sorte, la honte de son ignoble trafic, en procurant au moins à ces pauvres noirs le salut de l'âme, il offrit spontanément aux Pères Récollets de les transporter au Congo à ses frais.

L'espérance se réveilla dans ces cœurs d'apôtre que de

plus dures épreuves devaient bientôt profondément contrister.

Cédant à des instances réitérées, le Nonce consentit à conserver à la Hollande celui qu'elle considérait comme son sauveur. Le P. Égide Morgat reçut l'ordre de rester dans les Provinces-Unies, avec deux de ses compagnons et la Mission ne compta plus que quatre membres ; le P. Wouters, supérieur, les Pères Corluy et Cacherat et le frère lai.

Enfin le jour tant désiré se leva, et ces fervents religieux prirent la mer à Texel, le 24 janvier 1673 (1). — Ils allaient, vaillants pionniers ouvrir la voie à leurs frères de Belgique destinés à les suivre dans ces contrées inhospitalières.

La traversée fut longue et difficile, et ce ne fut qu'après avoir échappé à bien des dangers que le navire put gagner le port de Lisbonne, où il demeura quinze jours à réparer ses avaries. Les missionnaires se retirèrent durant ce temps au couvent des Franciscains pour restaurer leurs forces épuisées, et retremper leur âme dans les exercices de la vie religieuse. Au moment de lever l'ancre, le P. Cacherat qui s'était rendu à terre pour faire quelques provisions, n'avait point encore regagné le bord ; le capitaine, pressé de gagner le large pour échapper à ses ennemis, ne put l'attendre et la mission se vit privée d'un précieux auxiliaire (2). La seconde partie du voyage n'offrit rien de saillant; le vaisseau assez longtemps retenu par le calme, n'aborda aux rivages du Loango que dans le courant du mois de juillet.

---

(1) La plupart des historiens placent erronément ce départ en l'année 1680. 1° Le manuscrit auquel nous empruntons ce récit porte la date de 1673, — 2° Le P. Rombaut Van de Male, continuateur de la *Chorographia sacra* de Sanderus, fixe positivement le départ des Missionnaires belges au 24 janvier 1673. Or, cet auteur,

La grande préoccupation du P. Wouters était de connaître la situation du Congo. Les renseignements qu'il obtint ne firent que confirmer les bruits sinistres qui s'étaient répandus en Hollande. Le prince du Sonho, malgré ses tendances pacifiques, avait été forcé de défendre ses frontières contre les envahissements des Portugais. Trahi par la victoire, il était tombé mourant dans la mêlée, après avoir vu ses troupes mises en déroute. Pendant que les Portugais, enivrés de leurs faciles succès, s'endormaient dans les joies du triomphe, l'armée congolaise s'était secrètement reformée. Conduite par un chef habile (3), elle fondit sur ses ennemis désarmés et les massacra jusqu'au dernier ; l'aumônier même, prêtre inoffensif, ne put trouver grâce devant les barbares et paya de sa vie son zèle et sa charité. Ce crime inexcusable, tout en souillant les lauriers des vainqueurs, attirait sur les coupables l'excommunication majeure. Le peuple ne vit que sa liberté reconquise et, dans sa reconnaissance pour son libérateur, il le proclama comte de Sonho. Le nouveau souverain ne marcha guère sur les traces du prédécesseur. Prince hautain et impérieux, il voulait que tout pliât devant sa volonté. Celui qui eut à pleurer le plus sincèrement la mort de Don Sylva, fut,

---

presque contemporain des faits qu'il rapporte, écrivait d'après les archives du couvent de Bruxelles ; il ne pouvait donc être induit en erreur et nous devons nous en tenir à son témoignage. — 3º Le Père Corneille Wouters fut, à son retour du Congo, nommé gardien du couvent de Bruxelles, en 1675, ainsi que l'attestent les tables capitulaires de la Province de Germanie-Inférieure. Il résilia ces fonctions au Chapitre de 1677, pour se dévouer jusqu'à sa mort à la pénible mission de Bréda.

(2) Si le Père Cacherat ne rejoignit pas ses compagnons, c'est qu'il avait appris la réponse négative que la Cour de Rome avait donnée à la demande de l'Internonce.

(3) Les continuateurs de Sandérus disent qu'il était le frère de Don Sylva.

sans contredit, le pauvre Laurent de Capilla. Il avait précédé les missionnaires pour rendre compte à son Seigneur et Maître de ses négociations en Hollande. Accusé, dès son retour, de félonie et d'incapacité, il avait été jeté dans une sombre prison et soumis à la *question,* triste vestige de paganisme. Voici en quoi elle consistait : le prévenu devait vider une coupe remplie d'un liquide nauséabond et de nature à provoquer de violents vomissements ; si, d'une main ferme, le corps droit et immobile, il l'avalait sans sourciller, son innocence était reconnue ; s'il venait à trembler, si le corps fléchissait, la preuve du crime était faite et le malheureux était impitoyablement châtié. Capilla avait heureusement subi l'épreuve ; mais cela n'avait pas suffi pour dissiper les nuages amoncelés sur sa tête ; les missionnaires seuls pouvaient le sauver, aussi soupirait-il après leur arrivée.

Ceux-ci étaient toujours retenus par la mauvaise foi des Hollandais sur les côtes du Loango ; en considérant ces immenses régions enveloppées dans les ténèbres de l'idolâtrie, ils se sentaient pénétrés d'une immense compassion. Pourquoi ne tenteraient-ils pas d'y porter la lumière de l'Évangile ? Pressé par son zèle, le Supérieur de la mission gagna le rivage et, profitant d'une occasion favorable, il se présenta devant le Roi et lui offrit une image du divin Sauveur. Le noir Monarque, n'ayant pour tout vêtement qu'un vieux manteau, était assis sur son trône, misérable caisse de bois posée devant le palais royal : c'était le titre fastueux donné à une pauvre cabane faite de branches de palmier. Dans un langage enflammé, le P. Wouters exposa au Roi et à sa cour, que ses compagnons et lui n'avaient affronté les périls d'un long voyage, que dans le but unique de sauver les âmes ; il les exhorta à ouvrir les yeux à la lumière céleste et leur promit, s'ils consentaient à se laisser instruire, de faire venir de son pays de nouveaux ouvriers évangéliques. Le Roi accueillit

ce discours avec dédain et changeant aussitôt la conversation, il renvoya le missionnaire après lui avoir fait quelques présents. Convaincu de l'inutilité de nouvelles tentatives, le P. Wouters ne songea qu'à brusquer la situation pour se rendre immédiatement dans le Sonho. Pendant que l'on préparait l'embarcation qui devait l'y conduire, il reçut l'hospitalité d'un marchand portugais qui habitait avec sa famille parmi ces païens. Ce repos forcé lui permit d'étudier le pays et ses habitants, dont il nous a tracé le plus sombre tableau : » Le Loango est un pays montagneux, couvert d'épaisses forêts ; le sol en est fertile, et pourrait donner annuellement une double récolte ; mais il demeure en friche, grâce à l'insouciance de ses habitants. Ceux-ci, sous la pernicieuse influence de la chaleur et du climat, sont dominés par la paresse et semblent hébétés ; ils dorment durant le jour et se livrent durant la nuit à des danses désordonnées, en poussant des cris stridents et prolongés. C'est en cela que ces malheureux cherchent le suprême de l'art. Ils se peignent le corps, les uns en gris, les autres en jaune, quelques-uns s'enduisent les yeux de rouge ; tous se ceignent d'une ceinture supportant de nombreux fétiches, et c'est dans cet équipage que, semblables à des histrions, ils décrivent leurs cercles diaboliques en prenant les poses les plus lascives. Très adonnés à la lubricité, ils entretiennent de véritables troupeaux de courtisanes éhontées qui sont parquées dans de pauvres huttes remplies d'idoles et dont l'accès est protégé par des labyrinthes et des barrières. Telle est la honteuse servitude où Satan a réduit ces âmes infortunées. »

Les missionnairesavaient déjà quitté cestristes régions, lorsqu'ils reçurent à Cebinda une lettre du prince de Sonho, qui les pressait de hâter leur voyage. Elle contraste trop avec les sentiments que le Prince manifesta dans la suite, pour ne pas en donner ici une traduction fidèle. Voici en quels termes s'exprimait l'hypocrite :

« Fasse le Ciel que cette lettre, messagère de mes hommages, vous arrive conformément aux désirs de votre fils spirituel. Pour moi, je m'écrie : béni et loué soit le Seigneur tout-puissant ! Et je me déclare prêt à obéir à Dieu et à vos Paternités. Mon cœur a tressailli de joie à la lecture des lettres du Révérendissime Évêque qui m'annonçaient votre venue ; mais, il surabondera de bonheur si, laissant toute autre occupation, vous nous arrivez sans tarder. Je tiens à faire savoir à vos Paternités, qu'il m'a été très agréable d'apprendre de mon chargé d'affaires qu'il avait voyagé en leur compagnie, et qu'il ne les avait quittées que pour aborder plus vite à nos rivages. Que Dieu conserve vos Paternités !

PIERRE DE SILVA
Prince du Sonho, Souverain des royaumes du Congo,
Fils spirituel de vos Paternités.

Quelques jours après accourut un nouvel envoyé royal, porteur d'une seconde lettre, qui ne faisait que répéter les protestations de la première.

Après mille vicissitudes les missionnaires voyaient leurs vœux réalisés ; ils foulaient, pleins de joie, cette terre congolaise si longtemps désirée. Leur réception fut un triomphe. Le chef de l'armée, entouré des nobles du pays et d'une foule immense accourue de tous les côtés, se porta à leur rencontre, et après leur avoir respectueusement baisé les mains, il les conduisit au Palais du Prince.

Fier de sa puissance, Pierre de Sylva était assis, la tête couverte, sur un trône élevé ; un collier lui pendait sur la poitrine ; mais de tous les ornements de sa parure royale, le plus éclatant était le symbolede notre Rédemption. Dès que les Pères Récollets parurent, il se leva, courut à eux, couvrit de ses baisers leurs mains et leurs vêtements, et leur souhaita la bienvenue dans les termes

les plus chaleureux. Le P. Wouters le remercia de ses bonnes paroles et l'assura que lui et ses compagnons n'étaient venus que pour se dévouer au salut des âmes ; il lui offrit ensuite quelques petits présents, produits de l'industrie flamande. Le Prince les reçut avec empressement, tout en protestant que le don le plus précieux pour lui était la présence des missionnaires. Les Franciscains furent conduits à leur demeure : misérable petite hutte de paille, située près de la résidence princière et mesurant à peine 12 pieds de longueur sur autant de largeur.

Cette réception aussi amicale que brillante, présageait naturellement un apostolat fructueux. Hélas !... Installés dans leur modeste demeure, à moitié morts de faim, les pauvres religieux attendirent vainement qu'on leur apportât quelque nourriture. Pour s'en procurer, ils furent obligés de se rendre au couvent des Capucins, dont l'unique habitant leur offrit une généreuse hospitalité.

Les difficultés ne tardèrent pas à surgir : les Récollets ayant, selon leur devoir, exhibé au Supérieur de la mission les facultés qu'ils avaient reçues du Nonce en Belgique, celui-ci leur opposa immédiatement les ordres exprès du Pape et du roi de Portugal, qui confiaient aux Pères Capucins, à l'exclusion de tous autres, la mission du Sonho. Dès lors, il ne restait plus aux Récollets que l'alternative ou de quitter un pays, objet de tant de sacrifices, ou de demander, sans grand espoir de succès, au préfet apostolique de Loanda, la faveur d'être admis au nombre des ouvriers travaillant sous son obéissance. Deux fois, ils lui écrivirent dans les termes les plus humbles et les plus pressants ; deux fois leurs lettres demeurèrent sans réponse. Soumis au St-Siège, ils s'abstinrent d'exercer le ministère apostolique et se contentèrent de célébrer, avec la permission du P. Capucin, les saints mystères, soit dans l'église conventuelle, soit dans la chapelle de la Cour.

Cette situation étrange pesait au zèle des missionnaires; le Père Wouters s'en ouvrit à son Provincial dans une lettre qui renferme, en outre, d'intéressants détails de mœurs :

» Afin que votre Paternité puisse se rendre un compte exact de l'état du Sonho à notre arrivée, je lui raconterai simplement ce que nous avons remarqué depuis deux mois..... Le Sonho est un vaste pays renfermant 7 ou 8 provinces ; le culte catholique n'est pratiqué que dans la capitale, et encore de quelle manière !! Le clergé se compose : 1° d'un Père capucin, assisté d'un frère lai ; ils mènent une vie exemplaire ; mais, brisé par l'âge, le Père ne prêche que rarement. 2° d'un prêtre indigène, ordonné à Lisbonne. Celui-ci connaît à peine un mot de latin ; le Père capucin, tout en comprenant cette langue, ne saurait la parler. Jugez, mon révérend Père, de la situation morale d'une population privée ainsi d'instruction religieuse. L'habitation que le Prince nous a provisoirement concédée est petite ; nous y demeurons volontiers, comblés des divines consolations, tout en déplorant l'abandon dans lequel gémissent tant d'âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu. Le Préfet apostolique comblera-t-il nos vœux en nous permettant de leur porter secours? .... Le frère lai, qui depuis vingt ans remplit les fonctions de catéchiste, donne l'instruction à la jeunesse ; nous avons compté de douze à quinze enfants dans ses écoles. Le Père demeure presque toute la journée à la maison, occupé à baptiser les enfants et à entendre les confessions, par interprète selon la coutume du pays. Le prêtre indigène parcourt les provinces, et il lui arrive parfois de baptiser jusque trois cents personnes en un mois. Dès que le Préfet apostolique eut appris notre arrivée, il se hâta d'envoyer un second missionnaire, avec ordre de s'établir là où il nous rencontrerait ; nous ayant trouvé dans le Sonho, c'est là qu'il fixa sa résidence.

Tout ce que l'on nous avait raconté des mœurs du Sonho, n'était que l'ombre de la réalité. A de rares exceptions près, le peuple n'est catholique que de nom ; en réalité, il est païen. Dominé par la paresse, avide de débauche, il s'adonne avec passion à ces danses obscènes que je vous ai décrites, en vous parlant du Loango. Ils ont changé la nuit en jour, et le jour en nuit ; ils passent leur temps à se gorger de boissons et à faire retentir les airs de leurs cris sauvages ; ces coutumes révoltantes leur ont enlevé jusqu'au dernier vestige de pudeur. Ils se soumettent ponctuellement aux ordres de leur Prince, mais plus par crainte que par amour ; quant à ceux de l'Église, comme celle-ci ne possède aucun moyen de coercition, ils ne s'en embarrassent nullement.

Les habitations sont faites de branches de palmiers et recouvertes de feuilles ; la nourriture ordinaire du peuple se compose soit de poissons, soit de viande de porc ou de mouton, de maïs et de racines d'arbres, coupées en morceaux et bouillies à l'eau, que l'on mange dans le creux de la main. Le Prince élève dans ses étables dix-neuf petites vaches et un assez grand nombre de porcs et de poules ; son palais ne se distingue des autres habitations que par ses proportions plus vastes ; il est protégé par un labyrinthe coupé de barrières. Aux jours de dimanche et de fête, les Seigneurs qui doivent accompagner le Prince à l'église, se réunissent sur une place contiguë au palais ; et là, pour faire honneur à leur souverain, ils se livrent à des exercices belliqueux et à des danses grotesques. Nous avons été témoins de cet étrange spectacle. Le premier chef de l'armée s'avance et tombe à genoux devant le Prince qui se tient debout sur le seuil de sa demeure : puis, après s'être secoué comme un barbet sortant de l'eau, il brandit avec une incroyable dextérité, un glaive au-dessus de sa tête et, courant de tous côtés, comme s'il se précipitait sur un ennemi, il semble provoquer au combat.

Bientôt deux ou trois des assistants lui ripostent et parcourent l'arène en criant ; tous s'ébranlent alors, la mêlée devient générale, et le Prince lui-même y prend part. C'est après une semblable préparation qu'ils se dirigent vers le Lieu saint pour y entendre la messe.

Les nègres considérent comme des ornements précieux de misérables bilelots que les enfants même de nos pays ne regarderaient pas. Aussi mercantiles que vaniteux, ils ne donnent rien pour rien, et si parfois ils nous apportaient quelques aliments, c'était pour recevoir des croix, des rosaires, des médailles et autres petits présents. Les nobles et les Seigneurs se montrent aussi avides et intéressés que les hommes du peuple : la fille même du Prince défunt offrait du tabac aux Pères pour en recevoir quelques cadeaux. Bien plus, le frère du Roi, avait conçu une haine profonde contre les missionnaires, parce que ceux-ci, prétendait-il, avaient manqué à son égard aux règles de l'étiquette ; il leur fit dire, néanmoins, par un personnage de la Cour, qu'il oublierait le passé, s'ils voulaient lui fournir quelques chaussures. Vous comprendrez facilement, mon révérend Père, le dégoût que doivent nous inspirer des mœurs si contraires aux nôtres ; nous les supporterions volontiers cependant, si le peuple voulait au moins se montrer chrétien..... »

Reprenons notre récit.

Le Prince n'avait pas tardé à se démasquer et à prouver combien peu étaient sincères les témoignages d'estime et d'affection dont il avait, en quelque sorte, accablé les Pères Récollets.

Trois jours après leur arrivée (29 septembre), le commissaire de la Compagnie hollando-indienne, ne faisant pas d'affaires au Sonho, résolut de profiter de la barque qui les avait amenés, pour retourner vers les siens. Dès que Pierre de Sylva apprit cette décision, il fit appeler les Religieux, et leur demanda, plein de colère, si, oui ou non,

les Hollandais avaient abordé au Sonho pour y trafiquer. Les missionnaires lui répondirent qu'ils ne s'occupaient pas de ces intérêts matériels. Le Prince prit ombrage de leur réponse, et, les considérant dès lors comme complices des Hollandais, il leur signifia qu'ils auraient à quitter immédiatement le pays, si les marchands étrangers ne lui apportaient pas, au plus tôt, du froment et du vin. Les Pères se retirèrent et, pour leur montrer son ressentiment, Pierre de Sylva ne leur envoya, ce jour-là, aucune nourriture ; les jours suivants la portion fut des plus minimes. Huit jours après, le P. Wouters, appelé à la Cour, s'apprêtait à célébrer les saints mystères ; déjà il avait revêtu les ornements sacerdotaux, et, le goupillon à la main, il s'avançait vers le portail de la chapelle, pour introduire le Prince, mais celui-ci ne parut pas ; il s'était retiré et avait pris le chemin de l'église des Capucins.

Le 15 octobre, il invita les Récollets à dire la messe, en sa présence, dans l'oratoire de Notre-Dame des Sept Douleurs, petite chapelle située à une demi-lieue du palais. Les Pères virent dans cette démarche un signe de réconciliation ; leur illusion ne fut pas longue. Après l'Office, causant intimement avec le Prince, ils profitèrent de l'occasion pour lui parler de l'exiguité de leur habitation et lui demander de leur céder avec ses dépendances, le sanctuaire de Pinda, dédié à la Sainte-Vierge et qui était alors abandonné. Pierre de Sylva coupa court à la conversation, et leur répondit brutalement que la Sainte-Vierge n'avait pas besoin de leurs services.

Le séjour de Pinda souriait aux Franciscains parce que, d'après la tradition, leurs devanciers en avaient toujours desservi l'oratoire et que l'on y conservait une antique statue de saint Antoine de Padoue, revêtue encore de l'habit de l'Ordre.

D'où provenaient les mauvaises dispositions du Prince à leur égard ? Les franciscains l'ignoraient alors complè-

tement, mais ils furent bientôt convaincus qu'elle n'avait d'autre source que leur obéissance au P. Capucin, très mal vu du Souverain.

Quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis cette pénible entrevue, que le Prince, sans consulter personne, ordonna d'élever un couvent pour les Récollets à côté de celui des Capucins. La construction n'était pas somptueuse, elle n'avait demandé qu'un jour de travail. Les Pères capucins y virent cependant leur arrêt d'expulsion ; ils ne se trompaient pas.

Jusqu'au 22 du mois de décembre, rien ne vint aggraver la situation ; mais en ce jour, Pierre de Sylva, ayant mandé au palais tous les Religieux capucins et récollets, se plaignit devant eux de la sécheresse qui désolait le Sonho. » Il est triste, leur dit-il en soupirant, que Dieu refuse la pluie nécessaire à un pays si dévoué cependant à la vraie Foi, alors qu'il l'accorde en abondance aux pays limitrophes qui sont infidèles. » Puis, emporté par la colère, il rendit les Religieux responsables de cette calamité, comme si par les foudres de l'excommunication ceux-ci avaient dissipé les nuages qui devaient arroser la terre ; il leur ordonna, en conséquence, et cela de par son autorité souveraine, de lever toutes les censures ecclésiastiques. Ce premier grief ne lui suffisant pas, il en souleva un second et leur reprocha d'avoir accrédité le bruit que, pendant trois ans et demi, le Sonho serait désolé par la sécheresse. Le P. Wouters n'eut pas grand mal à démolir ce menaçant réquisitoire : il n'était pour rien dans la fulmination d'une excommunication qu'il considérait, d'ailleurs, comme nécessaire pour briser l'audace des coupables et les amener à résipiscence; quant aux racontars populaires, il ne les connaissait même pas. Le Prince satisfait de cette réponse, se montra convaincu de l'innocence des Récollets ; mais il fit retomber, de tout son poids, l'accusation sur les Capucins. Le Père

Préfet déclara que s'il avait excommunié les meurtriers d'un prêtre et leurs fauteurs, il n'avait fait qu'obéir à sa conscience et aux devoirs de sa charge ; qu'il était, du reste, tout disposé à lever la sentence si le peuple consentait à confesser et à expier sa faute. A son tour, il protesta de son ignorance des faux bruits répandus à plaisir. Son compagnon fut plus explicite et ne craignit pas de dire au Prince : « Nous ne sommes pas les régulateurs des saisons ; si vous désirez de la pluie, adressez-vous à Dieu : la Ste Eglise nous offre, dans sa liturgie, des prières pour en obtenir. Mais sachez, Prince, que si vos États sont ravagés par la sécheresse, il ne faut en rechercher la cause que dans les crimes auxquels vous donnez libre cours et dans l'idolâtrie que vous tolérez. Ne soyez pas surpris si vos sujets en pâtissent, alors que les païens des pays voisins n'en sont pas affligés : il est dans l'ordre de la Providence de châtier sur la terre ceux qui jouiront plus tard de la gloire éternelle et d'accorder en ce monde les faveurs temporelles à ceux qui, dans l'autre vie, seront privés de la récompense. » Un langage aussi ferme et élevé ne pouvait plaire à Pierre de Sylva ; aussi s'empressa-t-il de lever la séance en prévenant les Religieux, que si la pluie ne tombait pas en déans les trois jours, ils devaient s'attendre à tous les coups de la vengeance populaire : ce n'est pas une menace que je vous fais, ajouta l'hypocrite, mais un avertissement que je vous donne en fils soumis et dévoué. Pardon, Prince, répondirent les missionnaires, si nous avons quelque malheur à redouter, ce n'est pas du peuple qu'il nous viendra, mais de vous-même !

Persuadés de l'imminence du martyre, les généreux enfants de St François rentrèrent dans leurs pauvres réduits pour s'y préparer à la mort. Etrange coïncidence !! .... La nuit suivante, tandis que les étoiles brillaient au firmament, il tomba à différentes reprises une pluie

abondante qui féconda tout le Sonho. A cette vue, le P. Wouters dit, avec tristesse, à ses compagnons: « Mes frères, nous ne sommes pas encore dignes de la couronne ».

Pendant la nuit de Noël, le Prince, qui devait s'être confessé au prêtre indigène, reçut la sainte communion dans l'église des Pères Capucins. Avec quelle dévotion ? Les événements vont nous l'apprendre.

Après le dîner de ce jour, Pierre de Sylva se rendit, en compagnie des seigneurs et du peuple, dans la chapelle du palais ; là, assis sur un trône élevé, il adressa à l'assemblée un abominable discours, bien propre à soulever une sédition : « Ma dignité, s'écria-t-il, est bravée par les Capucins qui ont osé m'accuser ouvertement d'idolâtrie, d'adultère et d'autres crimes encore. Ces malheureux m'ont annoncé que la pluie ne tomberait plus avant trois ans et demi et que les calamités prêtes à fondre sur nous seraient tellement épouvantables, qu'elles feraient oublier toutes celles que nous avons traversées jusqu'ici .... Ils prévoient, sans doute, une nouvelle guerre avec le Portugal ! Eh bien ! qu'ils aillent à Loanda fourbir, comme leurs prédécesseurs, des armes pour nous frapper, mais qu'ils le sachent, le Sonho est de force à résister. »

Le signal était donné ! Une foule tumultueuse se porte vers le couvent des Capucins ; la cire bénite et les saintes reliques sont anéanties ou jetées aux vents comme des objets superstitieux, causes de la stérilité ; des misérables s'emparent des Religieux, les garrottent et les poussent au dehors. Puis comme se ravisant, ils proclament l'innocence du frère, font rentrer celui-ci au couvent sous la garde de quelques satellites, tandis qu'ils terrassent les deux prêtres et les traînent par des chemins rocailleux. Bientôt les vêtements, la chair des généreux martyrs sont déchirés et une trace de sang marque la voie qu'ils parcourent ; la poussière leur couvre le visage,

leur entre par la bouche, pénètre dans la gorge et les suffoque. Loin de s'amollir à ce triste spectacle, les barbares redoublent de cruauté : ils tirent leurs victimes par les cheveux, par la barbe, les soulèvent de terre et frappent le vénérable vieillard au visage, avec tant de violence que le sang lui jaillit par la bouche et par le nez. La plume se refuse à décrire les honteux traitements que cette populace en délire inflige à ceux qui étaient ses bienfaiteurs et ses pères dans la Foi. Des bourreaux les entraînent vers la rivière qui coule à une lieue de la ville ; là, après les avoir souillés de leurs immondes crachats, ils les jettent dans une barque et les recouvrent de vase au point que la frêle embarcation menace à chaque instant de sombrer.

Le jour commençait à poindre et ces scènes honteuses duraient encore : les confesseurs de la Foi, complètement dépouillés de leurs habits, privés de tout secours, gisaient à demi-morts, puisant toujours en Dieu leur force et leur appui. Pour s'en débarrasser, les Congolais, n'osant leur donner le coup de mort, les transportèrent sur la rive opposée ; ils comptaient sur les infidèles dont la cruauté leur était connue. Mais ceux-ci se montrèrent plus humains et, dans l'espoir d'une bonne récompense, ils conduisirent les blessés à Molemba pour y panser leurs plaies et leur fournir le nécessaire.

Dans la soirée du jour de l'expulsion, le Prince avait envoyé son secrétaire enjoindre au P. Wouters de prendre la direction de la Mission. « Ne craignez pas, lui faisait-il dire, si les pouvoirs nécessaires vous font défaut, j'y suppléerai de mon autorité. Le P. Wouters ne craignit pas de répondre à cet insolent message : « que de jour en en jour il attendait ses facultés, et qu'après les avoir reçues il agirait en conséquence. »

La fête de saint Etienne étant une fête de précepte, Pierre de Sylva demanda au P. Supérieur des Récollets

de célébrer la messe dans la chapelle du palais ; celui-ci refusa carrément. Repoussé de ce côté, le Prince s'adressa au prêtre indigène ; mais ce dernier, chargea le commissionnaire de faire savoir à son Maître que tant que le Prince du Sonho serait sous le poids de l'excommunication, il ne pouvait espérer trouver un prêtre qui célébrât en sa présence. Après cette réponse pleine de noblesse et de fermeté, il se dirigea vers l'église des Capucins pour y offrir le saint sacrifice. Déjà il l'avait commencé, quand il aperçut, mêlés aux fidèles, quelques-uns des perturbateurs de la veille ; il les pria de se retirer, et comme les coupables n'obéissaient pas, il ôta ses vêtements sacerdotaux et sortit du sanctuaire. Aussitôt les meurtriers, pleins de fureur, s'élancent tumultueusement hors de l'église, menaçant de mort tous ceux qui refusaient de les suivre. Le prêtre alors remonte à l'autel pour achever les saints mystères. A peine les avait-il terminés, que les révoltés rentrent en armes dans le lieu saint qu'ils remplissent de leurs clameurs sataniques. Un instant leur suffit pour renverser le couvent de fond en comble, pour briser ou voler tout le mobilier. Le P. Wouters cependant ne restait pas inactif ; s'étant rendu au Palais, il somma le Prince de mettre fin à ces scènes de désordre. L'astucieux souverain simula une ignorance complète de ce qui se passait, et attribua ces tristes événements à l'exaspération d'un peuple éprouvé depuis si longtemps par la sécheresse. Désireux, toutefois, de témoigner et de ses bonnes dispositions et du chagrin qu'il éprouvait, il se hâta d'envoyer quatre de ses serviteurs à la recherche des Pères Capucins. Le P. Wouters demanda de les accompagner : il voulait donner aux martyrs, s'ils avaient succombé, une sépulture honorable, ou leur prodiguer ses consolations et des soins fraternels s'ils survivaient. Don Sylva n'accorda cette permission qu'à regret ; elle devait, sans doute, contrarier ses projets. Libre de ses démarches, le bon religieux prit,

sans tarder, le chemin de Molemba, où il eut le bonheur de retrouver ses frères en saint François. Le P. Corluy, qui se trouvait encore dans cette localité, n'ayant pu trouver une occasion favorable de faire partir sa seconde lettre, les avait déjà recueillis. L'entrevue fut des plus touchantes; mais ni les prévenances, ni les supplications des Pères Récollets ne purent déterminer leurs confrères à revenir dans le Sonho. Ce n'est pas le courage qui manquait à ces généreux confesseurs de la Foi ; une triste expérience leur avait appris qu'ils ne pouvaient se fier à un prince et à un peuple aussi perfides.

Les deux missionnaires belges conférèrent ensemble de la pénible situation qui leur était faite. Persuadés que les paroles sont plus efficaces que les écrits, ils décidèrent de se rendre tous deux à Loanda; la santé profondément altérée du P. Corluy ne lui eût, d'ailleurs, pas permis de demeurer seul au milieu des païens soulevés. Ils furent parfaitement reçus à Loanda par les PP. Capucins, et le P. Wouters se hâta de présenter, avec ses lettres d'obédience, la commission qu'il tenait du Nonce apostolique. Un double refus des autorités civiles et ecclésiastiques vint trop tôt anéantir ses dernières espérances. Le Gouverneur d'Angola lui fit savoir « que le Sonho, tributaire du Portugal, s'étant révolté contre son suzerain, devait être réduit à merci par les armes ; qu'en conséquence, il ne pouvait permettre à des missionnaires de se rendre dans ce pays, à moins qu'ils ne pussent lui exhiber des lettres patentes soit du Souverain Pontife, soit du collège des Cardinaux, ou du Gouvernement de Lisbonne ; que s'ils en étaient dépourvus, il leur conseillait, et, au besoin, leur ordonnait de s'embarquer pour les Indes occidentales et de retourner de là en Portugal. » (1)

---

(1) Le décret du roi de Portugal était formel à cet égard, et devait être appliqué avec plus de rigueur encore, parce que les Belges étaient sujets du roi d'Espagne.

Le Préfet apostolique lui dit de son côté « que la mission du Sonho dépendait de la Propagande qui en supportait toutes les charges, et qu'ainsi il ne pouvait accorder à aucun prêtre d'y exercer le saint ministère sans une délégation spéciale de la Sacrée Congrégation. Quant aux lettres de l'Internonce, elles avaient d'autant moins de valeur qu'elles étaient subreptices et appuyées sur un motif dénué de fondement. »

Les forces du P. Corluy baissaient sensiblement et bientôt son état ne laissa plus aucun espoir de guérison. Le Père Wouters, après l'avoir muni des derniers sacrements, lui ferma les yeux le jour du Vendredi Saint de l'année 1674. Dès que les funérailles de son compagnon eurent été célébrées au milieu d'un immense concours, le supérieur de la mission belge s'empressa de faire revenir le frère lai demeuré au Sonho. Le Prince qui attendait avec impatience le retour des missionnaires s'opposa au départ du religieux : il dut céder néanmoins et écrivit au P. Wouters une lettre où se peint parfaitement toute la fourberie de son caractère.

« J'ai reçu avec peine la lettre de votre Paternité rappelant le seul frère qui nous restait. Comme j'ai toujours admiré le zèle qui vous avait amené au Sonho, je ne puis approuver votre départ..... Quant aux mauvais traitements et aux injures qu'un de mes serviteurs a fait subir aux Pères Capucins, voici en quelques mots ce que je puis affirmer à votre Paternité révérende : le coupable, ayant d'abord été par mes ordres châtié publiquement devant la porte de l'église, fut ensuite interrogé devant témoins, et comme on lui demandait s'il avait agi d'après mes conseils, il répondit de la manière la plus affirmative qu'il n'avait reçu de moi ni ordre, ni conseil, qu'il avait agi de lui-même et que lui seul était coupable. Si maintenant malgré les excuses que j'ai présentées aux Pères et malgré les preuves de mon innocence, on persiste à m'accu-

ser, que Dieu soit béni ! Si votre compagnon veut nous quitter et retourner dans sa patrie, qu'il s'en aille en paix ; je me recommande à ses prières, et j'offrirai à Dieu pour lui mes faibles vœux. Veuillez, mon révérend Père, conseiller aux marchands hollandais d'aborder ici directement ; je tiens à leur disposition esclaves, ivoire et tout ce qu'ils peuvent désirer. »

Telle fut la triste issue de la première mission belge au Congo !

Le navire qui devait le porter en Amérique se faisant attendre, le Père Wouters, de l'agrément du Préfet apostolique, s'adonna au ministère apostolique dans la ville de Loanda. Il ne tarda pas à se concilier les cœurs et bien des larmes coulèrent à son départ.

La traversée d'Afrique au Brésil fut assez tranquille ; mais, détail horrible ! le bâtiment qui n'avait que 86 pieds de long sur 18 de large, portait dans ses flancs 470 esclaves pressés l'un à côté de l'autre. La dyssenterie se mit parmi ces malheureux ; plus de 150 périrent et leurs corps furent jetés à la mer. Après être demeuré un mois à Bahia, le P. Wouters reprit la route de Lisbonne. De nouvelles misères l'y attendaient : la justice portugaise qui regardait comme un crime d'État le séjour d'un sujet espagnol sur les terres du Sonho, voulait poursuivre l'innocent religieux. La situation devenait critique lorsque Dieu, qui veillait sur son serviteur, fit éclater le zèle et la bonne foi du vaillant apôtre. (1)



(1) Le Père Wouters revint dans les Pays-Bas et débarqua heureusement au port de Texel, le 7 avril 1675.

CHAPITRE XI.

Châtiment du comte de Sonho — Nouveaux missionnaires capucins — Relations avec Rome — Don Garcia III — Tentative pour supprimer la traite des nègres — Travaux des Capucins — Graves événements politiques au Congo — Don Pedro III couronné au nom du Pape — Décision de la congrégation de la Propagande relative à la traite des nègres — Dépérissement et fin de la Mission.

Le bras de Dieu ne tarda pas à s'appesantir sur le comte de Sogno. Désolé du départ des missionnaires, le peuple se souleva contre le persécuteur, le chargea de fers et l'ayant rélégué dans une île de Zaïre, se choisit un nouveau souverain. Comme le prince dépossédé sollicitait le secours des nations voisines et surtout des Portugais pour l'aider à reprendre le pouvoir, la population indignée se saisit une seconde fois de sa personne, lui mit au cou une grosse pierre et le précipita dans le fleuve. « Va, lui criait-elle, va, monstre inhumain, finir tes jours dans ces eaux que tu as fait traverser à des prêtres innocents. » Digne fin d'un ennemi de la sainte Église.

Le P. Gavazzi, brisé par les infirmités, était revenu en Italie en 1668 afin de solliciter l'envoi de nouveaux missionnaires. Le Pape le reçut avec amour et voulut, en récompense de son zèle et de ses travaux, l'élever aux honneurs de l'épiscopat. L'humble religieux refusa cette dignité et ne demanda qu'à pouvoir courir à de nouveaux sacrifices. Dès que la santé du généreux apôtre fut un peu rétablie, le Pape Clément X le nomma Préfet apostolique

du Congo et le renvoya dans ce pays à la tête de quelques ouvriers évangéliques brûlant, eux aussi, du désir de se dévouer sous la conduite d'un tel Supérieur. Le Souverain Pontife profita de cette occasion pour écrire au roi Don Garzia III. Dans cette lettre, datée du 2 mars 1673, le Vicaire de Jésus-Christ, tout en louant le Roi de son amour pour la Religion, l'exhorte à redoubler de zèle pour étendre le règne de Dieu dans ses États et lui recommande spécialement le nouveau Supérieur de la mission. (1)

Si la mort fauchait dans les rangs des ouvriers évangéliques, de nouvelles recrues se levaient constamment pour combler les vides. Dans les premiers jours de l'année 1677, Innocent XI, élevé récemment sur la chaire de saint Pierre, envoya au Congo le P. Paul-François de Port-Maurice accompagné de douze Religieux capucins. La lettre qu'il adressa, en date du 3 janvier, au roi Don Garzia III, pour lui recommander les missionnaires, ne peut laisser aucun doute sur la piété de ce prince.

Les Portugais, éblouis par les magnifiques mais fallacieuses promesses du misérable détrôné, qui gémissait captif dans les îles du Zaïre, avaient renouvelé leurs prétentions sur le comté de Sogno. Le Souverain légitime s'adressa au Pape pour se plaindre de ces agissements et Innocent XI, profitant du départ des missionnaires, écrivit au Comte pour l'assurer de sa protection et lui permettre d'agir, par le nonce de Lisbonne, sur le gouverneur d'Angola.

Peu d'années après, le P. François de Monteleone, capucin de la Province de Sardaigne, désirant exercer son zèle au Congo, s'adressa à la Propagande qui lui permit de s'associer le P. Jérôme Mérolla de Sorrento et d'autres religieux de son ordre. Partis de Cagliari en

(1) Le P. Gavazzi dut encore plus tard reprendre le chemin de l'Europe et mourut à Gênes en 1692.

1682, ils abordèrent à la côte d'Afrique dans le courant du mois de mai de l'année suivante. Quinze jours après leur débarquement à Loanda, le P. Mérolla et le Père Joseph-Marie de Basetto furent destinés à la mission du Sogno, la plus ancienne et la meilleure du Congo. Avant d'en prendre possession, le P. Mérolla connaissant les faits qui s'y étaient passés depuis une dizaine d'années, envoya son compagnon pour se rendre bien compte de la situation. Arrivé au *Cap Padrone* à l'embouchure du Zaïre, le P. Joseph-Marie fit prévenir le Comte et l'informa de ses intentions. A peine le bruit de sa présence se fut-il répandu, qu'une foule immense se hâta d'accourir au-devant de l'envoyé du Ciel ; les uns lui racontèrent la triste fin du persécuteur, les autres le mirent au courant des intentions du Prince ; tous jurèrent de défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang l'Église et ses ministres. Ils furent fidèles à leur serment et, à partir de ce jour, les Capucins n'eurent jamais à souffrir, dans ces contrées, la moindre difficulté. Dès la seconde année de son apostolat, le P. Mérolla restait seul dans le Sogno, lorsqu'arriva une lettre du cardinal Cibo. Ce prince de l'Église écrivait à tous les Missionnaires capucins, pour se plaindre de la traite des noirs dont la sacrée congrégation de la Propagande demandait instamment la suppression. Le commerce d'ivoire et d'esclaves formait, en qnelque sorte, l'unique ressource du pays ; aussi les missionnaires n'eurent-ils pas grande confiance dans le succès de leurs démarches. Ils se réunirent néanmoins pour témoigner de leur obéissance à la sainte Église et pour aviser à la situation. Après des négociations assez difficiles, ils obtinrent du roi du Congo et du comte de Sogno que les hérétiques au moins seraient exclus du commerce d'esclaves, surtout les Anglais qui opéraient

sur une vaste échelle et transportaient les malheureux à la Barbade, où ils ne pouvaient leur inspirer que de l'éloignement pour le Catholicisme. Le P. Mérolla choisit un jour de fête pour expliquer au peuple les intentions de la Propagande et le détourner de la traite des noirs ; mais les habitants du Sonho fermèrent l'oreille à ces représentations. Sur ces entrefaites, le Roi le pria de se rendre à sa Cour, où les Capucins n'avaient plus paru depuis de longues années. Il crut ne pouvoir décliner cette gracieuse invitation et se mit aussitôt en route. Un secrétaire d'État le reçut à quelque distance de la ville et le conduisit sur la place publique, où le peuple, partagé en deux chœurs, récitait le rosaire à haute voix. Le Roi, vêtu d'un beau pagne, à la mode des noirs, d'une veste de satin galonnée d'argent et d'un grand manteau écarlate, se tenait assis au fond de la place. A l'approche du missionnaire, il se leva et tirant de son sein un crucifix d'ivoire qu'il lui donna à baiser, il se mit à genoux et lui demanda humblement sa bénédiction. Le peuple alors, se forma en cortège et dans le plus bel ordre se dirigea vers l'église. Après une courte prière, le P. Mérolla monta à l'autel et, par un long sermon, satisfit l'avidité de nombreux chrétiens affamés de la parole de Dieu.

De graves maladies, auxquelles plusieurs missionnaires avaient déjà succombé, forcèrent le vaillant apôtre à quitter l'Afrique pour revenir en Europe. Il avait, durant les six années de son ministère évangélique, baptisé 13,000 personnes et validé un grand nombre de liaisons illégitimes. Un argument bizarre que les nègres incrédules ppɔsaient à la réception du baptême était que les élé-ohants, qui cependant ne recevaient pas ce sacrement, ne paissaient pas de devenir gros et gras, et de vivre longtemps.

A peine débarqué en Portugal, le P. Mérolla fut reçu par le Roi. L'accueil fut des plus gracieux : le Prince

baisa respectueusement la robe de bure du missionnaire et se tint debout devant lui, la tête découverte, tout le temps que dura l'entretien. Il se plut à exalter le zèle et la merveilleuse charité des capucins italiens et lui affirma que s'il avait défendu à tous les prêtres étrangers l'accès de ses possessions africaines, il ne prétendait pas que cette défense atteignit jamais ses confrères d'Italie.

Le P. François de Monteleone, ancien compagnon du P. Mérolla, fut envoyé par la Propagande, fonder un couvent de son ordre dans l'île de St-Thomas. Cette maison devait servir d'hospice aux Pères capucins qui se rendaient dans les missions et leur permettre de s'acclimater peu à peu.

La vraie Religion continuait à s'étendre dans le Congo, et les conversions se multipliaient en dépit de toutes les difficultés. Le grand nombre de religieux qui tombaient victimes d'un climat meurtrier pour la race blanche, n'empêchait pas leurs frères de courir aux mêmes fatigues et aux mêmes dangers. Ces fatigues, ces dangers étaient même un appât pour les âmes généreuses ; et c'est dans l'espoir de pouvoir se sacrifier entièrement pour la gloire de Dieu, que le P. Antoine Zucchelli, capucin de la Province de Styrie, demanda à ses supérieurs la permission de passer au Congo. Parti de Styrie au mois de septembre 1696, il arriva le 9 novembre 1698 à Loanda. Le P. François de Paire l'accueillit avec bonbeur ; le Recteur des Jésuites et le Prieur des Carmes, établis depuis 1659 dans cette ville, vinrent le visiter et lui conseillèrent de séjourner quelque temps au milieu d'eux, afin de se remettre de ses fatigues et de se faire à la température. Il écouta ces sages conseils et ne se rendit au Congo que dans les premiers jours de l'année 1700. Son apostolat ne fut pas long ; miné par les fièvres, il dut revenir dans son pays et arriva à Venise le 11 septembre 1704.

La mission des Capucins étendait alors ses rameaux dans les royaumes d'Angola, de Congo et dans quelques pays voisins. Elle possédait différentes stations au Congo. San-Salvador, Incucco, (1). Sonho, Bamba, Lubatta, Bamba Pambu et Anguella ; dans l'Angola, Loanda, capitale du royaume, Bango, Massangano et Cahenda. (2) Le nombre des missionnaires était en telle disproportion avec la vaste étendue de ce territoire, qu'un grand nombre de villes et de villages étaient parfois huit et dix ans sans voir un prêtre, et demeuraient ainsi livrés à la pernicieuse influence des féticheurs.

Le P. François de Pavie, spécialement délégué par le Souverain Pontife Innocent XII pour la visite de toutes ces missions, accomplit avec une indomptable énergie la lourde charge dont il était investi. Après avoir parcouru la province de Sonho, il se dirigea vers le Congo et s'efforça par tous les moyens en son pouvoir, de raffermir l'Église chancelante de ce pays. Le comte de Sonho, Don Antoine Barettus de Sylva, l'aida de ses conseils et lui fournit 120 hommes chargés de protéger sa marche et de le conduire jusqu'à Quibango. A son retour le Préfet apostolique passa par Loanda, et releva Don Antoine et tous ses sujets de l'excommunication qu'ils avaient encourue pour la vente des esclaves.

Ces détails nous sont fournis par une lettre adressée par le comte de Sonho au Ministre général des Capucins, en date du 4 octobre 1701 et dans laquelle il le remercie avec effusion du grand bien opéré dans ses États, par les enfants de S[t] François.

En ce même temps, le 4 décembre, les sénateurs de la Cour royale d'Angola écrivaient au Procureur général des Capucins et témoignaient de leur profonde reconnaissance envers les religieux de son ordre, surtout envers

(1) Ou Incussa.
(2) Bullaire des Capucins.

le P. François de Pavie, dont le zèle infatigable était au-dessus de tout éloge.

«Sans prendre aucun repos, disaient-ils, il a parcouru pendant deux ans les royaumes et les provinces de Congo, de Bolà, de Pombi-le-grand et de Sonho. Partout ses travaux ont été bénis ; il a baptisé plusieurs milliers d'infidèles et légitimé un grand nombre de mariages. Bien plus, il est parvenu, nous en avons l'intime confiance, à ramener la paix et la concorde dans le Congo, si profondément troublé depuis cinquante ans, et souillé par l'idolâtrie, source inépuisable des crimes les plus monstrueux. »

Le P. François se sentant exténué, fit choix de son successeur et se disposa à reprendre le chemin de l'italie. Cette détermination provoqua une douleur générale ; la seule consolation était la confiance de voir se rétablir la santé et les forces de celui qui, pendant sept années, avait été pour tous un père dévoué.

De graves événements politiques et religieux s'étaient passés au Congo durant ces dernières années : les lettres pontificales, si fréquentes auparavant, cessent tout à coup ; et durant un espace de trente ans (1677-1707) nous n'en retrouvons pas une seule dans le Bullaire des Capucins. Les rapports avec Rome s'étaient donc relâchés et les princes tributaires de la Couronne, après s'être efforcés de conquérir leur liberté, étaient parvenus à constituer leurs provinces en États indépendants ; aussi lorsqu'en 1707, le Pape Clément XI renoua les relations avec le Congo, ce n'est plus uniquement au Roi qu'il s'adresse, mais il écrit en particulier aux Princes de Batta, de Somno, de Bamba et de Sonho pour activer leur zèle religieux.

Don Pédro III régnait alors sur le Congo ; prince profondément chrétien, il cherchait à faire revire les anciennes traditions. Le Père François de Pavie, à son retour d'Afrique, s'était empressé de faire connaître au Souve-

rain Pontife ces heureuses dispositions. Le cœur de Clément XI s'en réjouit et ne demanda qu'à les seconder. L'air natal eut sur la santé du P. François une salutaire influence et cet apôtre, à peine guéri de ses infirmités, ne soupira qu'après de nouveaux sacrifices. Clément XI le renvoya au Congo et, comme s'il eût voulu donner à la royauté une nouvelle consécration, il lui remit pour Don Pédro, une couronne bénite de sa main ; en témoignage d'affection, il y ajouta un chapelet et une médaille d'argent indulgenciés. En même temps il adressait au Roi, en date du 11 juillet 1707, une lettre dans laquelle il louait ses vertus et son zèle pour la gloire de Dieu. Afin de donner une impulsion nouvelle à la religion dans ces contrées, le Pasteur des âmes écrit encore à la Reine, à la Reine-mère, à tous les Chefs : il les embrasse tous dans sa charité et les exhorte à travailler avec énergie à l'extension du Christianisme. Rien n'échappe à sa vigilance : Véronique était montée sur le trône de Matamba ; elle favorisait la Religion sans toutefois s'imprégner de son esprit ; le Pape lui rappelle qu'il ne lui suffit pas de protéger la Religion, mais qu'elle doit encore renoncer aux fausses joies du monde, suivre fidèlement les conseils du P. François et marcher sur les traces de la Reine Zingha. Il avertit aussi le comte de Sogno, qui avait un agent dans les Provinces-Unies, de se garder du contact des hérétiques, et lui cite le proverbe : « Qui tangit picem, inquinabitur ab ea (1). »

Le Père Jean de Barletta avait succédé au P. François dans la charge de Préfet apostolique ; très versé dans la langue du pays, il opérait des prodiges dans le Sonho. Affable envers tous, infatigable dans les travaux, toujours calme dans le danger, tel était son talent de se concilier les cœurs que, dès qu'il paraissait dans une localité, la po-

(1) Qui touche à la poix, est sali par elle.

pulation captivée ne voulait plus se séparer de lui. Ce n'est pas cependant que les persécutions lui fissent défaut. Les sorciers secondés par les païens, s'étaient révoltés dans la capitale ; déjà le couvent des Capucins avait été attaqué et livré au pillage, les vases sacrés et les ornements de la sacristie, brisés, déchirés et détruits. Le P. Jean, enflammé de zèle pour la défense de l'Église outragée, s'avance au-devant des rebelles, et, au péril de sa vie, s'efforce de leur inspirer des sentiments de soumission, tantôt en s'insinuant par la douceur, tantôt en les menaçant de la colère de Dieu et des foudres de l'excommunication. Mais que peut la parole du prêtre sur des cœurs impies et corrompus ? Heureusement le comte Don Paul de Sylva, édicta les peines les plus sévères contre les émeutiers, si ceux-ci ne se hâtaient de réparer les maux faits à l'Église. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une lettre adressée, le 28 Août 1708, au Commissaire général des Capucins, pour obtenir des missionnaires et la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ.

Un événement dont les suites eussent été des plus heureuses pour l'avenir de la Religion en Afrique, semblait se préparer. Le roi de Loango, épris de la fille du comte du Sonho, la demandait en mariage et promettait, pour l'épouser, d'embrasser le Christianisme. Malheureusement ce prince ne pouvait se résoudre à renoncer au commerce d'esclaves, source pour lui de tant de richesses. Le cas était perplexe : d'un côté, l'union projetée ouvrait à la sainte Église des perspectives nouvelles dans ces régions ; de l'autre, les lois canoniques semblaient s'y opposer. Le P. Colomban de Bologne, Préfet apostolique, n'osant assumer la solution d'une question aussi grave, s'adressa, le 20 juin 1708, à la Propagande, qui renvoya la cause au Saint-Office, le 7 Mai 1709. Nous donnons ici un résumé succinct du rapport qui servit de base à la sentence du tribunal de l'Inquisition :

1° Est-il permis au roi infidèle d'Angola ou de Loango de vendre aux Hollandais des esclaves chrétiens ?

Après avoir établi, sur l'incontestable autorité des canonistes et des théologiens, que ceux-là seuls peuvent être considérés comme esclaves : 1° qui sont nés dans l'esclavage ; 2° qui ont été capturés dans une guerre juste ; 3° se sont vendus à prix d'argent, soit pour en toucher une partie du prix, soit pour sauver leurs parents ; 4° qui ont été condamnés à la servitude par une sentence légitime, le rapporteur conclut : qu'aucun de ces titres ne se rencontrant avec certitude dans les esclaves vendus en Afrique, cette traite doit être considérée comme illicite ; surtout, que dans le doute, il faut juger en faveur de la liberté. Ces razzias d'esclaves, dit-il, pour prouver la mineure de son raisonnement, loin d'être des guerres justes, ne sont que des actes de brigandage, et les sentences des juges sont, le plus souvent, iniques, puisque pour le vol d'une poule ils condamnent le malheureux coupable à un esclavage perpétuel.

Le rapporteur appuie encore ses conclusions sur le bref de Paul III, adressé, le 23 Mai 1537, au cardinal de Tavere, archevêque de Tolède, et par lequel le Souverain Pontife lance l'excommunication majeure contre tous ceux qui oseraient réduire les Indiens en servitude. Excommunication renouvelée par Clément VIII et Urbain VIII.

Si la vente des esclaves est illicite en général, elle l'est surtout lorsqu'il s'agit de la vente d'esclaves chrétiens à des maîtres hérétiques ; puisque dans ce cas, outre l'injure personnelle faite à ces pauvres créatures, on les expose encore au danger imminent de perdre la foi.

2° Peut-on conférer le baptême au roi d'Angola, s'il ne promet pas sincèrement de s'abstenir de ce commerce illicite ?

Non. Dès là que le commerce d'esclaves est reconnu comme étant un péché mortel, il est évident qu'on ne

peut conférer le baptême à celui qui ne veut pas y renoncer ; puisque selon le droit divin et ecclésiastique, on ne peut régénérer par le baptême ceux qui conservent l'affection au péché. Telle a toujours été la doctrine de l'Église, et le concile de Trente enseigne expressément que les adultes qui désirent être baptisés, doivent, avant de recevoir le Sacrement, s'exciter à la haine et à la détestation du péché.

C'est ainsi que la Ste Eglise, même aux dépens de ses intérêts les plus chers, s'est toujours élevée, avec la dernière énergie, contre l'esclavagisme.

Un prêtre séculier, Etienne Bonteghi, avait surpris la bonne foi des missionnaires, et obtenu la permission de conférer les sacrements de baptême et de mariage ; abusant bientôt de la condescendance des Pères Capucins, il s'était arrogé les titres de vicaire-général et de grand conseiller du Royaume et posait ainsi, sans aucun pouvoir, des actes de juridiction. Sur ces entrefaites un autre ecclésiastique, se faisant appeler Visiteur, débarqua au Congo ; c'était dans le courant du mois de septembre de l'année 1717. D'un commun accord, ces deux fourbes poursuivirent les missionnaires avec tant de perfidie, qu'ils parvinrent à soulever le peuple contre ses véritables bienfaiteurs, et à leur enlever l'estime et l'affection dont ils avaient toujours joui. Les saints Religieux, l'âme brisée de douleur, furent forcés d'abandonner cette chère mission qu'ils avaient si longtemps fécondée de leurs travaux et arrosée de leurs sueurs.

Dès que le Souverain Pontife Clément XI fut informé de ces tristes événements, il écrivit le 28 mars 1729, au roi de Portugal et le supplia d'user de son autorité pour faire expulser du Congo, non-seulement ces deux prêtres infidèles, mais encore tout autre ecclésiastique qui oserait y exercer le saint ministère. Il voulait de plus que les Pères capucins fussent immédiatement rétablis dans

une mission qui leur appartenait à tant de titres. Pour donner plus de force à ses réclamations, le Pape chargea le cardinal de Cunha de Attaïd de les appuyer à la cour de Lisbonne.

Les Pères Capucins retournèrent-ils dans le Congo? Les documents nous font défaut pour résoudre cette question. Nous sommes porté à croire que ces religieux demeurant dans les possessions portugaises, où ils pouvaient opérer plus de bien dans les âmes, se contentèrent de rayonner de temps en temps dans le Congo, pour y entretenir les derniers vestiges de la Foi chrétienne. Cette opinion paraît confirmée par la relation de missionnaires qui, envoyés par la Propagande, pénétrèrent dans ce Royaume vers la fin du siècle dernier. Ils écrivaient en 1773.

« Les Capucins seuls sont chargés de ce Royaume : ils travaillent avec un zèle infatigable, mais, faute de missionnaires, ils sont obligés d'abandonner des provinces entières qu'ils ne peuvent visiter qu'après plusieurs années. Celle de Sogno, principauté souveraine, est de ce nombre.

Depuis longtemps les enfants n'y sont point baptisés et les adultes sont privés des sacrements et de tous les secours de la Religion. Ces pauvres peuples restent néanmoins attachés au Christianisme et ils en font profession publique. Ils conservent le souvenir de la plupart de nos mystères et des commandements de Dieu qu'ils apprennent soigneusement à leurs enfants. Ils ont horreur de l'idolâtrie. N'ayant point de pasteurs qui les dirigent, ils tâchent de se conduire eux-mêmes de leur mieux ; ils s'assemblent régulièrement les dimanches pour chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur du vrai Dieu. Quelquefois le chef, ou l'un des plus anciens du village, fait une exhortation au peuple pour l'engager à vivre chrétiennement et de manière à mériter

que Dieu leur envoie des pasteurs et des guides éclairés dans les voies du salut. Généralement parlant, la foi de ce bon peuple est grande, et on a droit d'espérer de la miséricorde du souverain Pasteur des âmes qu'il leur en tiendra compte.

Comme la province de Sogno est fort peuplée, une colonie de ses habitants passa, il y a plusieurs années, le fleuve Zaïre et vint, avec l'agrément du roi de Kakongo, s'établir dans une plaine inculte de ses États. Cette colonie forma une petite province séparée des autres, dont Mauguenzo est la capitale. Le nombre de ces chrétiens, autant que je puis en juger sur le rapport de ceux que j'ai vus, s'élève à environ 4000. Notre arrivée parmi eux causa une joie générale et nous eûmes aussitôt à exercer notre ministère...... »

Ce tableau est quelque peu flatté ; car si les nègres demeuraient attachés à la foi, ils en pratiquaint assez peu la morale.

Le Père Raphaël de Castello de Vide (1), franciscain de la province de la Piété en Portugal, partit en 1781 accompagné de trois missionnaires de différents Ordres, pour ressusciter la mission du Congo. Ils furent reçus avec enthousiasme ; de tous côtés les populations accouraient demander le baptême ou l'absolution ; un grand nombre légitimaient leur union. La guerre civile désolait alors le pays : deux prétendants se disputaient le pouvoir. Le P. Raphaël dut assister à une bataille et son cœur fut cruellement affecté à la vue des mutilations que l'on faisait subir aux cadavres, dont les membres amputés étaient portés comme des trophées. Le roi vainqueur, se proclamant hautement chrétien, prit les missionnaires sous sa protection. Ceux-ci furent à la hauteur de leur tâche : abattus par les privations et les fièvres, ils se

(1) Qui devint plus tard évêque de St-Thomas.

multiplièrent pour répandre partout les bienfaits de la religion. Comme autrefois, leurs efforts furent le plus souvent paralysés par l'immoralité des indigènes : ces malheureux goûtaient les enseignements de la foi ; ils voulaient même revenir à une vie plus chrétienne, mais ils retombaient bien vite dans leurs habitudes, entraînés par leurs passions brutales. Enfin, après la mort de ses compagnons, le P. Raphaël, brisé lui-même par les fatigues et les maladies, dut revenir en Europe et la mission fut de nouveau abandonnée. Dans une relation détaillée qu'il nous a laissée de ses voyages, il nous apprend qu'à cette époque on voyait encore à San-Salvador, les ruines de douze églises : la cathédrale, — St-Jacques, — St-Michel, — St-Ignace, — St-Antoine, — Sépulture des rois, — « St-Amaro » ? — Notre-Dame des remèdes, — Notre-Dame de la Conception, — Notre-Dame de Miséricorde, — St-Jean-Baptiste, — la vraie Croix et les Pères Capucins italiens.

Dans le palais royal se trouvait deux chapelles ; l'une dédiée au St-Esprit, l'autre à St Joseph.

Ainsi finit cette mission du Congo, qui avait donné, à ses débuts, de si belles espérances. La pénurie des Missionnaires, la corruption des mœurs qui admettaient non-seulement la polygamie, mais même la polyandrie ; l'indolence, l'instabilité du caractère, les relations avec les tribus idolâtres et anthropophages, rejetèrent ce peuple infortuné dans la triste situation où il gémit actuellement.

Ce n'étaient pas quelques efforts isolés qui pouvaient enrayer ce mouvement ; d'ailleurs toute tentative cessa, à partir de l'année 1832, lors de la persécution suscitée par Don Pédro, roi de Portugal, contre les Ordres religieux.



CHAPITRE XII.

Derniers vestiges du christianisme. — Les Péres du Saint-Esprit.

Comme après un naufrage, quelques épaves flottent çà et là, preuves irrécusables de la catastrophe ; ainsi quelques idées, quelques pratiques chrétiennes survécurent longtemps dans la mémoire et les coutumes du peuple congolais pour attester l'influence que le catholicisme avait exercée en ces régions lointaines.

Le célèbre Livingstone a recueilli des notes précieuses sur les traditions catholiques au Congo et nous nous empressons d'en reproduire ici quelques-unes.

Dans les explorations qu'il fit, en 1856, du N'gami à Loanda, il rencontra « des chrétientés privées depuis longtemps de pasteurs, et cependant toujours fidèles au catholicisme ; des églises conservées par la piété des populations, dans l'attente, sans doute, de nouveaux missionnaires. » (1)

« Il y avait autrefois à dix ou douze milles d'Ambacca une mission appelée Cahenda et le nombre des individus qui, dans la province, savent lire et écrire est vraiment extraordinaire ; c'est là le fruit des travaux des Pères Jésuites qui furent les apôtres de cette population. Depuis l'expulsion de ces religieux par le marquis de Pombal, (2)

(1) Aperçu général.

(2) Ce ministre avait expulsé les Religieux des possessions portugaises.

les indigènes ont continué à se servir mutuellement de professeurs. On a conservé dans le pays une grande vénération pour les bons Pères, tout le monde parle ici des Jésuites avec reconnaissance. Je tiens de bonne source, nous dit-il ailleurs, que le roi du Congo (1) fait hautement profession de christianisme et que, dans ses États, il n'y a pas moins de douze églises, restes de la mission établie autrefois à San-Salvador. Les indigènes les entretiennent et conservent quelques-unes des cérémonies religieuses qu'ils ont vu pratiquer, dans leur enfance par exemple; ils balbutient quelques phrases sur les morts, en imitation des prières latines que l'Église catholique prononce dans les services funèbres. S'il s'agit du monarque, on l'entoure d'une grande quantité d'étoffe, jusqu'au moment où arrive un prêtre de Loanda qui sacre son successeur. » (2).

Le docteur Livingstone n'ayant pu tout voir par lui-même s'en tient aux rapports qui lui ont été faits ; mais parfois l'imagination n'en a-t-elle pas embelli les détails?

Dès l'année 1841, Mgr Ed. Barron, nommé vicaire apostolique des deux Guinées, s'était vivement préoccupé de la situation religieuse au Congo et avait songé à ressusciter une mission dont le soin eut été, de nouveau, confié aux Pères Capucins. Sur sa demande, le Saint-Siège désigna un préfet apostolique, mais des circonstances imprévues arrêtèrent l'entreprise avant même qu'elle ne pût recevoir un commencement d'exécution. « Le roi du Congo écrivit lui-même, en 1855, au gouverneur portugais d'Angola, pour le prier d'envoyer un prêtre catholique baptiser ses enfants et tous ceux qui étaient nés depuis le départ des missionnaires. C'est ce

(1) Ce prince n'avait plus que l'ombre de la puissance de ses prédécesseurs.

(2) Explorations dans l'intérieur de l'Afrique centrale.

qui eut lieu en effet. Mais le gouverneur portugais et le St-Siège portèrent plus loin leur sollicitude et résolurent de rétablir, d'une manière plus complète, ce que le malheur des temps avait détruit. » (1)

Dix années s'écoulèrent avant qu'il fût possible de disposer d'ouvriers évangéliques en faveur du Congo. Dieu mit enfin un terme à l'épreuve et la Congrégation du Saint-Esprit, chargée de cette mission, le 9 septembre 1865, put y envoyer trois de ses membres.

Après quelques mois de séjour à St-Paul de Loanda, les nouveaux apôtres vinrent s'établir à Ambrit pour se perfectionner dans l'étude de la langue portugaise et s'initier à l'idiome congolais. Leurs préoccupations, cependant, se reportaient vers le centre du Congo, et le Père Poussot, vice-préfet de la Mission résolut de tenter, lui aussi, un voyage d'exploration. Les voies de terre qui menaient à San-Salvador offrant peu de sécurité, infestées qu'elles étaient par les Massouroundos, peuple voleur et rapace, il dut prendre la voie fluviale et remonter le cours du Zaïre. Les premiers indigènes qu'il rencontra près de M'Boma étaient couverts de fétiches et n'avaient gardé nul souvenir des instructions des anciens missionnaires. Le P. Poussot n'était plus qu'à deux journées de San-Salvador, lorsque diverses circonstances l'obligèrent de rentrer à Ambrit : il se consola en pensant qu'il pourrait visiter en passant Sant'Antonio (Pinda) dont on lui avait tant vanté l'Igréza (l'église).

Qu'était devenue la capitale de ce comté de Sonho, le plus catholique de tout le Congo !......... Sur son emplacement on ne voit plus que deux factoreries, l'une anglaise, l'autre portugaise ; un peu plus loin, éparpillées le long du fleuve, une trentaine de cases dont les habitants s'effrayent à la vue des blancs ; plus un vestige

---

(1) Décret de la sacrée congrégation de la Propagande.

du couvent et de l'hôpital des Capucins. Et la fameuse Igreza ? .... Construction assez récente, elle est faite de bois et de terre ; une porte et deux fenêtres ornent sa façade ; pour lambris, elle a de la paille soutenue par des bambous et pour pavement du sable mouvant. Au fond s'élève une plate-forme d'un mètre et demi de hauteur, sur laquelle sont déposés sans ordre, un grand crucifix en bois, deux statues de la Ste-Vierge, plus ou moins détériorées et recouvertes d'étoffes grossières, plusieurs petits crucifix, deux ou trois statuettes de saints, un encensoir et une navette en cuivre, l'un et l'autre assez bien conservés, quelques chandeliers en bois vermoulu, enfin des débris de missels et autres livres portant les traces des insectes qui les ont visités .... Voilà tout ! .... Les nègres tiennent beaucoup à leur monument, à cause peut-être des idées superstitieuses qu'ils y rattachent.

» Le temple spirituel de Sant'Antonio, nous dit le P. Poussot, se trouvait dans un état plus déplorable encore que le temple matériel !......... Les habitants de cette pauvre localité semblaient avoir perdu toute notion religieuse; tout au plus conservaient-ils un lointain souvenir des *Padres* et un vague désir de recevoir le baptême, sans en comprendre toutefois l'importance ; pas un ne connaissait le Dieu de ses pères, pas un ne savait faire le signe de la croix. » (1)

Laissons le vice-Préfet nous raconter lui-même ses relations avec le Roi et les principaux personnages du pays : « ...... Je désirais voir le roi de Sant'Antonio. On m'avait dit qu'il portait un crucifix, qu'il tenait sa cour dans des lieux retirés, etc. C'était d'ailleurs le descendant des pieux et nobles comtes du Sogno. Mais je ne pus obtenir des nègres d'être présenté à leur roi, et

---

(1) Annales de la Propagation de la Foi. (Année 1888).

il me fallut regagner la factorerie. A quelques jours de là, le prince Moab vint nous visiter.... C'est un noir d'une quarantaine d'années, poli, courtois, complaisant et plus particulièrement l'ami des Français. Je lui dis combien je tenais à voir le Roi pour lui exposer le sujet de ma mission. Le prince me promit d'être mon introducteur. Il arriva le lendemain avec une pirogue et de nombreux rameurs.

Nous remontâmes le fleuve jusqu'à une crique, au fond de laquelle se trouve le village du Prince. Nous déjeunons et continuons notre route par terre. On tourne d'abord la colline, et sur le versant opposé se déploie en demi-cercle le village du prince Mambokosek. Ce prince, âgé d'à peu près cinquante ans, est fort adonné au fétichisme. Devant sa case se dresse une estrade toute chargée de fétiches aux formes les plus variées. Les statuettes de Mambokosek, aussi bien que celles des noirs de ce pays, ont les yeux formés de morceaux de miroir.

Après quelques compliments échangés avec le prince Mambokosek, je lui dis quelques mots à la louange du vrai Dieu, maudissant l'ennemi des hommes qui se joue de leur crédulité et reçoit des adorations qui ne lui sont point dues. J'eus soin, toutefois, d'excuser le Prince du culte qu'il rend aux fétiches, en alléguant son ignorance.

Ces paroles ne paraissent pas déplaire à Mambokosek. Il me quitte un instant, rentre dans sa cabane et revient avec un crucifix assez bien conservé. Par respect, je le suppose, il le tient à part, loin de ses idoles et couvert d'un voile. Je profite de la circonstance pour confirmer ce que je lui ai dit : « Ce crucifix ne peut venir que d'un missionnaire comme moi ; embrasser la religion chrétienne, ce serait donc continuer ce qu'ont fait vos ancêtres. » En nous séparant, le Prince me donna deux poules comme gage de son amitié. C'est le seul des princes noirs qui m'ait fait un cadeau.

Nous rejoignîmes notre pirogue, venue pour nous attendre sur la crique qui nous sépare de la maison royale de Sant'Antonio. On délègue alors une députation au pas de course vers le Roi, pour lui annoncer ma visite.

Nous marchons encore quelque temps. Arrivés à une case qui se distingue des autres par un toit plus élevé et un hangar plus spacieux, je reçois l'invitation de m'arrêter et d'attendre que Sa Majesté me fasse appeler. En conséquence, je prends place sur le siège en bambou qui m'a été préparé.

Bientôt quatre nègres viennent annoncer que le Roi nous attend. Nous nous engageons dans un étroit et tortueux sentier, à travers d'épaisses broussailles. Enfin apparaissent trois cases posées en triangle, dont une, un peu plus grande que les deux autres, est entourée d'une palissade de bambou. Entre les deux premières cases et cette haie, s'étend une cour de 8 à 10 mètres de large sur 15 de long, et en pente comme le terrain. Nous y arrivons par l'angle du bas.

Tout à coup je me trouve en face du Roi, assis gravement sur un fauteuil, à l'ombre d'un parasol qu'un esclave soutient derrière lui. Il a sur la tête le bonnet des princes ; (1) sa chevelure et sa barbe sont blanches, son visage amaigri ne manque pas de douceur. Son manteau royal est en étoffe bleue à carreaux. Il porte autour des reins deux pagnes de coton de couleurs vives ; pour chaussure il a des pantoufles de toile à voile ; une natte est étendue sous ses pieds. Il tient de sa main droite un crucifix appuyé sur sa cuisse. Quiconque arrive dans l'assemblée doit se prosterner et frapper légèrement des mains. Le roi soulève alors le crucifix, l'agite quelques

(1) Le bonnet, insigne de la souveraineté chez les nègres de ces contrées, est fait d'un tissu léger, en paille ou en herbes artistement tressées, où s'y lit d'ordinaire le nom du prince.

instants et remue les lèvres comme pour prononcer une formule de bénédiction. Grossier ressouvenir de ce que faisaient les Capucins quand les noirs venaient leur parler.

Je m'avance d'un air assuré vers le Roi, que je salue en lui serrant la main, et m'asseois en face de lui sur une chaise qu'on m'a préparée. La troupe qui m'accompagne se prosterne et reçoit la bénédiction royale. Le cérémonial de réception terminé, le Roi prend la parole et me demande quel cadeau je lui apporte. Je réponds que le missionnaire ne vient pas pour faire des cadeaux. Le Chef des chrétiens, ajoutai-je, lui qui envoya autrefois les *Padres* dont vous conservez encore le crucifix, et qui avaient annoncé à votre peuple la religion véritable, m'envoie de même dans le but de rétablir ce qui a péri. Ne voulez-vous pas avoir des missionnaires pour instruire votre peuple ?

Et, comme j'allais continuer, deux jeunes gens armés de fusils sortant de derrière la palissade, s'approchent du Roi et disparaissent. Le Roi et le prince Moab échangent à la hâte quelques mots, puis le Prince vient vers moi et me presse de sortir. J'hésite ; il insiste ; je me lève alors, je tends la main à sa Majesté en lui offrant un beau mouchoir de coton, et je me retire sans emporter de réponse.

Que signifiait l'apparition de ces jeunes gens armés ? Que signifiait l'insistance du prince à précipiter mon départ ? C'est encore un mystère pour moi, mais quiconque connait le caractère perfide des Massouroungos peut raisonnablement soupçonner que je n'étais guère en sûreté au milieu d'eux. L'attaque, l'incendie et le pillage des deux factoreries qui eurent lieu une vingtaine de jours plus tard confirmèrent cette supposition. (1)

Le prince du Sonho ne dut pas agréer la démarche du

(1) Missions catholiques. Tome IX, page 242.

généreux missionnaire, puisque douze ans s'écoulèrent avant que le P. Duparquet pût relever l'antique chrétienté de Sant'Antonio. « Il y trouva des noirs qui savaient encore leurs prières en langue congolaise et les chantaient sur une mélodie n'ayant aucun rapport avec nos mélodies européennes, il fit recueillir avec soin ces prières chantées, composées sans doute par les Pères Capucins. De précieux ornements sacerdotaux en argent, religieusement conservés par ces indigènes lui furent remis comme à l'héritier légitime des pasteurs d'autrefois. » La sphère d'action des Pères du Saint-Esprit continua à s'élargir et les résidences de Boma et de Banana furent fondées en 1880.

La ville de San-Salvador était restée sous la juridiction immédiate de l'évêque de Loanda ; le zèle des prêtres portugais en fit un centre très actif de diffusion des vérités évangéliques. En 1885, après deux ou trois ans d'apostolat, on y comptait, selon Chavannes, environ 2000 couvertis ; et ces peuples, chrétiens autrefois mais retombés dans le fétichisme, semblent retourner sincèrement à la religion de leurs pères (1).



(1) Missions catholiques d'Afrique par M. le baron Léon Béthune.

CARTE POLITIQUE



ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

CHAPITRE XIII.

Léopold II. — Association internationale africaine. — Comité d'études. — Association internationale du Congo. — Conférence de Berlin. — Etat indépendant du Congo.

Une ère nouvelle allait s'ouvrir non seulement pour le Congo, mais encore pour le continent africain tout entier !.........

Que les voies de la Providence sont admirables et qu'il faut être aveugle pour les méconnaître !......... L'homme bien des fois s'agite à la poursuite des causes secondes et Dieu le mène, sans qu'il s'en aperçoive, à la réalisation de ses desseins miséricordieux.

Livingstone, Baker, Cameron, Stanley et tant d'autres pénètrent dans les régions inconnues de l'Afrique ; ils ne rèvent pour la plupart, (1) que d'ouvrir des voies nouvelles au commerce, d'élargir les horizons de la géographie et, sans le savoir, ils ne sont, entre les mains de Dieu, que les pionniers de l'Évangile. Ces hardis explorateurs révèlent au monde toutes les infâmies de la traite des nègres, mais hélas ! l'Europe, préoccupée de ses intérêts politiques et matériels, ne leur répond d'abord que par une froide indifférence. A peine çà et là quelques âmes généreuses frémissent-elles et demandent à tarir la source d'aussi épouvantables misères.

(1) Livingstone, missionnaire protestant, avait un idéal plus élevé.

Plus touché que personne au récit de ces horreurs, notre Roi entrevoit et accepte la noble et grande mission que la Providence semble lui destiner ; il veut déterminer un mouvement régénérateur, et pour n'en pas laisser les éléments épars s'évanouir en efforts inutiles, il les réunit, les dirige et les domine de la puissance de son intelligence et de sa majesté royale. Dans ce but, il convoque des illustrations politiques, des savants géographes, des voyageurs célèbres afin de rechercher avec eux les moyens d'explorer les contrées encore inconnues de l'Afrique, d'y faire pénétrer la civilisation et d'abolir la traite des nègres.

Des représentants de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche-Hongrie, de la France, de l'Italie, de la Russie accoururent à l'appel de Léopold II et se réunirent au Palais de Bruxelles, le 12 septembre de l'année 1876. Cette assemblée donna naissance à l'Association internationale africaine, société dont le but était : 1° l'exploration des régions comprises, à l'est et à l'ouest, entre les deux océans Indien et Atlantique ; au nord et au sud entre les frontières du nouveau territoire égyptien, le Soudan indépendant et le bassin du Zambèze; 2° l'envoi d'un nombre suffisant de voyageurs chargés d'établir des stations scientifiques et hospitalières qui leur serviraient, en même temps, de bases d'opérations. (1)

Le Roi comptait sur les Belges ; il ne fut point déçu dans son attente : on dressa des listes de souscription dont le montant s'éleva bientôt à un demi-million, et du sein de la population surgirent des hommes courageux prêts à affronter tous les dangers.

La première expédition composée du capitaine Crespel,

(1) Nous avons emprunté les principaux détails de la genèse de l'État indépendant du Congo dans l'intéressant ouvrage du Frère Alexis Marie : „ Le Congo illustré. „

du lieutenant Cambier, de MM. le docteur Maes et Marno prit la route de Zanzibar pour pénétrer au cœur de l'Afrique. Cambier seul arriva sur les bords du lac Tanganika !.....

D'autres explorateurs suivirent la même voie, mais les maladies et la mort les guettaient au passage et après cinq expéditions, deux belges seulement demeuraient debout pour garder les stations de Karéma et de M'Pala !

En lisant l'histoire de ces premières tentatives d'exploration on croirait parcourir un nécrologe : la civilisation comptait ses martyrs.

De leur côté, les Allemands avaient fondé des stations à Mpouapoua et à Lakoma ; les Français à Candoa et une station mixte s'élevait à Talora.

Bientôt se manifestèrent des tendances nationales et quelque peu égoïstes qui devaient nécessairement amener la dislocation de l'Association internationale. Le roi des Belges s'en aperçut et comprit la nécessité de restreindre son action personnelle à un territoire moins étendu. Aussi, lorsque sur la fin de l'année 1877, Stanley eût révélé au monde l'existence de la grande artère fluviale du « Congo », le roi s'empressa-t-il de le faire venir à Bruxelles et jeta avec lui les bases du « Comité d'études du Haut-Congo. »

Ce comité fut constitué à Bruxelles, le 25 novembre 1878, au capital d'un million couvert par des souscriptions belges et étrangères. Il s'agissait de s'assurer de la possibilité d'établir une communication régulière entre le Haut et le Bas-Congo, comme aussi de rechercher les moyens de nouer un jour des relations commerciales avec les peuples habitant le bassin supérieur. Le Comité ne s'occupait que de vues essentiellement philantropiques et n'entendait nullement se livrer au trafic ; il voulait ériger des stations hospitalières et surtout étudier la jonction du cours supérieur du Congo à l'Océan, dont il

est séparé, sur une distance d'environ 100 lieues, par une succession de cataractes et de rapides qui rendent la navigation impossible.

C'est au début de l'année 1879 que Stanley se rendit en Afrique pour réaliser cet immense projet. Accompagné de deux à trois cents hommes, il remonta le Congo jusqu'à 184 kilomètres de son embouchure, là où commencent les cataractes et y fonda la station de Vivi. Puis, suivant la rive droite du fleuve, il chercha à se frayer un chemin vers Stanley-Pool à travers une contrée, tantôt sauvage, abrupte, profondément bouleversée par des convulsions souterraines ; tantôt marécageuse, coupée de torrents, de rivières, ou couvertes de forêts vierges. « Travaux audacieux et gigantesques, quelquefois même surhumains, dit M. Oscar Roger, où l'héroïque Stanley dut déployer cette volonté inflexible, cette patience, cette adresse qui sont ses qualités dominantes. »

Après deux ans de prodigieux efforts, une route suffisante pour le passage des convois et le transport des embarcations reliait Vivi et Stanley-Pool, en passant par Isanghila et Manyanga, où de nouvelles stations furent établies.

Une amère déception attendait Stanley, aux termes de ces fatigues : de Brazza, agent international, subventionné par le roi des Belges, avait conclu, le 3 octobre de l'année précédente (1880), un traité par lequel le chef Makoko cédait à la France la souveraineté de la rive septentrionale du lac. Stanley aurait pu tout briser, mais il préféra passer sur la rive gauche, où l'appelait un chef ami.

Une convention solennelle, à laquelle participèrent tous les chefs du pays, assura de ce côté le succès de l'entreprise ; et quatre mois après l'arrivée du gros de l'expédition au Stanley-Pool, une quatrième station appelée Léopoldville s'élevait à Ntamo et devenait un centre de

culture et de civilisation. A peine cet établissement était-il créé, au mois de février 1882, que Stanley remontait encore de 160 kilomètres le cours libre du



Stanley

fleuve et fondait, grâce à d'importantes concessions obtenues des chefs de ces contrées, une cinquième station à Krdamouth, au confluent du Kassaï et du Congo.

« Les stations fondées par Stanley, comme les tronçons de route qui les unissaient avaient le même caractère que les stations établies à la côte orientale par l'Association ; elles étaient internationales, elles arboraient un drapeau neutre et vivaient sous la simple protection du droit des gens. Tout négociant, tout voyageur, tout missionnaire pouvait en réclamer l'assistance et était certain d'y trouver l'hospitalité ». (1)

Le 24 août 1883, Stanley partit de Léopoldville pour entreprendre une nouvelle exploration du Haut-Congo ; il voulait étudier le fleuve et ses principaux affluents.

La flotille qui le transportait avec sa suite se composait de quatre petits bateaux à vapeur : il fonda différentes stations, passa des traités de paix avec des chefs puissants et arriva heureusement aux Stanley-Falls, où il établit deux stations dans l'île d'Ouana-Rousani. Il eut toutefois à constater dès lors, que les arabes esclavagistes, suivant la voie qu'il avait lui-même ouverte en 1876-1877, s'étaient avancés jusque près de l'Aruidimi.

Le drapeau de l'Association flottait au cœur même de l'Afrique, à une égale distance des deux océans ! Stanley s'empressa d'envoyer un courrier au commandant de Karéma pour lui annoncer cette heureuse nouvelle.

Il ne s'agissait plus que de continuer et d'affermir ce qui avait été si bien commencé ; pour y parvenir il fallait non seulement multiplier les stations, mais encore user de moyens diplomatiques pour assurer à l'œuvre du Roi une existence incontestée. Ce fut le double but de l'Asso-

(1) Brochure publiée par un coopérateur de l'Association internationale africaine.

ciation internationale, dite du Congo, qui succèda au Comite d'études.

Les Belges se distinguèrent parmi les continuateurs de Stanley ; nous voudrions donner à chacun la part qui lui revient, mais, obligés de nous restreindre, nous ne pouvons que leur payer, en passant, le tribut de notre reconnaissance et de notre admiration.

L'Association internationale du Congo, arborant le drapeau bleu de l'Association africaine s'efforçà d'acquérir, par des contrats légaux passés avec les indigènes, des territoires auxquels se trouvait annexé le droit de souveraineté ; elle voulait, par ce moyen, créer un État indépendant qui pût être reconnu par le droit européen. Il était urgent de couper court aux convoitises des puissances voisines et rivales ; les dangers croissaient et menaçaient de tout anéantir. Déjà le Portugal élevait des prétentions sur certains territoires, et l'Angleterre semblait épouser ses intérêts ; de son côté, la France avait ratifié le traité passé par de Brazza avec le Makoko, soi-disant souverain des deux rives du fleuve dans les parages du Stanley-Pool : c'etait barrer aux Belges la sortie du pays et rendre leur situation impossible.

Les États-Unis se montrèrent plus générenx et reconnurent, en avril 1884, les droits souverains de l'Association internationale du Congo. C'est alors qu'intervint le prince de Bismark : désireux d'acquérir des possessions coloniales, ce qui manquait à l'empire allemand, et convoitant déjà peut-être les territoires de l'Afrique orientale, le Chancelier fit cause commune avec la France qui, elle aussi, voulait agrandir ses colonies africaines. Les deux puissances s'entendirent pour la convocation, à Berlin, d'une conférence diplomatique qui eut à régler diverses questions de droit international.

La Conférence se réunit le 15 Novembre 1884 et ses délibérations se prolongèrent jusqu'au 23 février de

l'année suivante. La politique de Léopold II, habilement exposée et défendue par le baron Lambermont, y prévalut ; entre les différentes résolutions de la Conférence deux furent particulièrement consolantes pour le cœur de notre Souverain : l'abolition de la traite des nègres et la reconnaissance de l'État indépendant du Congo, dont les limites furent fixées. Avant de se séparer, tous les ambassadeurs tinrent à honneur de témoigner de leur admiration pour la grande œuvre du roi des Belges.

L'État du Congo avait dorénavant sa place au soleil des nations ; il lui faillait un souverain. Léopold II, l'heureux promoteur et le généreux soutien financier de l'œuvre africaine avait seul le droit de l'être. L'opinion publique le nommait et les Chambres belges, par leur vote du 28 et du 30 avril 1885, lui permirent d'accepter (1) à titre personnel.

La reconnaissance du Congrès de Berlin était un triomphe éclatant pour les idées généreuses de notre roi, en même temps qu'une consécration de son œuvre. Elle mettait le sceau glorieux de l'adhésion de toutes les puissances civilisées à l'initiative d'abord solitaire et mal appréciée d'un souverain éclairé et bienfaisant, qui, au lieu de chercher dans la colonisation étrangère des avantages personnels, y avait royalement prodigué sa fortune au profit de son peuple et de la civilisation. La population toujours croissante d'un royaume restreint dans

(1) Par un testament daté de Bruxelles, 2 août 1889, le Roi cède à la Belgique ses droits souverains sur l'État indépendant du Congo, refusant expressément toute indemnité pour les sacrifices qu'il s'était imposés.

C'est à Banana que l'on proclama, le 19 Juillet 1889, la constitution du nouvel État qui prit pour armoiries les armoiries personnelles du roi Léopold II ; pour drapeau, le drapeau bleu à étoile d'or qui était, paraît-il, celui de l'ancien royaume indigène du Congo ; pour devise, Travail et Progrès.

son territoire, mais relativement le plus peuplé de l'univers appelait des débouchés étendus ; ses industries et son commerce resserrés entre trois grandes nations des plus actives, allaient languir faute d'horizon. Le Roi ouvrit à la Belgique l'immensité de l'Afrique intérieure et laissa à son activité le soin de pourvoir aux nécessités de ces peuples barbares, dont le nombre encore inconnu se chiffre par millions. Une idée plus haute encore inspirait le cœur du Monarque. Ému de compassion au récit de toutes les horreurs dont l'Afrique idolâtre ou musulmane est l'incessant théâtre, il conçut la pensée grandiose d'arrêter la barbarie et d'appeler l'intérieur de ce vaste continent, le quart du globe, à la civilisation chrétienne. Avec une persévérance qui n'eut d'égale que sa générosité inépuisable, c'est lui qui rassembla les comités d'études, c'est lui qui subsidia les explorateurs, c'est lui qui envoya les officiers, c'est lui qui réussit à intéresser l'Europe à ce grand mouvement social ; et lorsque la conférence de Berlin s'inclina devant les faits déjà réalisés en Afrique, ce fut pour lui en attribuer la gloire.

Dans le cours de l'Histoire, il nous est donné d'admirer plusieurs nations secondaires par leur territoire et leur nombre laisser de leur action une trace immortelle et concourir, comme de grands empires, au développement de la civilisation. Tel fut le Portugal au XVIe siècle, grâce à l'initiative de quelques princes d'une intelligence supérieure. Tel est aussi le rôle que prend la Belgique à la fin du XIXe, grâce à l'initiative de son roi très aimé. A mesure que les préjugés se dissipent devant la réalisation successive des desseins de Léopold II, l'opinion commence à entrevoir le bienfait qu'apporte avec elle la noble et féconde entreprise de notre souverain : pour l'Afrique, c'est la réhabilitation et le salut de cent millions d'hommes ; pour notre patrie c'est une porte ouverte à ses activités puissantes, menacées de n'avoir

plus d'objet et prêtes à se tourner en dévastations et en ruines.

Honneur donc à un roi qui a si haute conscience de sa mission providentielle ! Puisse-t-il, à l'accomplir, trouver non la gloire et les sympathies de l'univers civilisé : elles lui sont acquises ! Mais, puisse-t-il y trouver le bonheur de voir réussir cette œuvre immense, et de pouvoir se dire, quand l'heure, nous l'espérons bien lointaine, de quitter la terre aura sonné pour lui : si je n'ai pu réaliser autour de moi tout le bien que j'aurais voulu, voici du moins des millions d'hommes sauvés de l'extermination et du carnage, amenés par mes soins à la civilisation et à l'éternelle vie.

De graves événements s'étaient passés à l'extrémité orientale de l'État indépendant, depuis le retour de Stanley en Europe. Les Arabes avaient enlevé le poste des Stanley-Falls et leur chef Tippo-Tip, l'homme le plus influent de l'Afrique centrale se trouvait à Zanzibar, réunissant des forces pour tenter une vaste razzia dans le Haut-Congo. Ce n'était rien moins que l'existence de l'État indépendant et, comme conséquence, l'avenir de la civilisation chrétienne au Congo qui étaient menacés.

Stanley, lors de son expédition à la recherche d'Emin-pacha, rencontra Tippo-Tip, le 23 février 1887. Trop faible pour lui résister et briser sa puissance, il préféra négocier : il lui offrit, au nom du roi Léopold II, le gouvernement des Stanley-Falls et un traitement de 750 frs par mois, s'il voulait s'engager à faire respecter l'autorité de l'État indépendant et à empêcher le commerce des esclaves. Les avances furent acceptées et le traité conclu. Cette conduite du grand explorateur fut diversement appréciée en Europe ; quelques-uns en prirent même occasion de l'accuser d'avoir pactisé avec les esclavagistes. Reproche bien injuste, car il est évident pour toute personne impartiale que l'habile diplomatie

de Stanley, en empêchant sur le Haut-Congo, la création d'un empire semblable à celui du Madhi de Karthoum, sauva l'Etat indépendant et le Catholicisme dans l'Afrique centrale.

La vieille Europe cependant, toujours insouciante, semblait se préoccuper bien peu du sort de la question esclavagiste. Déjà le Pape Léon XIII avait lancé son encyclique » In plurimis »' (1887) pour signaler aux puissances chrétiennes les horreurs de la traite des nègres et les supplier d'y mettre un terme, lorsqu'il se tourna vers le cardinal Lavigerie et le chargea de prêcher partout la croisade contre l'esclavage (1888). Le grand Cardinal se lève et n'arrête qu'aux portes de la mort, l'ardente prédication. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique entendent tour à tour cette parole embrasée ; partout des hommes courageux se lèvent pour venger l'opprimé ; partout se produit un grandiose mouvement d'opinion et celle-ci réclame l'action des gouvernements.

D'accord avec la reine d'Angleterre, Léopold II convoque à Bruxelles les représentants de toutes les nations civilisées ; dix-sept puissances européennes, asiatiques et américaines répondent à l'appel du roi des Belges. (1) La conférence s'ouvrit en novembre 1887 et, après plusieurs mois de longues et laborieuses discussions, elle formula ses décisions dans les cent articles de l'Acte général de Bruxelles, qui porte la date du 2 juillet 1890. C'est à cette date à jamais mémorable pour l'Afrique que, au nom du Dieu tout-puissant la traite des nègres fut réprimée dans ses foyers et dans ses débouchés, que le commerce illicite des armes et des spiritueux fut sévère-

(1) L'Autriche, l'Allemagne, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, l'État indépendant du Congo, les États-Unis d'Amérique, la France, l'Angleterre, l'Italie, les Pays-Bas, la Perse, le Portugal, la Russie, la Suède-Norwège, la Turquie, le Zanzibar.



Le Cardinal Lavigerie.

ment prohibé (1). La conférence avait accompli sa mission; avant de se séparer elle voulut ratifier par des acclamations unanimes l'hommage rendu à Sa Sainteté Léon XIII, par M. de Aguera, plénipotentiaire espagnol.

Le capitaine Joubert, ancien zouave pontifical, était parti en 1880, pour soutenir les Pères blancs dans leur pénible et dangereux apostolat sur les rives du Tanganika. Sa position était devenue critique à M'pala ; pour le

(1) Voici dans leurs grandes lignes, le résumé des déclarations et des décisions de l'Acte général :

1o Nécessité d'organiser progressivement dans le centre de l'Afrique des services administratifs et religieux.

2o L'établissement de stations fortement occupées, là où s'exerce la traite. Ces stations doivent servir de refuges aux populations, les initier au commerce et à l'agriculture, protéger les missions religieuses, pourvoir au service sanitaire et hospitalier.

3o La construction de routes et de chemins de fer pour faire cesser l'isolement si favorable à la traite.

4o L'installation de croisières antiesclavagistes sur les eaux intérieures des lacs et des rivières d'Afrique.



Le Capitaine Joubert,

sauver, le Comité antiesclavagiste qui s'était formé à Bruxelles après les célèbres discours de Mgr Lavigerie à

5o L'interdiction d'importer des armes à feu dans le rayon de la traite.

6o La protection aux associations antiesclavagistes.

7o L'organisation de colonnes mobiles poursuivant les esclavagistes et l'application à ceux-ci de la loi martiale.

8o La protection des esclaves libérés ou fugitifs.

9o Les mesures à prendre sur les routes des caravanes d'esclaves.

10o Les mesures à prendre pour empêcher par mer le transport d'esclaves dans les harems de l'Asie.

11o Les mesures à prendre dans les pays musulmans où s'exportent les esclaves africains.

12o La réglementation sévère de la vente des alcools.

De tous les pays, c'est la Belgique qui exécute le plus fidèlement le programme de la Conférence.

Ste-Gudule, organisa une expédition sous les ordres de Monsieur Vankerckoven ; celle-ci quitta Anvers, en 1890, et fit route par la côte occidentale ; malheureusement elle ne put aboutir. Une seconde expédition commandée par le lieutenant Jacques (avril-mai 1891) se dirigea vers la côte orientale pour atteindre de là les bords du grand lac. Elle arriva à M'pala dans le courant du mois de novembre, après avoir dans sa marche livré de glorieux combats. Bientôt Jacques et Joubert se virent cernés par les Arabes devant Albertville, et ne purent se dégager qu'au prix de grands sacrifices et d'un indomptable courage.

Le 2 avril 1892, une troisième expédition ayant à sa tête le lieutenant Lang avait été envoyée par la côte orientale ; une quatrième, destinée à rétablir la situation compromise, s'ébranla le 11 avril 1893, sous le commandement du capitaine Descamps, suivit la voie du Zambèze et arriva enfin à destination avec les vivres, les canons et les munitions si instamment réclamés par le capitaine Jacques. (1)

Pendant que le Comité antiesclavagiste multipliait ses expéditions, l'État du Congo ne restait pas inactif. Pour réprimer énergiquement toute velléité hostile des Arabes cantonnés au-delà du Lomani et des Stanley-Falls, il créa une ligne de camp retranché dont deux surtout sont fortifiées d'une manière exceptionnelle : Bazoko, au confluent du Congo et de l'Arudimi ; et Lusambo sur le Sankuru. Sur l'Itimbiri jusqu'à l'Uellé, sur l'Ubangi et le Bomu, une série de postes reliés entre eux, complètent cette ligne d'arrête. Des milliers de soldats nègres s'y exercent sous la direction d'officiers belges au métier des armes. L'avenir devait prouver bientôt la prudence de ces mesures.

---

(1) Titre qu'il portait en Afrique.



Le Capitaine Jacques.

La colonne du capitaine Vankerckove chargée d'organiser, vers la frontière nord de l'État, la résistance aux Madhistes de Khartoum, du Behr-el-Ghazel et du Haut-Nil se trouve bientôt, sur le Bomokandi, en présence d'énormes bandes d'Arabes Zanzibaristes qui, oublieux de la foi jurée par Tippo-Tip, essayaient de tourner vers le nord l'invincible frontière que lui eut opposée sur le Congo le fort de Bazoko. Le danger était pressant, soit que ces fanatiques prissent contact avec leurs coreligionnaires, les Madhistes, soit qu'ils joignissent les Mahométans venus du Soudan central, soit simplement que, coupant Bazoko de sa base d'opération, ils retombassent sur Bangola et le Bas-Congo, dans l'espoir de réaliser le rêve d'un Congo esclavagiste et musulman. Vankerckove et ses valeureux officiers n'hésitent pas; ils marchent contre les Arabes et, le 26 octobre 1891, le brave Ponthier



Le commandant Ponthier.

ait mordre la poussière à 1800 d'entre eux, sur les bords du Bomokandi ; les survivants évacuent le pays et se replient sur les Stanley-Falls, la rage dans le cœur.

Vers le même temps, d'autres Arabes ayant tenté un effort offensif sur le Sankuru sont taillés en pièces par le capitaine Descamps, commandant le fort de Lusambo.

Ces défaites successives font comprendre à ces terribles esclavagistes que leur règne est menacé dans l'Afrique centrale. Jaloux d'une domination, source pour eux d'immenses richesses, les Arabes se soulèvent en masse, massacrent Hodister et ses infortunés compagnons et viennent attaquer Stanley-Falls où le commandant



Hodister.

Tobback, cerné de toutes parts, soutient un siège désespéré. Chaltin, qui s'était dirigé sur Riba-Riba abandonné par l'ennemi, redescend le Lomani et arrive à temps pour sauver son compagnon d'armes. Les Arabes sont



Le lieutenant Chaltin.

expulsés de toute la contrée ; partout les populations opprimées secondent vaillamment les efforts de nos officiers qu'elles saluent comme des libérateurs. D'autres bandes arabes avaient envahi la région de Nyangidé-Kassango. Le vaillant capitaine Dhanis les défait et délivre 2.000 esclaves ; profitant de ses succès, il prend l'offensive, leur inflige une seconde défaite et assiège Nyangidé. L'artillerie, sous les ordres du lieutenant de Wouters bat les remparts de cette cité de 20.000 âmes qui tombent entre les mains de Dhanis; un second mouvement ouvre à celui-ci les portes de Kassongo (1893). Les plus proches parents de Tippo-Tip gisaient parmi les morts.

De son côté, le capitaine Ponthier, successeur de Tobback dans le commandement de Stanley-Falls, livre bataille aux Arabes, les culbute, s'empare de Kibongo et



Tippo-Tip.

opère sa jonction avec Dhanis afin de continuer avec lui une campagne si heureusement commencée. Cette suite de victoires valut à l'État indépendant, outre la possession des stations de Nyangidé, Riba-Riba, Kassongo, Chari, Falls, Kibongo, l'affermissement de sa domination, la capture de plus de 12.000 prisonniers et d'un butin immense.

Cependant les débris des forces arabes avaient été rejoints par Rumalisa, le grand chasseur d'esclaves du



Rumaliza.

Tanganika, qui leur amenait un renfort de 10.000 hommes armés de fusils perfectionnés et munis de canons, introduits en violation de l'acte de Bruxelles, par la frontière orientale. Ponthier et Dhanis s'efforcent d'en-



Le commandant Dhanis.

lever leur camp, et le brave Ponthier, mortellement blessé tombe au champ d'honneur. Actuellement Dhanis attend des renforts pour reprendre l'offensive. Peut-être Jacques, fortifié par les expéditions de Long et de

Descamps, pourra-t-il lui porter secours et prendre en flanc le redoutable Rumaliza. Espérons que ce dernier suppôt de l'Islam ne tardera pas à être expulsé d'une terre que la valeureuse épée de nos officiers a définitivement rendue belge, c'est-à-dire chrétienne. (1)



(1) Depuis que nous avons écrit ces lignes. les événements se sont succédés au Congo. Vaincu de nouveau, Rumaliza a traversé le Tanganika, du nord au sud, pour aller se constituer prisonnier entre les mains d'un nommé Maréchal, agent de la *British South Africa.*

CHAPITRE XIV.

Le Catholicisme au Congo. — Les Pères de Scheut. — Les Sœurs de charité. — Monsieur Van Ympe. — Notre-Dame du Congo. — Les Pères-Blancs. — Les Pères Jésuites. — Les Trappistes. — Les Sœurs de Notre-Dame.

En appuyant de toute son influence et de toute sa puissance cette lutte contre la dévastation de l'esclavagisme, Léopold II se préoccupait surtout d'établir d'une manière durable, sur les rives du Congo, les premiers éléments d'une véritable civilisation catholique; le catholicisme devait être naturellement son facteur principal.

D'ailleurs, si la haute intelligence du Monarque comprenait que sans religion il n'y a pas de civilisation possible, l'expérience lui montrait dans tous les temps et dans tous les lieux, l'incontestable supériorité des missionnaires catholiques sur ceux des sectes dissidentes.

Dès le lendemain du Congrès de Berlin, des pourparlers furent ouverts avec différents Ordres religieux de Belgique, à l'effet d'obtenir pour le Congo des ouvriers évangéliques ; comme ils ne purent momentanément aboutir, la création à Louvain d'un séminaire spécial fut décidée en juillet 1886. Dans son mandement collectif du 16 novembre suivant, l'Épiscopat belge recommandait avec instance au jeune clergé le nouvel établissement, qui s'ouvrait en février avec six aspirants placés sous la direction d'un orientaliste distingué, M. l'abbé Forget, du diocèse de Namur.

Malgré ces débuts encourageants, certains esprits conservaient des doutes sur la vitalité d'une institution qui n'avait ni le caractère, ni les avantages d'une Congrégation religieuse. Aussi, dès le mois d'octobre 1886, des ouvertures nouvelles étaient-elles faites à la Société du Cœur immaculé de Marie, établie à Scheut près de Bruxelles (1). Cette Congrégation avait été fondée 25 ans auparavant par M. Verbist, ancien aumônier de l'école militaire, et déjà elle avait réalisé des prodiges en Mongolie. Certes, toutes ses forces et toutes ses ressources lui étaient nécessaires pour pourvoir aux besoins spirituels des immenses territoires confiés à ses soins ; elle voulut, toutefois, tenter l'impossible et dans un Chapitre général, tenu en Mongolie (1887), elle accepta le périlleux honneur de fournir les premiers missionnaires à l'État indépendant.

Le 11 mai 1888, la sacrée congrégation de la Propagande ratifia cette décision et créa, conformément aux désirs de Léopold II, le Vicariat apostolique de l'État indépendant du Congo, lui annexant le séminaire africain établi à Louvain.

Les limites du nouveau vicariat sont exactement déterminées dans le Bref d'érection: (2) « Nous lui donnons pour frontières au Nord, au Sud et à l'Ouest les frontières mêmes de l'État indépendant. A l'Est, le 30e degré de longitude (Greenwich) à partir du 4e degré de latitude jusqu'au lac Muta N'sige vers le Sud ; de là, une ligne qui, contournant les rives septentrionales et occidentales jusqu'à la pointe méridionale de ce lac, se dirigera directement vers le confluent du Lira et du Lualaba, d'où, suivant le cours de celui-ci jusqu'au lac Moïro, dont

(1) Baron Béthune : Missions catholiques d'Afrique.

(2) Ces limites furent modifiées lors de l'érection du vicariat apostolique de Kurango.

elle longera les côtes occidentales pour se confondre avec la rivière Luapula ; elle se terminera à l'extrémité Sud-Ouest du lac Bangurolo.

La partie orientale de l'État indépendant (à partir du 30° de longitude) avait été érigée en vicariat apostolique, dès le 30 décembre 1886, sous le titre du Haut-Congo, ou plus exactement du Tanganika occidental et confié aux Pères d'Alger. Ceux-ci toutefois ne pouvaient employer que des sujets belges, dans les territoires soumis à Léopold II.

Si le zèle ne connaît pas de limites, il ne connaît pas non plus de retards ; aussi le premier départ ne se fit pas attendre. Le dimanche 26 août 1888, quatres prêtres généreux quittaient le port d'Anvers et s'en allaient au Congo préparer les voies à leurs successeurs. C'étaient Messieurs Guelug, supérieur, Huberlant, Cambier et de Backer, tous quatre originaires du diocèse de Tournai. Que leurs noms demeurent à jamais inscrits dans les Annales de l'État indépendant, à côté de nos vaillants officiers van Kerckove, Dhanis, Descamps, Jacques, Van Gèle. Ceux-ci instruments de la force qui protège, ceux-là instruments de la grâce qui féconde, ils se prêtèrent un mutuel appui et furent unis dans le dévouement et le sacrifice.

Débarqués à Boma le 19 septembre suivant, les nouveaux apôtres arrivèrent, le 24 novembre, à Berghe-Ste-Marie (1). Quelle dût être leur émotion en foulant ce sol, où devait s'élever le premier établissement de la Mission !..... Ecoutons M. Emeri Cambier qui laisse déborder son cœur : « Des millions de noirs, doux et cruels comme des enfants, attendent de nous la régénération et le salut. Nous aurons à lutter contre l'ignorance

(1) Cette première station fut fondée par Monseigneur Van den Berghe, curé de St-Joseph à Anvers, dont elle prit le nom.

la plus complète, le fétichisme le plus odieux, les mœurs les plus bestiales. Notre catholique patrie, le grand Roi dont l'âme généreuse veut ouvrir l'Afrique à la civilisation et à la foi, notre Saint-Père le Pape, tous ont les yeux sur nous et espèrent de nous de grandes choses. — Et nous, qui sommes-nous donc ? Quatre pauvres missionnaires perdus au sein de ce vaste océan de paganisme et de corruption, sous un ciel de feu, bien loin de la patrie et de tous ceux que nous aimons. Et bien, *sursum corda*, haut les cœurs cependant ! *Si Deus pro nobis*, si Dieu est avec nous, *quis contra nos*, qui sera contre nous ! *In ipso dormiam et requiescam*, c'est en Lui et en Lui seul que nous espérons ; et si, pour tout succès, pour toute récompense, Il ne nous accorde que de consacrer à son œuvre notre dévouement et notre vie, nous l'en remercions......» Voilà bien le missionnaire catholique !.....

Monsieur Guelug n'était que supérieur intérimaire, et semble n'avoir été au Congo que pour étudier parfaitement la situation et revenir ensuite au séminaire africain, lui imprimer une direction plus pratique. Il eut pour successeur M. Huberlant, nommé pro-vicaire apostolique par un décret de la Propagande, en date du 13 février 1891.

De nouvelles recrues étaient venues grossir les rangs de la petite phalange ; mais la mort de son côté semblait chercher à les éclaircir. Déjà Messieurs Bracq, de Backer, Fr. Garmyn avaient consommé leur sacrifice ; et M. Huberlant lui-même, miné par les fatigues, ne revint à Scheut, en septembre 1892, que pour remettre son âme à Dieu le 23 mars suivant.

Ces pertes cruelles et successives paraissaient devoir paralyser l'œuvre naissante ; mais les œuvres divines doivent passer par l'épreuve et c'est dans l'épreuve qu'elles puisent leur vitalité. Les vocations évangéliques devinrent plus nombreuses ; il y a actuellement au Congo 16

Prêtres et 2 Frères de la Congrégation de Scheut ; les stations se multiplièrent ; on en compte, aujourd'hui une douzaine : Moanda, Nemlas, Boma, Matadi, Kikanda, Berghe-Ste-Marie, S.-Cœur de Nouvelle-Anvers, St-Joseph de Luluabourg, Lourdes-Liminghe, Hemptinnes-Saint-Benoît, Mérode-Salvator et Sint-Truiden.

Toujours et partout ils trouvèrent dans les agents de l'État indépendant le concours le plus dévoué. Qu'il est beau de voir cette union des deux pouvoirs faire triompher la grande cause de la civilisation !

Instruits par l'expérience des siècles antérieurs et persuadés qu'ils ne pouvaient exercer une action durable sur la masse de la population avilie par le vice, les missionnaires fixent toute leur attention sur l'enfance ; leur but principal est de recueillir des enfants, de les élever dans la pratique de la vertu, afin que ceux-ci, s'établissant plus tard, puissent créer des familles, des villages chrétiens dont la salutaire influence rayonnera sur les contrées voisines. La Providence a béni leurs efforts ; déjà ils ont fondé dans leurs stations des orphelinats florissants et dirigent des écoles-colonies à Boma et à Nouvelle-Anvers.

Mais, s'ils pouvaient se consacrer aux jeunes congolais, ils ne pouvaient aussi s'occuper des jeunes filles et des femmes arrachées à l'esclavage. L'action des religieuses s'imposait absolument. Aussi les missionnaires s'étaient-ils, avant leur départ, assuré ce précieux concours. M. Janssens, supérieur général des Sœurs de Charité de Gand, avait accueilli avec empressement les ouvertures qui lui avaient été faites. Ses filles n'étaient-elles pas Sœurs de Charité ? ne devaient-elles pas se dévouer à toutes les misères ?

Mettant sa confiance en Dieu, il ouvrit à Quatrecht (1)

(1) Pour cause d'agrandissement, il a été transféré à Gand.

un noviciat pour les sœurs missionnaires ; aussitôt que cette œuvre fut connue, des jeunes personnes de tout rang, de toute condition se présentèrent et, s'arrachant aux joies, aux affections terrestres, vinrent s'ensevelir à l'ombre du cloître pour se former au plus rude apostolat.

La première prise de voile eut lieu le 21 mars 1889 ; de nouvelles postulantes se présentèrent et aujourd'hui 16 sœurs (1) déjà s'immolent sur le sol africain. En elles, l'orpheline trouvera des mères dévouées ; la jeune fille,



L'école des fillettes de Moanda.

Prévenu par la mort, M. le Chanoine Janssens ne put goûter les premiers fruits de sa création ; cette douce satisfaction échut à M. le chanoine Roelandts, son successeur.

(1) Une d'entre-elles est allée au ciel recevoir sa récompense.

(Ancien Congo). Gravure extraite de l'ouvrage : *Relation historique de l'Ethiopie occidentale,* du P. GAVAZZI.

des guides. Elles iront chercher la femme païenne dans l'abîme de dégradation et de misère où elle est plongée, pour la réintégrer dans sa dignité de créature raisonnable.

Les sœurs desservent l'hôpital de Kikanda (Matadi) et dirigent les orphelinats de Moanda et de Nimlao ; une nouvelle caravane est partie, sous la conduite de M. De Deken, l'explorateur du Thibet, pour se rendre dans le Haut-Congo, à Loulouabourg, où la population semble donner les plus belles espérances.

Que les voies de la Providence se révèlent admirables dans les événements que nous allons raconter !.... (1). La fondation de la mission de Loulouabourg avait été décidée au commencement de 1889 ; mais toujours de nouvelles entraves venaient arrêter l'exécution de ce projet. Enfin, le 27 ou le 28 août 1891, le P. Emeri Cambier reçoit de ses supérieurs l'ordre de s'y rendre en compagnie du P. de Gryse. Aussitôt le zélé missionnaire est en route, et, obligé d'abandonner à Berghe-Ste-Marie son collègue malade, il arrive seul à Loulouabourg le 14 novembre. Dieu allait bientôt lui donner des âmes à sauver..... A trois semaines de marche, vers le Sud, habite une race plus cruelle encore que les Arabes esclavagistes, les Bakiokos qui poussent leurs incursions jusque sur les rives de la Louloua pour se procurer de l'ivoire, du caoutchouc et de la chair humaine ; or, le 12 janvier 1892, vers le soir, on apprend, à n'en pas douter, qu'un parti de 2000 Bakiokos, emmenant 500 prisonniers, campent à Kaniolla, village situé à 3 lieues de la station. Pas un instant à perdre si l'on veut sauver les captifs. Il est huit heures, mais un beau clair de lune favorisera la marche. Des cent soldats de la station, le prince de Croy et Monsieur Doorme en

(1) Le récit est emprunté aux « Missions en Chine et au Congo » quelques passages même ont été transcrits littéralement.



Le Major Cambier.

arment cinquante et marchent à leur tête. Malheureusement, le prince se sent indisposé et doit rester en arrière avec 10 hommes.

La lune avait disparu, et c'est dans la plus profonde obscurité que Monsieur Doorme et ses quarante braves traversent la Louloua, au moyen d'une pirogue. Entraînant après lui sa petite troupe, il traverse le village et se trouve, soudain, arrêté par une barrière de pieux. Pas de doute, c'est le camp des négriers. — « Feu ! » commande Monsieur Doorme. Et quarante Schneiders et chassepots rugissent et rayent de lumières sanglantes les épaisses ténèbres. Les Bakiokos, réveillés en sursaut, poussent des cris d'effroi. — « Feu encore et sautez dans le camp ! » — On entre: les ravisseurs ont fui jusqu'au dernier, et on ne trouve que des esclaves effarés qui n'ont pu détaler parce qu'ils sont enchaînés. Les uns sont attachés en chapelets de quinze à vingt au móyen d'une chaîne de fer ; d'autres sont amarrés par les pieds et les mains à des pieux fichés en terre ; il en est qui ont les pieds entravés entre des planches. On tire encore quelques coups de feu et on va s'établir sur une éminence, à cinq minutes du camp. A l'aurore, l'ennemi est groupé pour tenter un assaut. Monsieur Doorme envoie dix soldats à leur rencontre et les salves meurtrières de ces derniers balayent au loin ces terribles malandrins.

La victoire était complète. Il ne restait plus qu'à ramener les délivrés à la station. Tout compte fait, il s'en trouva 307, dont 250 femmes ou fillettes : 140 furent remises entre les mains des Missionnaires. Le 19 mars, fête de St Joseph, le 20 et le 21, le P. Cambier assisté du P. De Gryse, qui était venu le rejoindre, eut la consolation de baptiser 88 enfants ; soixante d'entre eux prient déjà au ciel pour leurs bienfaiteurs. Il fallut dès lors songer à construire un village pour abriter une population déjà nombreuse : 62 personnes mariées, 58

vieilles femmes ou jeunes filles, 47 jeunes gens ; une première rue compte 55 habitations ; une autre en a 22 ; dix maisons s'élèvent autour de la mission et on y entend les cris et les coups redoublés des scieurs de long, des charpentiers et des forgerons.

Ce n'était là qu'un commencement : d'heureuses circonstances devaient bientôt développer ce germe si généreusement fécondé par les sueurs de l'apôtre.

Avant l'arrivée du P. Cambier à Loulouabourg, le redoutable Kalamba appuyé sur une armée de 10000 guerriers, terrorisait toute la contrée. Ses cruautés obligèrent l'État à lui déclarer une guerre sans merci. Cette guerre, Messieurs Doorme et Liénart la conduisirent avec une telle énergie, qu'en 1891, le farouche Kalamba avait du chercher un refuge dans le maté (maquis, broussailles) ; ses gens étaient dispersés, ses villages anéantis. Instruit de ces événements, le Missionnaire pensa qu'en témoignant de la compassion au malheureux vaincu, il pourrait s'en faire un ami et il voulut lui tendre la main. Les Messieurs de la station cherchèrent à lui faire comprendre l'inprudence qu'il allait commettre ; mais le vrai zèle est inaccessible à la crainte et le P. Cambier se mit en route. Après bien des péripéties il se trouva, enfin, en présence de Kalamba, dont l'aspect le frappa vivement. Après deux heures d'entretien, le vieux chef le remerciait les larmes aux yeux, lui donnait une de ces énergiques poignées de mains où l'on sent que l'homme livre son cœur et lui promettait de n'avoir plus avec l'État que des relations d'amitié. Kalamba a tenu parole ; il veut venir habiter la Mission, et son beau-fils a fondé tout auprès un village florissant. En Afrique, où les nouvelles se transmettent avec une inconcevable rapidité, le bruit de cette entrevue et du rétablissement de Kalemba se répandit au loin. On racontait que le blanc nouvellement arrivé était l'ami des noirs et n'avait ni armes, ni

soldats. D'où il arriva qu'un autre chef, Mouzembé, implora, lui aussi, l'intercession du missionnaire, lors d'une guerre avec l'État.

Cédons la plume au P. Cambier : « Mouzembé était un grand chef résidant à quinze jours de marche, au sud-est de Loulouabourg. Par ses agissements trop africains, il avait forcé l'État à lui déclarer la guerre. Vaincu à plate couture, il courait grand risque d'être décapité, lorsqu'il implora ma médiation, m'envoyant pour m'ouvrir la bouche, disait-il, vingt esclaves et une grosse cargaison d'ivoire. Je gardai les esclaves, remis l'ivoire à l'État et obtins, à force de parlementer, que Mouzembé conservât sa tête. Il restait condamné, cependant, à descendre jusqu'à Boina, pour servir en qualité de simple soldat. Si mitigée qu'elle fût, la punition était si terrible que pour obtenir un adoucissement, Mouzembé me supplia d'être garant de sa bonne conduite, acceptant d'avance toute condition que j'imposerais. Harcelés par mes nouvelles instances, — j'ai la réputation d'un quémandeur sans merci — ces Messieurs de la Station permirent enfin à mon protégé de s'établir à côté de la Mission avec une centaine de ses anciens sujets. Cet ex-voleur d'esclaves m'est à présent fidèle comme un caniche d'aveugle et bâtit un superbe village..... D'autres chefs ont suivi son exemple et m'envoient des cadeaux d'esclaves. Tous ces petits despotes se savent coupables d'atrocités dont, un jour ou l'autre, l'État pourrait leur demander un compte terrible ; en fins politiques, ils trouvent bon de se ménager une médiation salutaire. »

C'est ainsi que là, où, il y a deux ans, le village le plus proche se trouvait à deux lieues de distance, et encore de l'autre côté de la rivière, se voient aujourd'hui des localités de fraîche création : à une demi-lieue le grand village de Kilamba-Moana ; à 20 minutes, le hameau de Sagache; à un quart de lieue, un groupe d'Angolais ; à cinq mi-

nutes, la bourgade de Mouzembé. La Mission compte 316 esclaves, rachetés ou libérés ; des 200 qui sont morts, pas un n'est entré dans l'autre vie sans avoir été régénéré par le baptême.

Pas de doute que l'arrivée des Sœurs de charité et de nouveaux missionnaires ne donne à cette jeune chrétienté un nouvel et vigoureux accroissement.

Une œuvre pressante s'imposait encore dans le Bas-Congo. « Les ouvriers du chemin de fer, qui contribuera si puissamment à la prospérité matérielle et morale du pays, demeuraient privés de tout secours religieux. Ils sont 6000, chrétiens, catholiques en grand nombre. Et personne pour leur dire la Ste Messe, pour leur administrer les sacrements ; personne pour leur porter à l'heure suprême, les dernières consolations de la religion ? » (1)

Monsieur le comte Hyppolite d'Ursel mesura la profondeur de cette lacune et voulut la combler. Il s'empressa de recueillir les premiers fonds nécessaires à la construction d'une église et d'un hôpital. A sa demande, Monseigneur Stillmans fit appel à son clergé, et trois prêtres du diocèse de Gand, Messieurs Janssens, Buysse et d'Hooghe exercent actuellement leur pénible ministère au sein d'une population cosmopolite, réunie pour de gigantesques travaux.

La généreuse initiative du roi Léopold II fit éclore bien des dévouements. Dès les premières tentatives de civilisation du Congo, avant même que nos missionnaires n'eussent foulé le sol de ce pays, Monsieur l'abbé Van Impe, directeur de l'institut de St-Louis de Gonzague à

(1) Discours de Mgr Stillemans, évêque de Gand, au Congrès de Malines (1891).

Gyseghem, conçut le projet d'amener de petits congolais en Belgique pour y faire leur éducation. (1)

Il s'en ouvrit, le 15 juillet 1888, à Monsieur Van Eetaelde, administrateur de l'Etat indépendant ; celui-ci, interprète des sentiments de son Souverain, approuva les idées élevées de Monsieur Van Impe et l'invita à venir conférer avec lui sur les moyens à prendre, pour assurer la réussite de cette œuvre.

Différentes circonstances contrarièrent les premiers efforts, mais enfin les prémices du Congo nous arrivèrent dans la personne du jeune Vivi, fils du roi, ou chef de tribu de Nemlao. Ce prince avait 12 ans; tout en lui dénotait l'intelligence; aussi, après sept mois de séjour parmi nous, put-il recevoir le baptême qu'il désirait ardemment. Le roi des Belges fut son parrain, comme la Reine fut, plus tard, la marraine de la première petite congolaise Marie-Henriette Kessouka.

Pour vaincre toutes les résistances et faire triompher ses idées, Monsieur Van Impe, donna des conférences en différents endroits et se servit de la voie de la presse.

Bientôt quinze des plus nobles familles des Flandres promirent leur concours à l'œuvre naissante, et, le 20 avril 1890, quelques dames de Bruges résolurent de recueillir 12 petites congolaises pour les faire élever chez les Sœurs de charité.

Il ne fut pas aussi facile de les réunir, qu'on peut se l'imaginer : les parents, écrivait Mr Huberlant, ne cèdent pas facilement leurs enfants et, lorsqu'ils le font, c'est toujours à condition qu'ils ne soient pas trop éloignés d'eux.

Toutes les difficultés finirent par se dissiper, et main-

(1) Nous avons emprunté les détails qui suivent à l'ouvrage du F. Pascal Dubois, intitulé : « l'Éducation des jeunes Congolais en Belgique ».

tenant plusieurs de ces jeunes indigènes répartis dans différents pensionnats de Belgique, donnent par leur application et leur piété, les plus belles espérances.

Voici comment Mr Guelug apprécie l'œuvre de Mr Van Impe dans une conversation qu'il eut avec les dames patronesses, peu après son retour d'Afrique.



L'église de Moanda.

« Ce n'est que par les enfants que l'on pourra civiliser et christianiser le Congo. Là-bas nous nous occupons des garçons, les Sœurs s'occuperont des petites filles ; mais cela ne suffit pas. Le complément de notre apostolat, c'est votre œuvre, Mesdames. Ces enfants élevés en Belgique recevront une éducation plus soignée et, de retour dans leur pays, elles pourront réaliser un bien plus certain, plus solide et plus durable. Bien plus, elles seront aptes à devenir de bonnes religieuses, des institutrices dévouées, à embrasser en un mot, la carrière que la divine Providence leur ouvrira. »

L'Église du Congo était fondée et ne demandait plus qu'à se développer ! Sa mission était grande, ses moyens d'action peu nombreux ; il lui fallait donc une protection puissante.

Son Éminence le cardinal Goossens, les évêques de Belgique, les principaux bienfaiteurs (1) qui avaient veillé sur son berçeau recoururent au St-Siège pour le prier de daigner, en vertu de son autorité apostolique, donner la Ste Vierge comme Patronne au Congo indépendant. Mgr Vanden Bergh promettait à cette occasion, que bientôt s'éleverait sur le sol africain un temple digne de la Mère de Dieu. Le Souverain Pontife accueillit cette supplique avec bonheur et, par un bref du 19 août 1891, il proclama l'Immaculée Vierge Marie, patronne principale du Congo Indépendant, lui réservant tous les honneurs et privilèges qui appartiennent aux patrons principaux des lieux et ordonnant que la fête de l'Assomption soit considérée et célébrée comme fête patronale. »

Un artiste Gantois, Mr Mathias Zens, fut chargé de l'exécution de la statue de Notre-Dame du Congo et son ciseau, heureusement inspiré, produisit un chef-d'œuvre; rien de plus digne, rien de plus religieux : la Sainte Vierge debout sur le globe terrestre, tient dans ses bras son divin Fils : de sa croix, à laquelle est suspendu l'étendard de l'État, l'Enfant Jésus terrasse le serpent, symbole de l'esclavage, qui enserre dans ses replis tortueux un jeune nègre élevant vers sa protectrice ses bras chargés de chaînes; du côté droit, le Lion belge, à moitié dissimulé sous les plis du manteau virginal, semble veiller à la garde des intérêts religieux dans ces contrées lointaines.

Nous nous sommes occupé d'abord des œuvres qui

(1) **Monseigneur Van den Bergh, protonotaire apostolique et curé de St-Joseph à Anvers, MM. les comtes de Ramaix, Florimond de Bergeyek, de Hemptinne, M. Léon van Ockerhout.**



J. MALVAUX, SC.

Les Protégés du Révérend Monsieur Van Impe et la Statue de Notre-Dame du Congo, à Gyseghem.

semblaient avoir des liens plus étroits avec notre patrie ; nous ne pouvons cependant oublier les courageux missionnaires qui, dans le Vicariat apostolique du Tanganika occidental, travaillent avec tant de zèle à la propagation du catholicisme. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, ce Vicariat n'était demeuré sous la juridiction des Pères d'Alger qu'à la condition expresse d'employer des religieux belges sur la partie appartenant à l'État indépendant.

Les PP. Ruelens, Herrebaut, Engel et de Beerst, les Frères Amand, Étienne, Stanislas, François et Arcade tous nos compatriotes, (1) y possèdent trois stations : M'pala, Kibango et St-Louis près du lac Tanganika, et vont (s'ils ne l'ont déjà fait) en créer une quatrième qui portera le nom, cher à tous les belges, de Baudouin-ville. Leurs orphelinats prospèrent et des centaines de catéchumènes attendent le St Baptême. Leur ministère est pénible au sein de ces régions désolées par les guerres incessantes ; mais ils ont trouvé de puissants auxiliaires dans les capitaines Jacques et Joubert. Ces généreux officiers protègent les prédicateurs de l'Évangile contre les peuplades rebelles et contre les razzias des esclavagistes. Ils se sont acquis un tel prestige sur ces tribus sauvages, que les habitants de plusieurs villages sont venus se placer sous leur égide et déjà l'agglomération de St-Louis M'Rumdi compte plus de 6000 âmes. N'était la crainte incessante des Arabes, cette jeune chrétienté nous retracerait les merveilles des anciennes réductions du Paraguay. Afin de se consacrer entièrement à sa noble mission, Joubert s'est établi définitivement dans le pays et, renonçant à sa qualité de Français, s'est fait reconnaître citoyen congolais.

---

(1) Ils ont perdu récemment leur regretté supérieur, le P. Marques, pro-vicaire apostolique, originaire de la Flandre orientale.

Un accord était intervenu au sujet des prétentions que le Portugal avait élevées sur le Mouata-Iamba ; et l'État indépendant demeurait maître de vastes territoires qui, pas plus que les autres, ne pouvaient demeurer étrangers au mouvement civilisateur. On décida bientôt d'y créer une nouvelle mission qui prit le nom de mission du Kidango. (1) Sur les instances réitérées du Roi, sur l'ordre formel du Pape, les Jésuites belges en acceptèrent l'administration et, par un décret du 8 avril 1892, la congrégation de la Propagande en fixa les limites : « à l'ouest, la rivière Inkissi, depuis l'endroit où elle quitte le territoire portugais et coule dans l'État indépendant jusqu'à son point de jonction avec le chemin de fer en construction de Matadi au Stanley-Pool, près du village de Mukisanti. Au nord, le chemin de fer jusqu'au fleuve Congo, et ce même fleuve jusqu'à l'endroit où le Kassaï lui amène ses eaux. A l'est, le Kassaï jusqu'aux montagnes qui séparent son bassin de ceux des rivières Kuilu et Djuma, puis ces mêmes montagnes, jusqu'aux frontières méridionales de l'État. Au sud, la frontière séparant l'État indépendant des possessions portugaises, jusqu'à la rencontre avec l'Inkissi. »

La Propagande décida, en outre, que les deux missions, du Congo belge et du Kidango, pourraient établir réciproquement sur les territoires de l'une et de l'autre un *Sanatarium* à l'endroit qui leur paraîtrait le plus convenable. Enfin, elle accorda aux Pères Jésuites de fonder une procure dans le Vicariat de la Congrégation de Scheut, par exemple dans un des ports maritimes, où les missionnaires en résidence pourront exercer leur ministère. (1)

---

(1) Du nom d'une rivière qui arrose ce territoire.

(2) Annales de Scheut « Missions en Chine et au Congo. »

L'heure du sacrifice avait sonné pour les enfants d'Ignace. Les RR. PP. Van Henexthoven, supérieur, J.-B. Dumont, ingénieur civil et ancien missionnaire du Bengale, Liagre, professeur au Collège de N.-D. de la Paix à Namur et de Meulemeester, les Frères Lombary, de Sadeleer, vétéran du Zambèze et Gillet quittèrent notre métropole commerciale, les uns le 6 mars, les autres le 6 avril ; et chacun se rappelle encore les splendides ovations que leur fit la population anversoise. Débarqués, sains et saufs, sur les rives du Congo, ils se dirigèrent vers leur résidence, après quelques jours de repos qu'ils avaient consacrés à la visite des établissements des Pères du Saint-Esprit. L'État indépendant leur avait fait construire une habitation sur la rive droite de la Djili, rivière qui se jette directement dans le Pool.

Malheureusement, cette localité n'avait d'avantageux que sa situation propice au bord de la rivière et ses faciles communications avec les principales stations du district. Pour le reste, environnée de terrains marécageux et infestée par les moustiques, ne laissant de repos ni jour ni nuit, elle présentait les conditions les plus défavorables à l'établissement d'une colonie scolaire. Il fallut donc songer à un déplacement. Le R. P. Van Henexthoven poussa ses recherches vers le sud et arrêta son choix sur un magnifique plateau situé au centre d'un gros village appelé Kimuenza. La maison de bois de Kibangou, méthodiquement démontée par le F. de Sadeleer, y fut transportée et reconstruite.

A partir de ce moment on put, avec l'aide de quelques travailleurs et des 85 enfants confiés par l'État aux soins des Missionnaires, commencer les premiers travaux de défrichement et de culture. Le labeur, outre qu'il doiv servir à l'approvisionnement de la Mission, contribue efficacement à dompter la paresse, vice dominant sur cette terre si favorisée de la nature. Néanmoins le désir de

ne rien faire et l'amour de la vie sauvage reprennent parfois les jeunes colons et causent parmi eux des désertions fréquentes. Les petits fugitifs sont souvent ramenés par les indigènes ; mais il arrive aussi que dans certains villages, on les garde pour les engraisser et les manger à belles dents. Les Sœurs de Notre-Dame s'apprêtent à aborder ces tristes régions pour y ouvrir, dans les environs de Kimuenza un orphelinat de jeunes filles. (1)

Le R. P. Van Henexthoven rayonne autour de sa résidence et il annonçait, le 10 novembre dernier (1893), son départ pour Moukisantou, village situé à l'intersection de la future ligne de chemin de fer et de la rivière Inkisi. Il compte y fonder une nouvelle colonie scolaire et déjà le chef du village lui a confié son fils (2). Les Trappistes, héritiers des moines qui ont défriché nos forêts, s'en vont, à leur tour, au Congo, recommencer leur immortelle histoire et puiser une nouvelle jeunesse en mettant en valeur une terre vierge des plus fertile, et en relevant par le travail une race infortunée (3). Deux Pères et trois Frères du couvent de Westmalle se sont embarqués à Anvers le 6 avril 1894, sous la conduite du T. R. P. Joseph (4), agronome distingué ; ils se fixeront à N'Tampa (5) où d'immenses terrains leur sont concédés.

Nous avons raconté les débuts, les progrès, la décadence et la résurrection du Catholicisme au Congo. Qu'il nous soit permis, avant de déposer la plume, d'exprimer nos espérances et nos craintes......

---

(1) Elles ont déjà heureusement inauguré leur apostolat.

(2) Cette station est aujourd'hui fondée.

(3) Discours de M. le baron Léon de Béthune au Congrès de Malines (1891).

(4) Il a reçu la Bénédiction abbatiale des mains de S. E. le cardinal Gossens, archevêque de Malines, le 3 avril dans l'église du monastère de Westmalle.

(5) A 50 kilomètres de Léopoldville et à 200 kilomètres de Boma.

Il y a 19 siècles, à Bethléem, une étoile brillant dans l'azur conduisit dans la crèche les rois venus d'au-delà des déserts. L'un deux, selon la tradition, était nègre, et les trois branches de la race humaine étaient représentées dans ces prémices de l'adoration des Gentils. Puisse l'étoile d'or qui brille sur le bleu drapeau de l'État congolais être aussi messagère de la délivrance de la race africaine et conduire au Christ, à la civilisation, à la liberté, au salut éternel, ces populations enfoncées dans l'esclavage et les corruptions séculaires de l'idolâtrie. L'œuvre est colossale, les ouvriers peu nombreux ; les ressources exiguës à côté d'immenses nécessités. Mais la grâce divine qui a fait germer cette idée généreuse dans le cœur d'un roi magnanime la répand déjà dans des centaines de cœurs voués aux immolations de l'apôtre. Il importe de se hâter. Ce n'est pas le protestantisme seulement qui, nanti de l'or britannique, s'empresse de prendre les devants sur les missions catholiques; c'est l'Islamisme surtout qui, travaillé d'une rage d'expansion, semble rallumer dans les régions de l'extrême-orient et du midi ses ardeurs éteintes dans ses possessions européennes. Depuis le commencement du siècle, l'Islam, qu'on aurait bien tort de croire expirant, a conquis aux Indes, en Chine et dans tout l'intérieur de l'Afrique plus de quarante millions d'hommes. Il envahit actuellement, dans toute la largeur du continent africain, les frontières de l'idolâtrie, partout précédé par la terreur et le massacre. Jamais il ne rend une seule des âmes dont il a fait sa proie..... Aussi, dans un siècle, dit un grand écrivain, toute l'Afrique intérieure sera musulmane ou chrétienne.

A nous d'opposer une digue à ce déluge de sang et d'horreurs. Quelques poignées de soldats héroïques ont élevé bien haut le renom de notre bravoure en refoulant les arabes chasseurs d'hommes. L'État du Congo, grâce à Dieu, deviendra une barrière infranchissable à ce torrent

débordé. Tandis que l'épée couvrira les territoires, nos religieux, nos Sœurs de charité formeront des chrétientés indigènes, créeront des foyers civilisateurs, élèveront des âmes parmi lesquelles le Christ trouvera des apôtres. A nous de soutenir ces généreux mandataires de notre zèle, par l'obole de la charité, comme par le secours de la prière. Nous ferons ainsi œuvre évangélique aussi bien qu'œuvre nationale et notre chère patrie en recueillera les fruits.



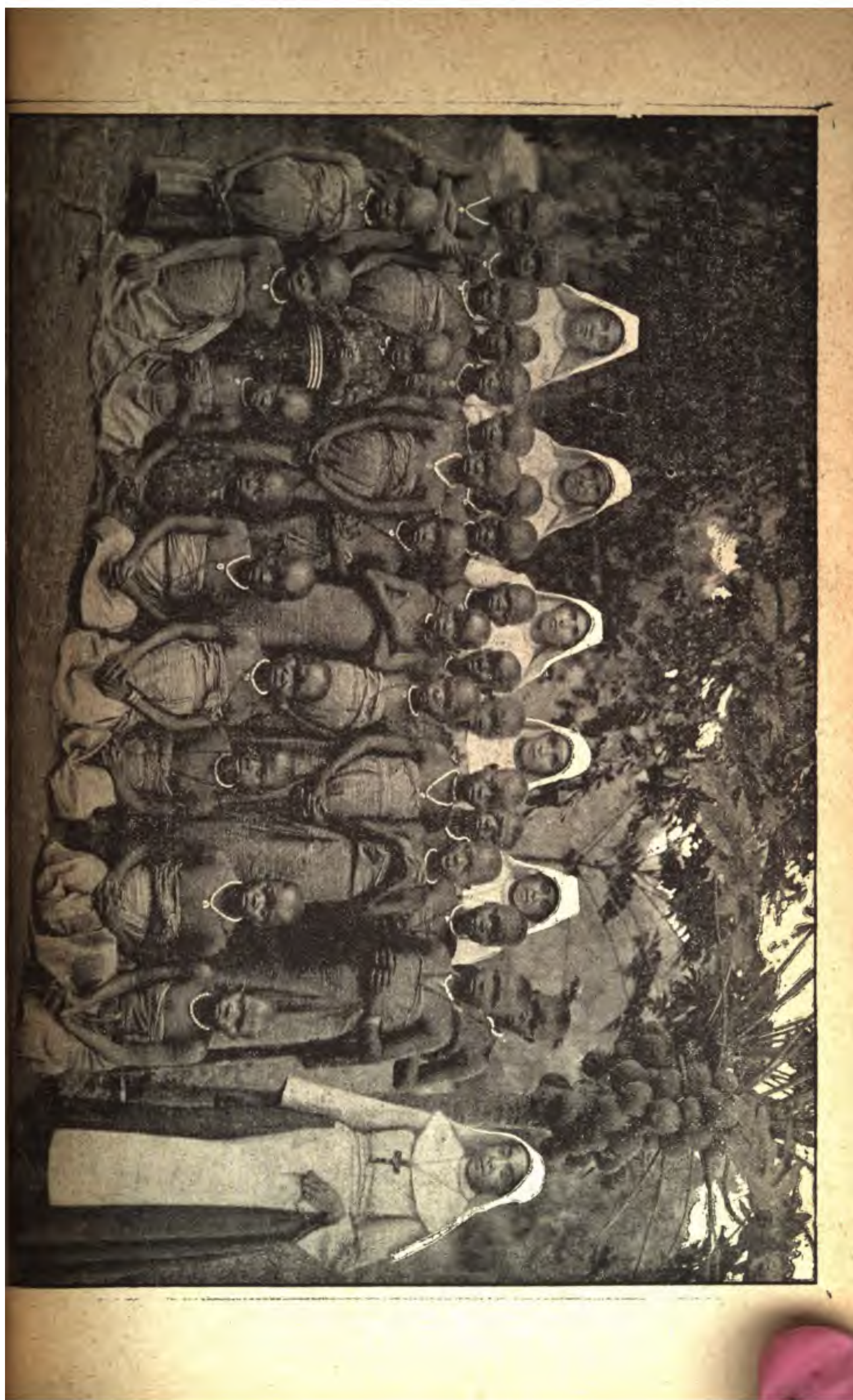


TABLE DES MATIÈRES.



Pages

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.





